25 AVRIL 1953

Illinois U Library

France

N° 393 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ

★

L'ESCADRILLE DE LA SORBONNE DOIT NAITRE

★

CANNES, FESTIVAL 1953

M. SALAZAR FÊTÉ AU PORTUGAL

Depuis vingt-cinq ans M. Salazar gouverne le Portugal, qui s'apprête à fêter ce jubilé. Pendant cette longue période l'éminent homme d'État a accompli une œuvre dont l'ampleur n'est pas contestée et dont notre collaborateur Daniel-Rops analyse les principes dans ce numéro. (Voir page 560.)

TOURISTES...

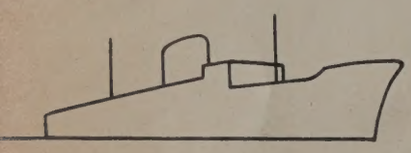
...QUI VISITEREZ LA CORSE

PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

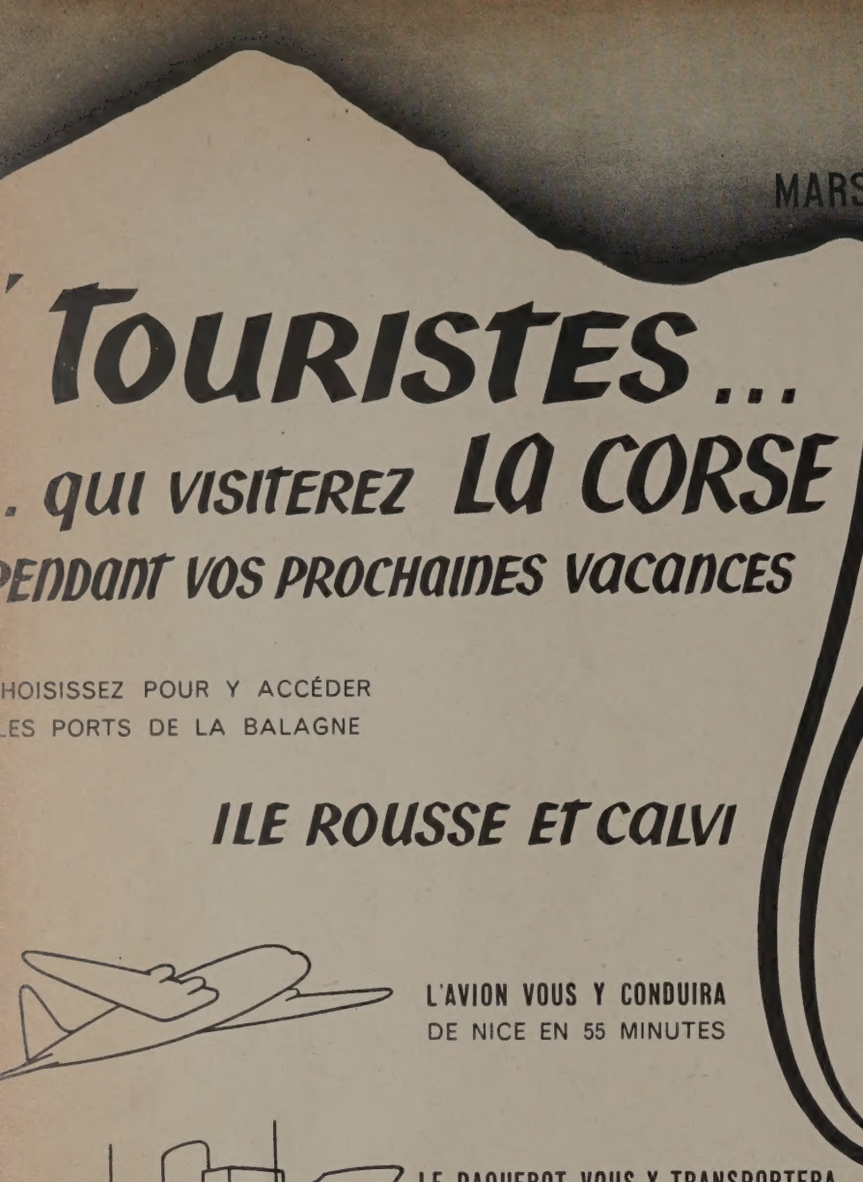
CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

Plaisir et Santé en AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre unique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES AGRÉMENTS DE SES
GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE (850 M.) *Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEL-GUYON (400 M.) *Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

LE MONT-DORE (1050 M.) *Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

ROYAT (450 M.) *Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE (700 M.) *Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

AUVERGNE TERRE DE SANTÉ

HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES

RENSEIGNEMENTS

Bureaux de Tourisme, Hôtels, Etablissements Thermaux, Syndicats d'Initiative des Stations.

René Ravo

PUB. JOUVE N° 58

VERTE
OU
JAUNE

GRANDE CHARTREUSE

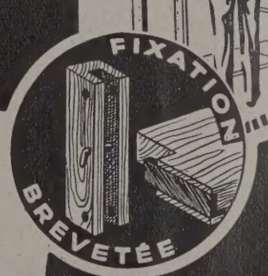
Ch. Lemmel

EN VENTE PARTOUT

Reine des Liqueurs

les rayonnages démontables

Préfabriqués
Standards
Amovibles



pour équipement

ATELIERS
DÉPOTS
MAGASINS

Lundia

LUNDIA

COMPAGNIE GÉNÉRALE DES BOIS MANUFACTURÉS AUBIGNY (Cher)

S. A. R. L. au Capital de 7 500.000 Francs

Sce Col : 138, Rue de la Jarry, VINCENNES - DAU 44-87

Demandez documentation N°42

GENTIANE

LE PLUS GRAND CHOIX DE MEUBLES RUSTIQUES

chambres, salles-à-manger, studios
en CHÊNE, NOYER, MERISIER

Demandez le catalogue gratuit n° 87

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

LEVITAN 63, Bd Magenta - PARIS (10e)

2.1127

en BOURGOGNE...

...produire le vin ne suffit pas,
il faut encore le sélectionner, puis l'élever.

LE NÉGOCIANT-ÉLEVEUR Bourguignon

vous offre :

- **SES RÉFÉRENCES**
  il a développé la réputation du Bourgogne ;
- **SON EXPÉRIENCE**
  traditionnellement il en assure la diffusion ;
- **SES RÉSERVES**
  il possède toute la gamme des vins fins.

vous conseille :

De ne pas vous fier seulement
à l'APPELLATION et au MILLÉSIME du vin,
mais avant tout,
à la RÉPUTATION de votre fournisseur.

De faire confiance
aux vins qu'il vous propose
sous les initiales

MARQUE **V.S.R.** DÉPOSÉE

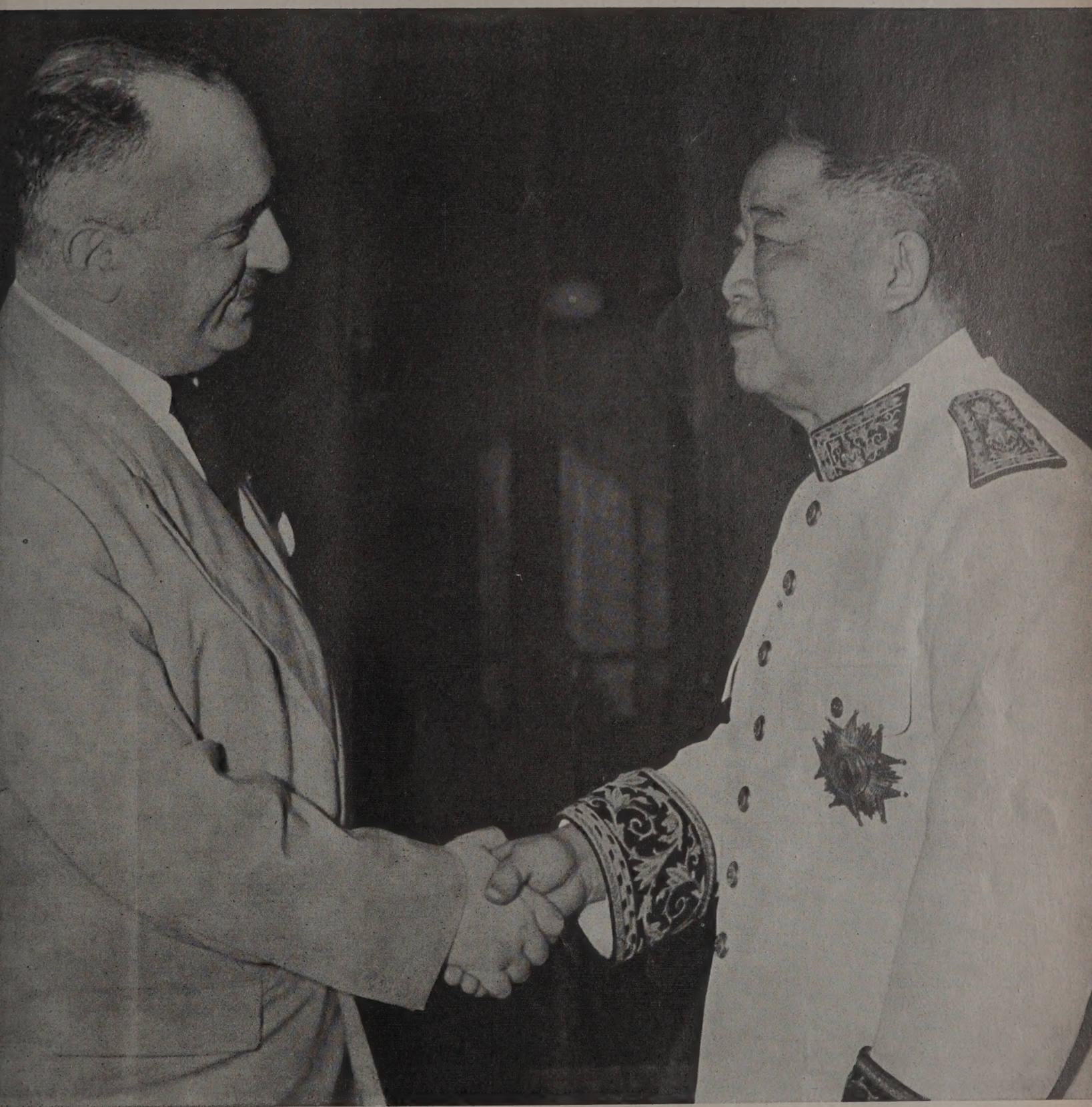
Pour tous renseignements sur le Commerce des Vins de Bourgogne :

COMITÉ PROFESSIONNEL DU BOURGOGNE
7, place Carnot, BEAUNE, Côte-d'Or

ANNÉE — NUMÉRO 393

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

AVRIL 1953



L'OFFENSIVE ROUGE CONTRE LE LAOS

AU début de ce mois, notre envoyé spécial en Indochine, Lucien Bodard, nous annonçait l'imminence d'une action d'envergure du Vietminh en direction du Laos. Or, le 13 avril, les éléments viets franchissaient la frontière en direction de Xien-Khouang et selon le processus que nous indiquions alors à nos lecteurs. Le bastion de Sam-Neua a été évacué par ses défenseurs franco-laotiens, qui poursuivent leur retraite dans des conditions difficiles. Cette offensive rouge, entreprise d'accord avec les communistes chinois dans le dessein de conquérir le Laos, ne manquera pas d'être évoquée au cours des négociations d'armistice de Pan Mun Jom destinées à mettre un terme à la guerre en Extrême-Orient. **Ci-dessus :** S. M. Sisavang Vong et M. Jean Letourneau, ministre des États associés.

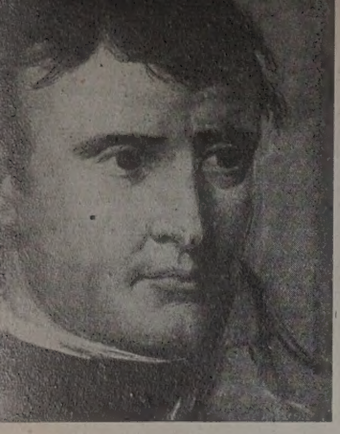
EN EXCLUSIVITÉ
A « FRANCE-ILLUSTRATION »

CET EXTRAORDINAIRE DOCUMENT PHOTOGRAPHIQUE PRIS AU TOMBEAU DE L'INCONNU

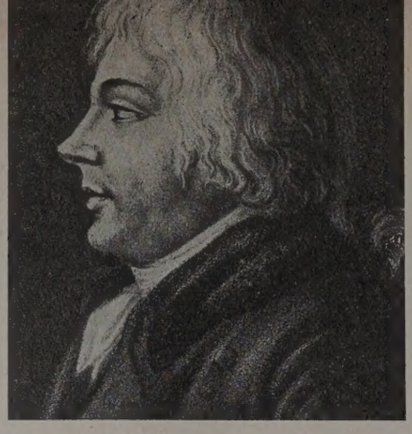
LE document véritablement exceptionnel que nous reproduisons ici a été pris par M. Robert Delhay au cours d'une cérémonie à l'Arc de Triomphe, alors que les membres de la Versaillaise ranimaient la Flamme.

Depuis longtemps déjà les photographes s'ingénient à découvrir dans les sites naturels et dans les manifestations des éléments des aspects singuliers. Des trouvailles du plus grand intérêt sont venues récompenser ces recherches. L'observation populaire avait d'ailleurs précédé les chercheurs d'images et, remarquant les formes bizarres que prennent, par exemple, çà et là, rochers ou montagnes, les avait dotées de noms cocasses ou expressifs. L'objectif a révélé de surprenantes déformations et fixé, entre autres, des rassemblements de nuages qui composaient des tableaux fort inattendus.

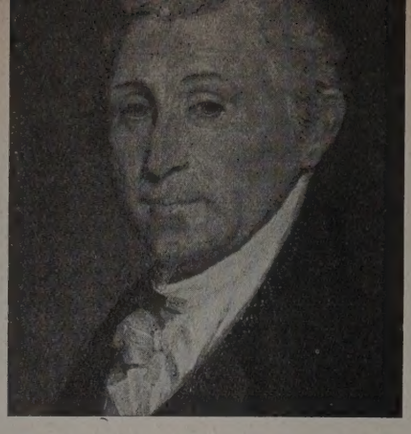
Cette photographie de la Flamme est assurément très saisissante, et l'on ne peut la considérer sans un certain trouble. Nous nous garderons, certes, de proposer une interprétation. Tout ce qui touche au feu revêt un certain mystère, et les jeux variés des flammes dans leurs mouvantes combinaisons qui se font et se défont presque dans le même instant sont capricieux, fugaces et déconcertants. Cette apparition rougeoyante surgie dans le recueillement incantatoire des hommes assemblés devant une dalle auguste a-t-elle pour quelques secondes modelé le visage de l'Inconnu ? Mais, sans céder à nul romantisme, que de choses passent dans ce masque de feu qui fait se ressouvenir de figures appartenant à de très anciennes formes d'art ! Il faut se féliciter qu'un déclic provoqué au moment opportun ait saisi, avant qu'elle s'évanouît dans le vent qui souffle sous l'Arc, cette vision hallucinante.



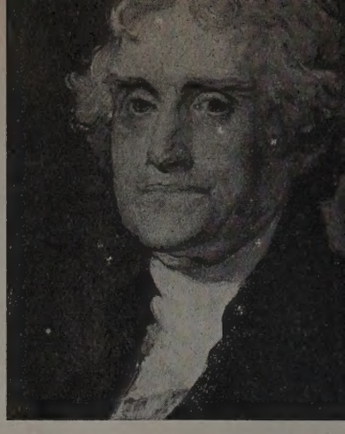
NAPOLÉON VENDIT la Louisiane aux États-Unis le 3 mai 1803.



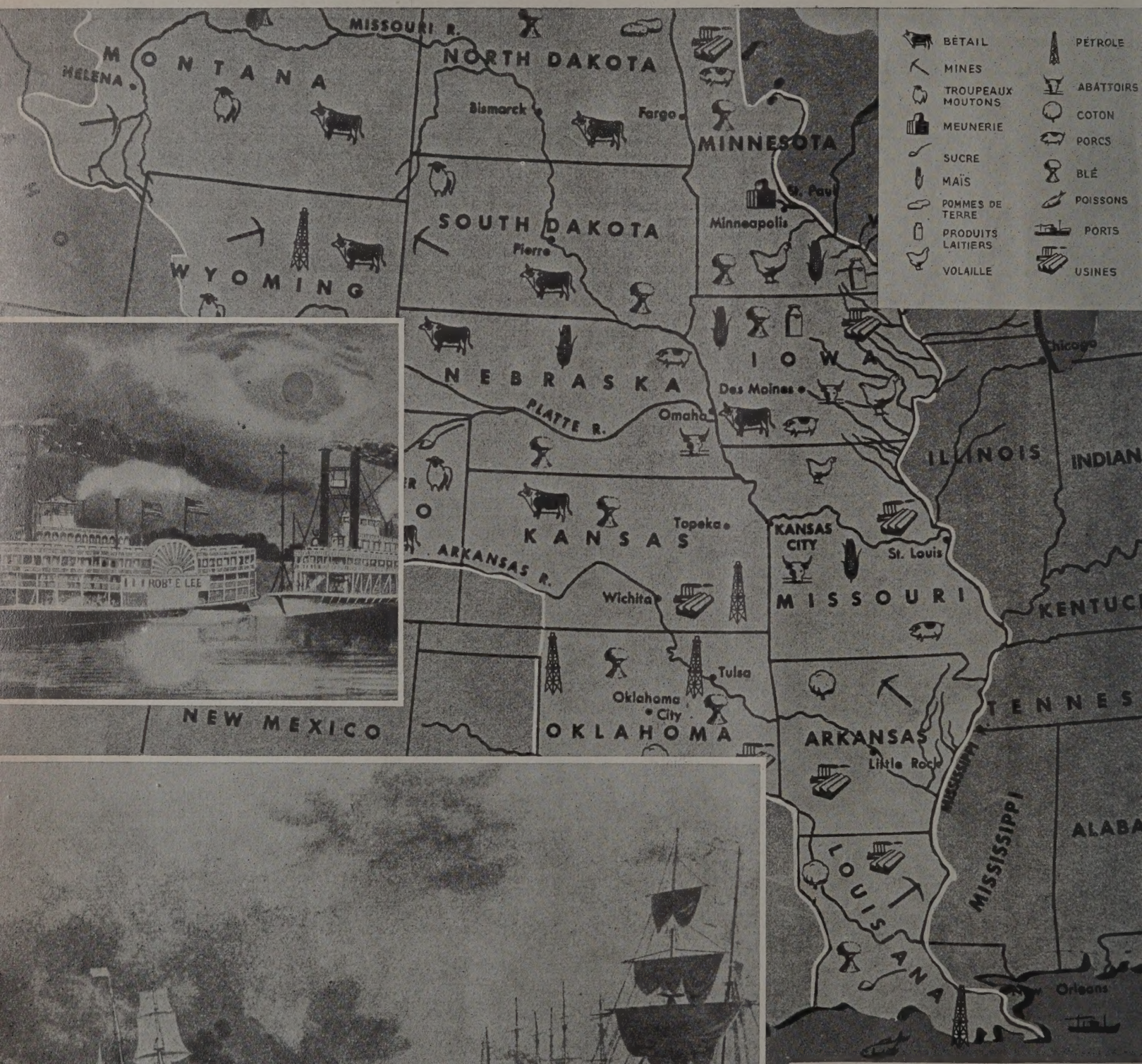
TALLEYRAND NÉGOCIA le traité. Il ignorait tout des territoires cédés.



MONROE SIGNA pour les U. S. A. Son isolationnisme y trouvait son compte.



JEFFERSON OBTINT — non sa difficultés — l'accord du Congrè



LES TERRITOIRES LES PLUS RICHES DU MIDDLE-WEST

étaient inclus dans le « Louisiana Purchase », que pourtant les États-Unis hésitaient à s'annexer. Le Mississipi draina les productions de la région vers la Nouvelle-Orléans ; le port conquit rapidement la prospérité grâce aux bateaux qui remontaient le fleuve et le redescendaient chargés de produits agricoles destinés à l'exportation. L'apparition des premiers chalands à vapeur **(en haut, à gauche)** fut un puissant stimulant.

VOILA 150 ANS...

EN VENDANT, LE 3 MAI 1803, LA LOUISIANE, BONAPARTE DEVAIT FAIRE DES ÉTATS-UNIS L'UNE DES NATIONS LES PLUS PUISSANTES DU GLOBE

PAR PAUL MOUSSET

Ce tableau, exposé au musée d'État de Louisiane, rappelle la cérémonie historique du 20 décembre 1803 : au-dessus du « Louisiana Purchase », la bannière étoilée succède au drapeau tricolore.

JAMAIS continent ne fut cédé avec une précipitation telle ni à aussi bon marché. Jamais on ne s'éloigna davantage des principes révolutionnaires et du droit des hommes à disposer d'eux-mêmes. En trois semaines le marché se trouva conclu. Par le truchement de Talleyrand et de Barbé-Marbois, Bonaparte vendait purement et simplement la Louisiane aux très jeunes Etats-Unis. Cela se passait le 3 mai 1803 (bien que l'acte officiel de cession soit antidaté au 30 avril). Peu auparavant, Monroe, envoyé par le président Jefferson pour négocier le rétablissement des avantages commerciaux dont les Américains jouissaient en Louisiane du temps de l'Espagne, était arrivé à Paris. Sa mission : obtenir la liberté de navigation sur le Mississipi et le droit de charger, sans avoir à payer de taxes, les navires américains de haute mer à la Nouvelle-Orléans ; au mieux : s'assurer des titres à la possession de « l'île d'Orléans ». De prime abord on le pressa d'accepter un empire. Il repartit, l'acte de vente en poche.

Pas plus que le ministre d'Amérique en France, Livingston, il n'avait qualité pour signer. Les Français eux-mêmes (l'Assemblée et le Sénat ne ratifièrent jamais le traité) n'avaient aucun droit à opérer pareil transfèrement. Cela, pour deux raisons majeures : enlevée par Madrid à la France en 1763, la Louisiane ne redevint officiellement française que le 30 novembre 1803. En outre, l'acte « secret » du 21 mars 1801 par lequel l'Espagne rétrocédait la colonie au Premier Consul prévoyait formellement qu'en aucune circonstance la Louisiane ne pourrait passer à une tierce puissance. Ensemble d'objections qui n'arrêta personne. Si les plans de Bonaparte avaient comporté en 1802 la mise sur pied de deux armées, l'une pour reconquérir Haïti (Toussaint-Louverture), l'autre pour se fortifier en Louisiane, attaquer peut-être le Canada et, les Etats-Unis ainsi pris à revers, pour exercer éventuellement une pression sur eux, la résistance haïtienne et la fièvre jaune réduisirent à ce point la première des deux armées que, par la force des choses, la seconde vit son rôle restreint à la simple occupation d'Haïti.

Dans ces conditions, et à la veille d'une reprise des hostilités avec l'Angleterre, la Louisiane cessait d'intéresser Bonaparte. Il la considérait déjà perdue. Plus n'était question pour lui de porter des coups à l'Angleterre outre-Atlantique, mais bien plutôt de tenter une invasion des îles Britanniques elles-mêmes. Rien n'empêchant l'Angleterre, avec sa maîtrise des mers, d'envahir, pour peu qu'elle s'en souciât, la Louisiane, l'appoint stratégique et économique retiré par elle de l'opération représentait une menace. D'où, le 10 avril 1803, lors d'un conseil extraordinaire à Saint-Cloud, la déclaration du Premier Consul : « Aux mains des Américains, la Louisiane sera plus utile à la politique et même au commerce de la France que si je tentais de la garder. » D'où, aussi, la vente de la colonie, vente menée à un rythme de charge. Marché, financièrement, sans grande importance. Il se solda par une recette d'une cinquantaine de millions de francs, dont le reliquat ne se trouva guère apuré qu'en 1925. Pour notre pays, une nouvelle page de son histoire coloniale était tournée. Pour les Etats-Unis, qui, à peine âgés de quinze ans, venaient de conclure la plus grosse transaction immobilière de tous les temps, l'initiative de leurs représentants à Paris signifiait, autant qu'une manifestation de hardiesse, le premier pas vers cette prépondérance mondiale qui, aux yeux de beaucoup d'Américains, est devenue un dogme. En termes plus modérés : l'Amérique, en 1803, « acheta la grandeur ». Il y a de cela un siècle et demi tout juste.

Destinées à célébrer ce cent cinquantenaire, de grandes fêtes vont avoir lieu à la Nouvelle-Orléans, du mois de mai jusqu'en janvier prochain. Le président Eisenhower a promis sa présence. Sans doute se trouvera-t-il là-bas quand, au cours d'une de ces reconstitutions historiques dont les Américains sont friands, le drapeau français cédera, de nouveau, la place au drapeau étoilé. Scène connue, de ceux du moins qui ont traversé le musée du Cabildo, à la Nouvelle-Orléans, où un tableau perpétue la mémoire de cette minute : devant la cathédrale, sur ce square qui fut longtemps la place d'Armes, des soldats — tuniques rouges ou bleues, larges buffleteries blanches — sont formés en carré. Les tambours battent. Une section lâche une salve. Et tandis que sous ce ciel tendre, dans cet air habituellement embaumé du parfum de l'olivier de Chine flottent des relents de poudre, un drapeau monte, tandis qu'un autre, le tricolore, descend. Au premier plan, un civil (habit foncé, gilet canari, culotte grise, bas de soie blanche, escarpins vernis) agite son chapeau de castor et salue le nouveau régime. Se doute-t-il, cet anonyme, que c'est à la naissance d'une nation gigantesque qu'il assiste ?

LA CRAINTE DE NAPOLÉON PROVOQUA LE MARCHÉ

IL convient de faire le point. Qu'étaient, voilà cent cinquante ans, les Etats-Unis ? Une nation petite sur un territoire déjà étendu. Un peuple de coloniaux qui, en grande partie grâce à l'argent de Louis XVI et aux troupes de La Fayette et de Rochambeau, venait d'enlever de haute lutte son indépendance. Non sans mal elle s'était donné une Constitution qui devait se révéler, à l'usage, des plus souples. Elle ne s'en trouvait pas moins encore au stade des balbutiements. Situation ne laissant pas d'inquiéter ceux qui, au fait des réalités, ne pouvaient se dissimuler certains éléments de sa faiblesse. En dépit de proclamations retentissantes, les Etats-Unis se savaient vulnérables. L'Angleterre restait une ennemie à craindre. La France elle-même, avec ce Bonaparte qui ne prétendait à rien moins que l'empire du monde, représentait un autre et plus formidable péril. Peur comparable, si l'on en croit un historien contemporain, à celle qu'engendrait, il y a peu de temps encore, aux Etats-Unis la dictature de Staline. Affaiblie par une guerre de dix ans, l'Amérique saurait-elle s'opposer à une expédition comme celle dont on prêtait le projet aux Français, sur ces immenses solitudes dénommées, en gros : Louisiane ? Pour les Américains de cette époque, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Espagne ne souhaitaient du reste voir la nouvelle fédération s'étendre à l'ouest des Alléghanys. Or des Américains ne cessaient d'émigrer, en masses toujours plus compactes, vers le Kentucky, le Tennessee, l'Ohio et le Mississipi.

Tremblant depuis 1800 à la pensée de se découvrir, un beau matin, la nation militairement la plus forte du globe pour voisine, terrifié à l'idée d'une soudaine irruption des soldats napoléoniens, le président Jefferson en venait à envisager, la mort dans l'âme, « un mariage de raison » avec la flotte et l'armée britanniques. Monroe ne l'ignorait point. S'il s'arrogea des pouvoirs dont il n'était pas investi, il agit en réaliste, pour ne pas dire : en visionnaire. La hantise de l'Europe animait aussi cet homme, futur père de la doctrine isolationniste qui rendit son nom fameux. Il n'hésita point et signa, rendant, le 10 floréal an XI de la République, son pays maître d'un territoire dont, semblable en ceci à Talleyrand, il ne connaissait pas exactement les limites.

... Semblable marché serait, aujourd'hui, connu sur l'heure. Il y a cent cinquante ans, la nouvelle (du 30 avril ou du 3 mai 1803) n'en atteignit Washington que le 14 juillet suivant. Officieusement, pourtant, on la sut le 19 juin. Contrat ratifié le 20 octobre suivant. Avec des clameurs d'enthousiasme ? Non pas. Dès ses origines, le Congrès américain comprenait de ces politiciens autoritaires admettant mal que rien pût se faire sans leur intervention.

Aussi, rien de plus curieux que de lire dans les comptes rendus du temps les protestations de divers représentants ou sénateurs. Elus du Connecticut, du New Hampshire, du New

Jersey, de Virginie, certains s'élevèrent avec véhémence contre cette extension de la souveraineté américaine. Pour les uns (non sans raison), Bonaparte n'avait pas le droit de disposer de la Louisiane. D'autres déclaraient ces territoires un désert sans valeur, pour lequel le Trésor serait stupide de débourser un *cent*. Si des colons en souhaitaient la possession, qu'ils la payassent donc de leurs deniers ! Le sénateur Samuel White, du Delaware, assimilait, lui, « ce présent des dieux » à une malédiction et tonnait : « Des Américains vont se trouver à la distance considérable de deux ou trois mille miles du Capitole de Washington, d'où ne leur parviendront que rarement les rayons du gouvernement central. Leurs affections s'en amoindriront. Ils en viendront peu à peu à nous considérer comme des étrangers. J'aimerais mieux voir ces contrées de Louisiane données à la France ou à l'Espagne, ou à toute autre nation, à une seule condition : qu'il ne sera jamais permis à aucun citoyen des Etats-Unis de s'y installer. » Jefferson, l'apôtre de l'américanisme, Jefferson lui-même éprouva les doutes les plus pénibles sur la légitimité de la transaction. Longtemps il hésita à solliciter l'avis de la Cour suprême. Peu certain de l'obtenir favorable, il temporisa. Quelques années plus tard, la Cour rendit son arrêt : le marché de 1803 n'allait point, dit-elle, à l'encontre des principes de la Constitution.

Se fût-elle prononcée dans ce sens si elle n'avait eu le loisir de se rendre compte des richesses qu'amenait à l'Union le *Louisiana Purchase* ? l'achat de la Louisiane ?

TALLEYRAND NE POSSÉDAIT MÊME PAS DE CARTE DES TERRITOIRES CÉDÉS

Pour les Français, la Louisiane n'est qu'un terme, assez vague, auquel s'associe, sans beaucoup plus de précision, le nom de la Nouvelle-Orléans. Pour Talleyrand, on l'a dit, pour Livingston et pour Monroe, la notion n'entraînait guère plus de certitude, à ceci près, toutefois, qu'elle englobait toute la vallée du Mississipi, toutes les régions, aux contours flous, découvertes, explorées et annexées au royaume de France par des hommes comme Marquette et Cavelier de La Salle. Incroyable autant que ceci paraisse : ni Talleyrand ni ses services ne possédaient de cartes, réelles, des possessions françaises, puis espagnoles, puis de nouveau françaises allant de l'embouchure du Mississipi à l'ouest des Grands Lacs. Mais après 1803 les Américains firent, sur place, l'inventaire de leurs nouveaux domaines. Ils couvraient ce qui devait devenir treize Etats : Louisiane proprement dite, Arkansas, Oklahoma, Missouri, Kansas, Iowa, Nebraska, Minnesota, Dakota du Sud, Dakota du Nord, plus une partie du Colorado, du Wyoming et du Montana. En tout : 910.000 miles carrés. Soit, approximativement : près de 3 millions de kilomètres carrés. Huit ans plus tard, en 1811, la Louisiane, avec pour capitale Bâton-Rouge, était admise au nombre des Etats de l'Union, en dépit de l'adjuration de Josiah Quincy, du Massachusetts : « Semblable mesure reviendrait à une dissolution virtuelle de l'Union. Elle serait un coup mortel donné à la Constitution et inciterait sur-le-champ quelques-uns des Etats à se séparer des autres, à l'amiable s'ils le peuvent, par la violence, dans l'hypothèse contraire. »

La guerre de Sécession, jusqu'à un certain point, ne lui donna point tort... après que se fut écoulé un demi-siècle. Mais, en 1803 et durant les années qui suivirent, l'incorporation de ces 3 millions de kilomètres carrés aux Etats-Unis ne provoqua nulle protestation réelle de la part de la Louisiane ou des autres territoires adjacents. Pour Washington, l'affaire se révélait magnifique. Dès 1804, les Etats-Unis récupéraient 7 % de leurs débours totaux aux seules douanes de la Nouvelle-Orléans. En même temps, ils prenaient une conscience accrue de leur vigueur et de leurs possibilités, conscience due à cette génération de pionniers que connaît bien l'imagerie populaire américaine, à ces hommes qui se prétendaient « mi-cheval, mi-alligator » et dont Mark Twain disait qu'ils tenaient « de l'ouragan, du tremblement de terre, du choléra et de la petite vérole ». Considérés d'assez haut par les bourgeois de l'Est, ils ne demandaient qu'à faire leurs preuves et à surpasser en richesse leurs frères dédaigneux.

L'EXPANSION VERS L'OUEST

Ce dont ils étaient capables, ils le montrèrent. Avec son « Vieux Carré » et ses quais, la Nouvelle-Orléans représentait la civilisation. Au nord, tout le long du Mississipi, le pays leur appartenait. Hommes rudes, durs, sans scrupules excessifs, encore exposés aux raids des Peaux-Rouges, ils croyaient sans doute en Dieu, mais ne mettaient pas une foi moindre dans les vertus de leurs revolvers à six coups et de leurs fusils à chevrotines. Agriculteurs, éleveurs, « coureurs de bois », trappeurs, marchands, toujours à la merci d'une incursion des Indiens, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes et devaient, pour vendre leur grain, leur bétail, leurs fourrures et leur bois, descendre le Mississipi sur des bateaux qui, ensuite, ne remontaient pas sans difficultés le courant.

1806-1815. Une immigration forcenée, une expansion incroyable transformèrent le pays. Les colons s'infiltraient partout, s'installaient, faisaient tache d'huile. Puis, peu à peu, comme les années succédaient les unes aux autres, et alors que les navires à aubes commençaient à apparaître, les autres ressources du sol et du sous-sol contribuèrent à l'extraordinaire prospérité de ces anciennes solitudes, à mi-chemin de l'Est puritain et de l'Ouest, aux trois quarts espagnol. Là où depuis le XVII[e] siècle des Français avaient bâti des forts, des hameaux assez rares, entourés de palissades, les progrès de la navigation à vapeur — et elle au premier chef — permirent la création de villes, dessinées, construites, habitées par des immigrants toujours plus nombreux. Le nom de quelques-unes de ces cités ? Little-Rock, Minneapolis, Kansas-City, Sioux-City, Pierre, Bismarck, parmi des centaines, des milliers d'autres. L'Amérique en prit son véritable visage, en même temps que se précisait le concept si américain de « frontière », qui, au rebours de ce qu'il évoque en Europe, où il marque des bornes à ne point franchir, représentait pour les Américains d'alors de vastes espaces à conquérir un jour. Cependant les bateaux à aubes pénétraient toujours plus avant le long du Mississipi, du Missouri, de l'Arkansas et de la rivière Platte. Ils atteignaient Fort-Benton, dans le Montana. Epoque étonnante, exaltante, devenue à juste titre légendaire.

C'est alors que des canaux se creusèrent, d'abord l'Erié, en 1825, puis le *Pennsylvania System*, neuf ans plus tard. Ils unirent l'Ouest à New-York et à Philadelphie. En 1828, des voies ferrées, des locomotives et des trains succédèrent aux chariots bâchés et s'étirèrent le long des anciennes pistes. Et tandis que les chercheurs d'or affluaient dans le Montana, les planteurs dans le Sud et les agriculteurs dans le Centre-Nord, les produits de ces millions de kilomètres carrés, de cette terre fertile entre toutes se répandaient vers l'est aussi bien que (comme aux origines) vers le sud. La liaison se voyait parfaite, l'union confirmée entre l'ancienne Louisiane et l'Atlantique oriental. Un voyage prenant naguère de longs jours, parfois des semaines, ne fut plus que question d'heures. Œuvre gigantesque, quasi surhumaine, menée à bien en quelque soixante ans. Réalisation où le capital européen joua d'ailleurs son rôle. Deuxième acte d'une invasion qui en annonçait une troisième. Car chacun s'en rendait compte : le temps ne saurait beaucoup tarder où, de New-York à San Francisco, le continent entier obéirait à une règle commune. Aussi comprend-on que lorsque le Sud, royaume du coton et de l'esclavagisme, voulut se séparer du Nord, industriel et agricole, Washington ne put le tolérer.

Parlant chiffres, l'hebdomadaire *Colliers* a dressé récemment un bilan de ce que rapporta, dernièrement, *en un an, un seul* des produits de chacun des Etats inclus dans le *Louisiana Purchase*. Ainsi l'on apprit que la Louisiane actuelle (achetée un peu plus de 1 million de dollars) a vendu, en minerais exclusivement, pour plus de 616 millions ; l'Arkansas, en coton : 251 millions ; l'Iowa, en maïs : 714 millions ; le Nebraska, en conserves de viande : 371 millions ; l'Oklahoma, en pétrole : 482 millions. De dollars, bien entendu.

Un trait de plume avait suffi pour octroyer aux Etats-Unis une puissance territoriale difficilement imaginable d'Europe, une richesse économique (bœufs, porcs, moutons, volailles, poissons, produits laitiers, œufs, sucre, maïs, blé, pommes de terre, coton, sucre, or, argent, cuivre, minerais de toute nature) que vinrent parachever la découverte et l'exploitation du pétrole. En dépit du sénateur Samuel White et de sa prophétie, le « présent des dieux » s'est révélé une bénédiction.

DESCENDANTS DE CRÉOLES ET DE DEMI-SOLDE SONT MAINTENANT DE BONS AMÉRICAINS

Comment, en 1803, les Français, les créoles des bouches du Mississipi acceptèrent-ils le transfèrement ? Sous la domination de l'Espagne depuis 1763, ils accueillirent avec des transports de joie leur retour à la mère patrie. Cette joie dura vingt jours. Vingt jours pendant lesquels le préfet dépêché par Napoléon, Clément de Laussat, « accomplit plus que d'autres administrateurs en vingt années ». Le soir tomba enfin où il dut se résoudre à l'aveu : la cession à l'Amérique. *Ainsi, M. de Buonaparte nous a abandonnés*, écrivit le *Moniteur* de la Nouvelle-Orléans, non sans amertume. Rancœur sans lendemain. Dans son livre : *A la poursuite des Aigles*, ouvrage auquel doit toujours revenir quiconque s'intéresse à notre ancienne colonie, M[me] de la Souchère Deléry donne les motifs de cette acceptation facile : en ne s'insurgeant point contre les réalités, les 17.000 Louisianais d'alors faisaient un acte de foi : un document pouvait-il changer leur langue et leurs coutumes ? « Qu'un de ces étrangers, comme ils appelaient obstinément les Américains, se présentât chez eux, dûment recommandé, cela va sans dire, il lui faudrait parler français. » Puis, en cas d'agression par le seul ennemi qui comptât, l'Angleterre, Washington, plus que Paris, serait à même d'intervenir. Jusqu'en 1925 la région de la Nouvelle-Orléans demeura un foyer plus ou moins « irrédentiste » d'influence française et fut, au début du XIX[e] siècle, grâce aux demi-solde du « Café des Exilés » et autres colons du *Champ d'Asile*, en Alabama, le siège du napoléonisme le plus intransigeant. Qui sait s'il n'eût point abouti, ce plan d'évasion de l'Empereur mis au point en Louisiane, d'où devait cingler, vers Sainte-Hélène, la frégate *la Séraphine* ? La mort de l'Empereur mit un terme au projet. Mais dans certaines fermes des bayous (1) il n'est point rare de découvrir encore le portrait de l'homme auquel la Louisiane d'antan semble avoir voué un culte.

Ils prévoyaient bien peu alors, ces créoles si policés et ces vétérans de la Grande Armée, qu'un siècle et demi plus tard, après une guerre de Sécession qui, individuellement, les ruina, leurs descendants se découvriraient aussi assimilés, aussi Américains que les gens de Boston ou de Philadelphie ; que vingt-deux millions d'immigrants feraient fructifier au delà de toute imagination le sol sur lequel ils n'avaient été que deux ou trois dizaines de milliers ; que leur apport territorial déclencherait un essor inégalé dans l'histoire moderne ; qu'après deux conflits mondiaux, enfin, la nation à laquelle on les intégrait malgré eux s'affirmerait comme l'une des deux plus grandes et riches puissances du milieu du XX[e] siècle et se verrait contrainte de renoncer à cet isolationnisme qui, dans l'esprit de Monroe, justifiait, le 10 floréal an XI, la conclusion du *Louisiana Purchase*.

(1) Voir *France-Illustration* n° 382, du 7 février 1953.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

EXCELLENCES EN « BATTLE-DRESS »

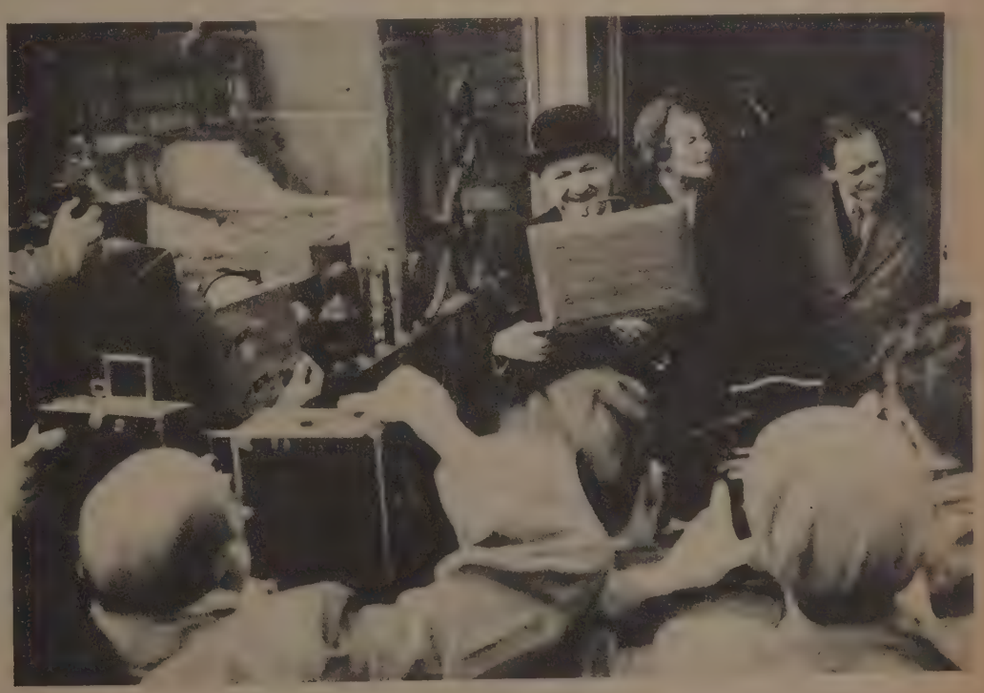
Ces recrues s'exerçant au maniement du fusil sont trois ministres égyptiens. Le général Naguib a, en effet, décidé de soumettre tous les membres de son gouvernement à un entraînement militaire. Peut-être escompte-t-il que ces Excellences en *battle-dress* seront plus à même de faire face au général Sir Bryan Robertson, qui, à la tête d'une délégation britannique, reprend au Caire les négociations sur les problèmes de Suez et du Soudan.

DES CANAUX D'AMSTERDAM A CEUX DE VENISE

La pluie a accueilli à Venise le prince Bernhard des Pays-Bas, venu avec ses deux filles aînées, les princesses Béatrice (ci-dessus) et Irène, passer quelques jours dans la cité des Doges. Le mauvais temps n'altéra en rien la bonne humeur de la famille royale. Il ne se prolongea d'ailleurs pas et, dès le lendemain, une gondole emmenait le prince et les deux princesses en promenade sur le Grand Canal.

BEAUTÉ FRANÇAISE, VEDETTE AMÉRICAINE

Les Etats-Unis viennent de donner sa revanche à notre charmante compatriote Claude Goddard. Celle-ci avait concouru l'an dernier pour le titre de Miss Univers, mais elle avait dû s'effacer devant la Finlandaise May-Louise Flodin. Claude Goddard décida alors de tenter sa chance sur les scènes des U. S. A., et elle vient de décrocher un contrat envié à la télévision américaine, où elle prend la succession de la tumultueuse Zsa Zsa Gabor.



UN BUDGET DE « DÉTENTE »

La politique d'austérité à laquelle nos amis britanniques se sont pliés avec discipline a porté ses fruits. La fameuse serviette rouge dans laquelle, depuis Gladstone, le chancelier de l'Echiquier transporte aux Communes le projet de budget contenait, en effet, d'agréables surprises. M. Butler a annoncé notamment une diminution de 5 % de l'impôt sur le revenu, 25 % de rabais pour la taxe sur les achats, la suppression de l'impôt sur les super-bénéfices... et le retour à la vente libre du beurre. Si les élus gouvernementaux ont accueilli par une ovation l'exposé de M. Butler, les travaillistes redoutent que ce budget populaire ne soit favorable aux conservateurs dans le cas où M. Churchill déciderait de recourir dès cette année à des élections.

AUX QUATRE

LA GRANDE ESPÉRANCE

Il n'y a pas de questions qui ne puissent être résolues pacifiquement avec tous les pays et, en particulier, avec les Etats-Unis... » Le président Eisenhower a répondu à cette déclaration de M. Malenkov dans l'appel solennel qu'il a adressé aux nouveaux dirigeants de l'U. R. S. S. « Aucun des différends, grands ou petits, a-t-il dit, n'est insoluble... si le désir existe de respecter les droits de tous les pays. »

Ce désir, le président de la grande démocratie américaine a demandé aux Russes de le manifester par des actes concrets susceptibles de convaincre le monde libre qu'il y a vraiment quelque chose de changé à Moscou depuis la disparition de Staline, que les gestes de « détente » ne sont pas seulement des artifices de propagande inspirés de la « dialectique opportuniste » et qu'il s'agit bien d'un tournant historique dans la politique soviétique.

Quels actes ? La conclusion de l'armistice en Corée, la fin de toute attaque, directe ou indirecte, contre la sécurité de l'Indochine et de la Malaisie, la signature du traité de paix avec l'Autriche, l'unification de l'Allemagne sous un régime de liberté, le droit laissé aux peuples de choisir leur propre forme de gouvernement.

En bref, que la Russie soviétique mette un terme à sa politique d'expansion et d'annexions camouflées, qu'elle abaisse le rideau de fer qui la sépare du monde, qu'elle ouvre ses frontières à la libre circulation des produits et des idées, telles sont les bases de discussion qu'a indiquées le président Eisenhower. Elles sont susceptibles de mettre un terme à la « guerre froide », de permettre une cohabitation pacifique entre l'Est et l'Ouest et d'ouvrir enfin la voie à ce désarmement général et contrôlé dont l'ancien chef des armées alliées a montré dans son appel, émouvant parce que profondément humain, quels services immenses il rendrait à l'humanité par l'utilisation des économies réalisées sur les budgets de guerre au service de la prospérité universelle.

Ce discours retentissant, prononcé devant les rédacteurs en chef des journaux américains, marque-t-il le début d'une large « offensive de paix » que l'administration de Washington entend poursuivre en plein accord avec les gouvernements de France et de Grande-Bretagne ?

Les profonds échos qu'ont éveillés à travers le monde les paroles du président, le seul fait que la presse soviétique ait aussitôt diffusé à l'usage des masses russes un résumé, si incomplet soit-il, de son appel semblent en tout cas annoncer qu'un colloque utile serait bientôt en passe de s'ouvrir entre l'Est et l'Ouest.

L'impression produite par le discours de M. Eisenhower a été accentuée par les déclarations de M. Foster Dulles, qui a fait valoir que la puissance grandissante des armées alliées avait mis fin aux espoirs de l'U. R. S. S. de dominer le monde. On estime d'ailleurs à Washington que les U. S. A. ont repris aux Russes l'initiative diplomatique.

LE PRINCE LE PLUS RICHE DU MONDE AU VATICAN

Le cheik de Koweit. Abdullah Al Salim Al Salah, à qui le Saint-Père vient d'accorder une audience, règne sur un des plus petits Etats de la terre. C'est pourtant un des hommes les plus riches du monde. Les *royalties* que lui versent les compagnies pétrolières pour l'exploitation des fabuleuses richesses de son sous-sol lui assurent, en effet, un revenu quotidien de 175 millions. Après un séjour à Rome, le cheïk s'est arrêté à Paris avant de gagner Londres, où il assistera au couronnement.

PRISE D'ARMES AUX INVALIDES

Une revue dans la cour d'honneur des Invalides a marqué la prise de commandement du nouveau gouverneur militaire de Paris, le général Zeller (ci-dessus). Le général Colliou présentait les troupes à leur nouveau chef. Les généraux Morlière, commandant de la Ire région militaire, et Houdemon, gouverneur des Invalides, assistaient à la cérémonie.

DÉSORDRES A BUENOS-AIRES

Au balcon de la présidence de Buenos-Aires, le président Perón s'emploie à calmer la foule après l'explosion de deux bombes qui ont éclaté alors qu'il commençait à haranguer ses partisans. Fort heureusement, la panique qu'on pouvait redouter ne se produisit pas. On releva pourtant six morts et une centaine de blessés. Mais de graves scènes de désordre devaient suivre au cours desquelles les sièges de plusieurs partis d'opposition, dont le parti radical, et aussi le bel immeuble du Jockey Club furent incendiés. Ces événements s'insèrent dans l'agitation politique qui règne depuis un certain temps en Argentine et qui trouve son origine notamment dans une augmentation très sensible du coût de la vie contre laquelle le gouvernement a pris des mesures de coercition rigoureuses.

COINS DU MONDE (SUITE)

LE NATIONALISME TRIOMPHE EN UNION SUD-AFRICAINE

Ce noir du district de Bulawayo n'a sans doute pas voté pour le candidat du docteur Malan. Cependant la politique de ségrégation raciale a triomphé aux élections sud-africaines avec les progrès du parti nationaliste, qui a doublé sa majorité au parlement. En même temps qu'un décuplement de sévérité envers les « coloured people », ce succès des Afrikanders, descendants des Boers, semble signifier un raidissement dans la politique pratiquée par le Dominion à l'égard de la Grande-Bretagne et un éloignement du Commonwealth, sans cesse plus accentué.

M. STEVENSON A HANOÏ

Concurrent malheureux de M. Eisenhower à la présidence des Etats-Unis, M. Stevenson voyage actuellement en Extrême-Orient. A Hanoï, il a été accueilli par diverses personnalités. Notre photographie montre près de M. Stevenson (de face) Mgr Le Huu-Tu, le fameux évêque de Phat-Diem, qui a su faire de son diocèse un foyer actif de lutte contre le communisme, et le commandant militaire français, le général de Linarès (à droite). L'homme politique a promis de s'employer à obtenir de son pays une aide accrue pour le Vietnam.

PROPOS DU SCEPTIQUE

QUE serait-il advenu du jeune Pierre Frélat si le Musée d'Art moderne avait été, dans la nuit du 27 juin 1952, normalement défendu contre les incursions de la cambriole ? Problème angoissant. Imaginons que — par impossible — ce sanctuaire de la peinture, où se trouvaient assemblés des dizaines de chefs-d'œuvre et des centaines de millions, ait opposé à son visiteur clandestin non pas une dérisoire serrure de poulailler, mais l'un de ces infernaux « dispositifs antivol » mis à la disposition du public par toutes les bonnes quincailleries. Que se passait-il ? Un Gauguin, un Bonnard et un Picasso — de l'époque bleue — échappaient certes au rasoir sacrilège de Pierre Frélat. Mais celui-ci restait bel et bien prisonnier de ses « complexes » et Dieu sait quels drames, alors, pouvaient s'ensuivre !

Nous disons : Dieu, et nous ferions mieux de dire : la psychiatrie, car c'est à un éminent spécialiste de cette science moderne qu'est revenu le mérite d'expliquer à la Justice les états d'âme de Pierre Frélat, d'énumérer aussi les périls auxquels celui-ci s'était heureusement soustrait par son geste libérateur. Il faut qu'on le sache : le malheureux adolescent vivait dans un « monde référentiel », ce qui est déjà une disgrâce singulière. Il était, en outre, affligé d'un père qui poussait le despotisme jusqu'à interdire l'accès du domicile familial aux consolatrices professionnelles de l'humanité souffrante ! Le distingué psychiatre ne nous éclaire pas sur le cas de ce père qui cherchait peut-être à épargner à son fils « une altération de sa personnalité ». Il est du moins formel sur un point : faute de réussir dans son entreprise illégale de « fric-frac », Pierre Frélat se fût acculé lui-même « à quelque résolution plus tragique, à l'émasculation de sa virilité intellectuelle ». On n'envisage pas sans frémir pareille abomination.

Pourquoi faut-il, après cela, que Me Maurice Garçon se permette de suspecter l'équilibre mental de ce témoin docteur ? L'illustre avocat n'entend rien, apparemment, aux terribles mystères du « monde référentiel ». Et c'est grand dommage. Car enfin importe-t-il davantage de mettre « la Joconde » en conserve ou de libérer les jeunes gens de leurs complexes freudiens ? Poser la question, c'est la résoudre. Le Musée d'Art moderne a montré la voie. A quand le tour de la Banque de France ?

DES PRINCIPES, UN HOMME

PAR DANIEL-ROPS

AU moment où le Portugal va célébrer, avec une joie et une ferveur compréhensibles, le vingt-cinquième anniversaire d'un régime qui lui a assuré, après un redressement admirable, un quart de siècle de prospérité et de grandeur, la presse du monde entier dénombrera les résultats concrets, économiques, sociaux et politiques acquis en ce laps de temps. Ce sera justice, car il n'est pas rien pour un peuple — la France en fait assez douloureusement l'expérience a contrario — **que d'avoir un budget équilibré, une monnaie saine, un niveau de vie étale, un pouvoir d'achat constant. Mais, pour l'historien qui essaie de rattacher les événements à leurs causes, il est encore plus important de comprendre de quels principes procède cette réussite, et, puisque, aussi bien, le Portugal d'aujourd'hui porte les traits d'un homme, selon quelle nécessité intérieure ces principes animent cet homme ou, pour mieux dire, s'animent en lui — en le président Salazar.**

Cette analyse des principes est d'autant plus nécessaire qu'une erreur a été assez répandue, et parfois par des esprits de bonne foi insuffisamment renseignés. Lorsque le cher Bernanos, mettant pêle-mêle dans le panier de ses fureurs sacrées tous les maîtres du monde contemporain, et Staline, et Hitler, et Mussolini, et Franco, y ajoutait avec dédain « le petit dictateur portugais », il commettait une injustice. Et c'est précisément en discriminant bien les principes du Portugal salazarien de ceux des autres régimes qu'on peut saisir son originalité foncière et marquer sa primauté.

CE n'est pas une seule fois, c'est vingt ou trente, en toutes circonstances, devant tous les publics, qu'Oliveira Salazar a tenu à affirmer que sa conception du gouvernement est aux antipodes du totalitarisme. Cette différence, il l'a marquée sur deux terrains. Sur le plan moral d'abord. « Notre dictature, disait-il à Antonio Ferro, se rapproche évidemment de la dictature fasciste par le renforcement de l'autorité, la guerre déclarée à certains principes de la démocratie, par son caractère nationaliste, sa préoccupation de l'ordre social. Cependant, elle s'en éloigne par ses procédés de rénovation. La dictature fasciste tend vers un césarisme païen, vers un Etat nouveau qui ne connaît pas de limites d'ordre juridique ou moral... » L'Etat salazarien ainsi conçu ne considère donc pas que sa réussite soit l'essentiel et la justification de tout, mais, au contraire, il admet la supériorité des lois morales, de principes juridiques qui doivent le régir lui-même. Ce qui revient à dire que dans le domaine philosophique cet Etat refuse de se proclamer un absolu. La célèbre formule de Mussolini : « Tout pour l'Etat, rien sans l'Etat, rien contre l'Etat », Salazar a toujours refusé de la faire sienne. Dans son livre *Comment on relève un Etat*, analysant le fascisme, le national-socialisme et le communisme, il a montré que les trois formes de régime se ressemblent substantiellement parce que, dans l'un comme dans l'autre, « les hommes n'existent que pour la grandeur et la gloire de l'Etat ». Et il a parfaitement marqué — ce que, hélas ! l'expérience devait confirmer de façon dramatique — qu'un Etat ainsi conçu est tôt ou tard amené, « par la logique de son système », à user de la violence contre l'homme et, « au lieu de tenir cette violence comme un attentat contre le droit, à le tenir pour la manifestation d'un droit supérieur ».

Telle est la différence fondamentale entre le salazarisme et les autres régimes non démocratiques que notre époque a vu surgir. L'homme, pour lui, demeure la mesure des choses. C'est l'Etat, c'est la collectivité qui est faite pour l'homme, et non l'homme pour l'Etat. Mieux même : se proclamant « nationaliste », comme on vient de le voir, Salazar a pris soin (dans son discours à Porto notamment) de définir la nation non pas comme une exigence qui s'impose à l'homme, comme un système de pensée obligatoire et abstrait, mais comme « une personnalité morale qui s'est constituée à travers les siècles grâce au travail et à la solidarité des générations successives liées par des affinités de sang et d'esprit », c'est-à-dire comme un faisceau de fidélités et d'exigences naturelles qui, bien loin d'amputer ou de paralyser la personne, lui permettent d'être plus totalement ce qu'elle est.

C'est dans les mêmes perspectives que Salazar conçoit le rôle des réalités sociales dans lesquelles l'homme se trouve engagé : la famille ou le métier, par exemple. Tandis qu'on a vu le nazisme réduire le mariage à une entreprise de reproduction, le fascisme réclamer pour lui seul le droit d'élever les enfants, le communisme exalter dans le travail sa seule valeur de rendement, le salazarisme respecte dans la famille et le labeur la personne qui s'y accomplit et s'y prolonge : la perspective est totalement opposée.

L'EGLISE, qui s'est instituée le défenseur de la personne humaine menacée par les léviathans du XX^e^ siècle, ne s'est pas trompée sur le sens de la politique de Salazar. En 1929, quelques semaines après la signature du traité de Latran, qui, en réglant la question romaine, avait paru placer le Vatican à la remorque de Mussolini, Pie XI condamnait la « statolâtrie » fasciste. En 1935, alors qu'il avait accepté de signer un concordat avec Hitler pour essayer de circonscrire la menace qu'il faisait peser sur le catholicisme allemand, il n'hésitait pas à fulminer les terribles condamnations de *Mit brennender Sorge* contre le racisme et l'hypernationalisme bruns. Et l'on sait que, depuis la même date, répétée à maintes reprises, la condamnation du communisme, athée, matérialiste et antihumain, promulguée par l'encyclique *Divini Redemptoris* n'a pas cessé de constituer une des bases de la politique doctrinale du Saint-Siège. Mais jamais, pas une seule fois, pas d'un seul mot, les papes n'ont marqué la moindre répugnance envers le régime portugais, qui entretient avec eux les relations les plus confiantes, des relations que la gloire de Fatima nimbe même d'une auréole de surnaturelle mansuétude.

TOTALITAIRES, donc, en aucune façon, les principes de gouvernement de Salazar n'en sont-ils pas moins *autoritaires* ? Evidemment si. Mais si un certain nombre de théoriciens démocrates et de politiciens ont cherché, et trop souvent réussi, à créer une confusion entre les deux formules, celles-ci n'en sont pas moins radicalement différentes. En 1939 les aumôniers de la Ligue des travailleurs de Belgique avaient publié une étude du plus haut intérêt où ils avaient différencié avec soin les deux notions. Le totalitarisme leur paraissait « mauvais en soi, parce qu'il lèse gravement et par définition même la souveraineté de Dieu et les inaliénables droits naturels de la personnalité humaine ». Par contre, « le régime autoritaire, compris dans le sens d'un régime où un ou plusieurs hommes imposent leur autorité à l'exclusion du contrôle et de l'influence réelle du peuple, n'est pas mauvais en soi... » Ils ajoutaient : « Le régime autoritaire se présente actuellement comme un effort pour réaliser une cohésion nouvelle au sein de peuples divisés religieusement, socialement ou politiquement... »

Il est frappant de constater que c'est ainsi que Salazar justifie son régime. Jamais il n'a essayé de le fonder sur des principes transcendants — ceux du primat de la race, ou de l'Etat, ou de la classe, par exemple — mais, avec une modestie constante, il s'est borné à dire que l'événement seul l'y avait amené. On peut relire l'ensemble de ses discours, notamment ceux qui ont été réunis en français sous le titre : *une Révolution dans la paix*, sans cesse il répète que s'il a été conduit à agir comme il l'a fait, c'est parce qu'il fallait à tout prix arracher le Portugal à un désordre mortel et les âmes de ses fils à une anarchie morale et mentale où elles se désagrégeaient. « L'image d'une dictature, a écrit Valéry, est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'esprit quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires l'autorité, la continuité, l'unité, qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée. » Depuis vingt-cinq ans qu'il est à la tête de son pays, Salazar n'a rien cherché d'autre qu'à rétablir « l'autorité, la continuité, l'unité », selon les impératifs de la conscience et de l'esprit.

AINSI nous retrouvons ce recours permanent à des principes supérieurs dont nous avons vu qu'il marquait la différence essentielle entre ce régime et les dictatures totalitaires. Quel Mussolini, quel Hitler, quel Staline aurait prononcé ces phrases qu'on a pu entendre sur les lèvres du président portugais : « Le pouvoir a besoin de se sentir limité, d'agir à l'intérieur de certaines limites — les limites internes provenant de la conscience même des gouvernants, de l'existence des lois, du fonctionnement régulier des autres organes de la souveraineté ; et les limites extérieures étant fixées par le jugement public, dont l'opinion doit être éclairée et dépourvue de passion » ? N'en doutons pas, pour lui l'essentiel tient dans les « limites internes ».

Tel est, en définitive, l'essentiel de cette figure et de cette œuvre : la politique, pour un Salazar, n'est pas une simple technique, pas davantage un moyen de puissance, encore moins une sorte d'emprise sur les moyens d'action de Dieu : elle est une œuvre d'homme, soumise, comme toutes les œuvres d'hommes, à des impératifs moraux et spirituels qui dépassent le cadre de la vie humaine et même celui de l'existence des Etats. Il y a quatre ans, à Porto, sous le titre : *Mon témoignage*, il a exposé avec une simplicité poignante ses propres principes moraux, et je sais peu de textes plus beaux que ce discours où il dit, tout simplement, qu'il n'a voulu ni l'argent, ni la puissance, ni la clientèle politique, qu'il a toujours cherché à demeurer pauvre, simple, humble, humain, et que tout son effort s'est résumé en ces mots : « J'ai pu servir. »

C'est à de tels principes — et à la chance historique qu'ils aient pu s'incarner en un homme de génie — que le Portugal doit d'avoir été depuis un quart de siècle le plus heureux de tous les pays d'Europe. Ces principes ont un nom, ou mieux, ils se réfèrent à une origine, que Salazar garde volontiers secrète, par discrétion personnelle et aussi parce qu'il connaît trop bien l'histoire pour ignorer que l'alliance étroite de l'Eglise avec un Etat n'est bonne ni pour l'un ni pour l'autre ; mais ceux qui le connaissent bien savent à quelle source d'eau vive il puise la force d'une œuvre et son intention élevée — cette source sur laquelle se penche le chrétien dans le silence d'une messe matinale, dans le face à face avec le Juge.

Beaucoup de lycéens français pourraient envier à leurs camarades lisbonnins ce magnifique édifice où il ne semble pas que le travail puisse jamais peser.

LE PORTUGAL

FOYER DE CULTURE FRANÇAISE

PAR ROBERT LANGE

Nous venions de parcourir Lisbonne, d'être étonnés par les dimensions de ces larges avenues bordées d'immeubles somptueux et plus encore par ces petites rues en pente qu'escaladent des maisons aux façades coloriées. Au bord du Tage, nous voyions circuler les marchandes de poisson portant leurs grands paniers en équilibre sur la tête. Nous remarquions aussi ces estaminets où, dans la rue, on vend ici du « vin vert » et là, des ananas. Nous avions le sentiment d'être très loin de la France. Et pourtant, après une course d'une dizaine de minutes, je découvris que j'étais sur le territoire spirituel de la Haute-Garonne, puisque c'est à l'Académie de Toulouse que se rattache le lycée Charles-Lepierre, lycée français de Lisbonne. Le nom qu'il porte lui fut donné en mémoire d'un Français qui, après avoir été, à l'Ecole de physique et de chimie de Paris, l'élève de Pierre Curie et de Duarte Silva, citoyen portugais, estima que le souffle pédagogique devait franchir les frontières et décida de s'installer au Portugal, où, il y a moins de vingt ans, il constitua le Collège français du Pateo do Tijolo.

Le développement du Lycée français, dont la création fut décidée par M. Joxe, lorsqu'il était directeur général des Relations culturelles, a été extrêmement rapide. Il groupe plus de onze cents élèves répartis entre dix-sept nationalités.

Il a été édifié sous la direction de deux architectes français : MM. Cuminal et de Groer, sur un terrain de 20.000 mètres carrés. Construit en pierre de taille, agrémenté d'un revêtement rougeâtre fort plaisant, ce bâtiment, de 125 mètres de longueur, est une harmonieuse combinaison des techniques françaises les plus modernes et de l'art portugais le plus authentique. De jolies mosaïques bleues éclairent le jardin d'enfants. Les bâtiments ont été orientés de façon à faire bénéficier la presque totalité des classes du soleil du matin. Et des dispositions ont été prises pour que les très larges baies qui éclairent chaque classe soient, dans leur partie supérieure, munies de stores permettant de tamiser les rayons du soleil, selon les jours et les saisons. Des plafonds inclinés diffusent la lumière qu'ils réfléchissent et assurent, en même temps que les murs teintés de vert, une ambiance reposante.

L'inauguration a eu lieu à la fin de novembre dernier, en présence de M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Aussi bien, le Lycée français n'est-il qu'un des maillons de la chaîne qui unit, sur le plan culturel, la France et le Portugal, où l'étude de la langue française est obligatoire pendant cinq années. Il est juste de dire que l'Institut français, que dirige M. Pierre Fourcade, fait au Portugal un travail excellent, organisant des cours de langue et de culture, des conférences, des tournées théâtrales.

L'Institut possède une importante bibliothèque, et il y a lieu de marquer le rôle de sa section scientifique, qui établit d'utiles contacts entre les facultés et les écoles d'ingénieurs des deux pays. L'Institut français dispose aussi de délégations à Porto et dans la grande ville universitaire de Coimbra.

L'Alliance française, qui a à sa tête le professeur Amzalak, recteur de l'Université technique, a des sections actives dans une dizaine de villes du Portugal, où elle patronne des cours de langue française et reçoit la visite de conférenciers éminents. Elle multiplie les manifestations musicales, artistiques et sociales.

Pendant la durée de mon séjour à Lisbonne j'ai pu approcher de nombreuses personnalités portugaises, et j'ai admiré l'art avec lequel elles maniaient notre langue, j'ai apprécié l'amour qu'elles témoignaient à la France. Les mêmes sympathies s'exprimaient chez l'écrivain Vitorino Nemesio, chez M. Eça de Queiróz, président de l'Emisora Nacional, chez le musicien Paul de Freitas-Branco, chez M. José Manuel da Costa et chez Tavares d'Almeida, du secrétariat national d'Information, chez le banquier José Espirito Santo, chez le professeur Conçalves Pereira, directeur de l'Institut supérieur des sciences économiques et financières, et chez le professeur Reynaldo dos Santos, président de l'Académie des Beaux-Arts. Ce dernier, à la fois grand artiste et grand médecin, est docteur *honoris causa* de quatre universités françaises, de deux au titre des lettres et de deux au titre des sciences. L'an dernier il présidait le Congrès international de l'histoire de l'art; cette année il va présider le Congrès international de chirurgie.

Mais ce n'est pas cette seule élite cultivée qui, au Portugal, témoigne de la sympathie pour la France. La ferveur de l'accueil que le peuple de Lisbonne fit à la délégation française venue précisément à l'occasion de l'inauguration du lycée fut touchante. Lorsque, escorté par deux escadrons de cavalerie sabre au clair et plumet au vent, M. André Cornu, qu'accompagnaient M. A. Parodi, secrétaire général du Quai d'Orsay, MM. Bouisset, directeur du cabinet du ministre de l'Education nationale, et Charles Lucet, sous-directeur des Relations culturelles, ainsi que notre ambassadeur, M. Jacques Dumaine, se rendit au palais présidentiel, le cortège fut salué aux cris de « Vive la France !... ».

Et quand le général Craveiro Lopes, président de la République portugaise, eut à répondre au secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, c'est en français qu'il s'exprima.

M. Cornu remet au général Lopes les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Le paquebot « Flandre » au Havre avant l'appareillage pour la nouvelle série d'essais qu'il vient d'effectuer. Le navire avait été lancé à Dunkerque le 31 octobre 1951.

LE " FLANDRE "

relie de nouveau la France à l'Amérique.

On sait qu'en 1952, lors du voyage inaugural du paquebot *Flandre*, certaines défectuosités étaient apparues dans la construction. Aussi la Compagnie Générale Transatlantique décida-t-elle d'interrompre le service du bateau jusqu'à ce que les réparations nécessaires, qui concernaient l'installation électrique, eussent été faites. Les disjoncteurs du tableau de distribution générale ont été remplacés, et ce tableau a été partagé en deux parties, de manière que, si une avarie survient à l'une d'elles, la marche du navire n'en soit point arrêtée.

Avant de reprendre la mer sur la ligne de New-York, le *Flandre* a été soumis à une série d'essais de vitesse et de giration qui ont duré soixante-douze heures et l'ont conduit jusqu'aux Glénans. En cours de route une avarie a été provoquée pour vérifier le fonctionnement des pompes alimentant les turbines. Les techniciens qui assuraient le contrôle des manœuvres, MM. Lefol, ingénieur en chef des Chantiers de France, Brard, directeur du bassin de carènes de Paris, Barthélémy et Ricard, de la Compagnie Générale Transatlantique, se sont montrés satisfaits. Et le *Flandre*, dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'élégance et le confort, va relier de nouveau régulièrement notre pays à l'Amérique, faisant honneur à la grande compagnie qui l'arme et au pavillon national. N'est-il pas le plus grand paquebot construit sur chantier français depuis la libération et, par le tonnage, la quatrième unité de la flotte française ?

Attentif, le timonier tient le navire dans la route que lui indique le commandant.

De puissants projecteurs éclairent le pont pendant la nuit.

L'unique cheminée du bâtiment a 8 mètres de haut.

L'officier radio devant ses appareils

Le commandant Chupin surveille l'accostage.

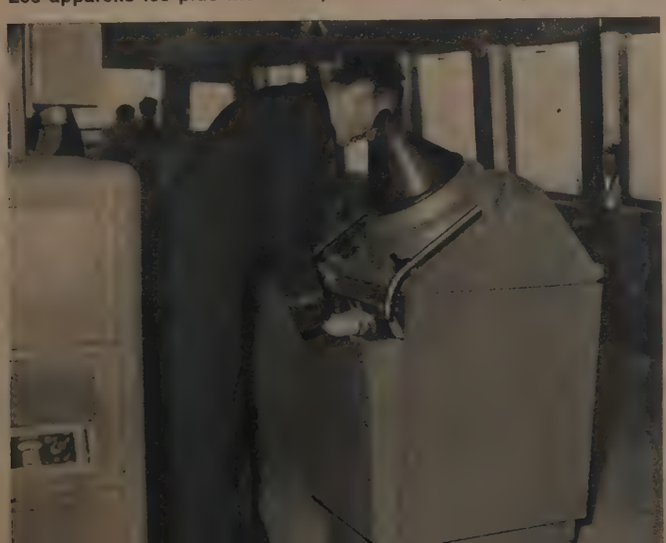
Un coin de la chaufferie.

Le boucher dans la chambre froide.

M. Vigne, le chef qui règne sur les cuisines.

Les boulangers au travail.

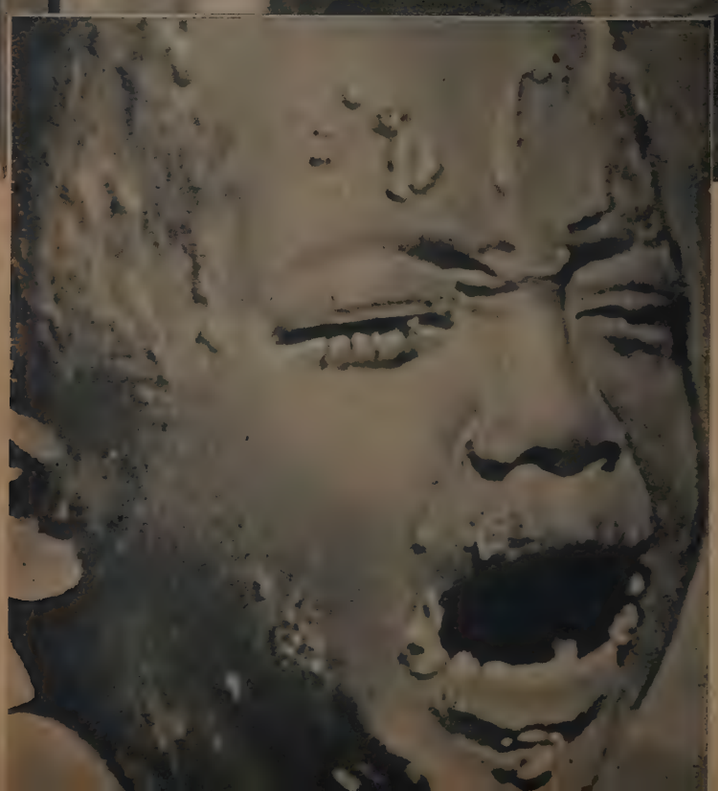
Les appareils les plus modernes, dont un radar, équipent le navire.



Et voici un aspect du pont supérieur avec le radar.

En se penchant sur cette jeune malade, ces médecins indonésiens accomplissent un acte à la fois sanitaire et symbolique. Le dépistage et le traitement du pian (une « tréponématose » comme le béjel, le pinta et... la syphilis) font en effet partie des activités essentielles de l'Organisation mondiale de la santé, dont la création après la dernière guerre est probablement une des dates capitales de l'histoire des hommes.

ORGANISATION



Cet enfant était défiguré par le pian...

Le petit garçon qu'on voit ici « avant » (à gauche) et « après » (page de droite) une injection unique de pénicilline fait partie désormais de l'arsenal de propagande de l'Organisation mondiale de la santé. Il était défiguré par le pian, une maladie endémique due à un tréponème assez voisin de la syphilis, et il est désormais guéri.

Si, au lieu de l'O. M. S., il avait été guéri par une petite Sœur des pauvres ou même un médecin colonial isolé, on pourrait se borner à souligner l'écrasante responsabilité (le fameux « fardeau de l'homme blanc » de Kipling) qui pèse sur les populations les plus évoluées détentrices de la recette magique pour guérir des millions de petits enfants et qui, faute d'organisation matérielle, faute de crédits et faute de simple fraternité humaine aussi, les abandonnent à leur triste sort. Mais l'O. M. S. n'est pas une œuvre charitable. L'O. M. S. ne quête pas pour les petits Chinois rachitiques ou (c'était le cas sur les deux

clichés que nous reproduisons) pour les petits Indonésiens ravagés par le pian.

L'O. M. S. avait choisi pour thème de sa « Journée mondiale de la santé », le 7 avril dernier, une affirmation de principe qu'elle se donne beaucoup de mal pour nous faire admettre, preuves en main : « La santé est d'or. »

Cette devise en quelques mots est une révolution capitale dans l'histoire des hommes, plus importante peut-être que bien des bouleversements politiques, car c'est la première fois qu'on essaie de rompre le cercle vicieux de la maladie et de la misère sur le front de la maladie. C'est la première fois, en somme, qu'on guérit à crédit des malades, qui travailleront pour rembourser ces prestations de « sécurité sociale » à l'échelle du globe et des siècles, au lieu de s'acharner, par des moyens politiques et économiques, à faire travailler d'abord les misé-reux dans l'espoir, presque toujours déçu, qu'ensuite ils pourront acheter leur santé.

Certes, dans la brochure publiée à Genève (siège central de l'O. M. S. depuis le 1er septembre 1948), intitulée précisément : *la Santé est d'or*, les premières lignes soulignent bien que *la santé n'est pas un bien qui puisse s'exprimer en simples termes monétaires.* On nous rappelle dès l'entrée que *le préambule à la constitution de l'Organisation mondiale de la santé proclame que la possession du meilleur état de santé qu'il est capable d'atteindre constitue l'un des droits fondamentaux de tout être humain.*

Mais on ne nous cache pas « qu'il sera plus aisé d'obtenir l'appui nécessaire pour un programme efficace de santé publique si l'on est en mesure de prouver que sa mise en œuvre n'aura pas seulement pour effet d'enrichir la vie de chaque être humain, mais encore qu'elle vaudra, à la communauté qui fera un placement sur la santé, des bienfaits tangibles d'ordre économique. Non seulement prévenir vaut mieux que guérir, mais prévenir est aussi moins onéreux que guérir ».

On pourrait multiplier les citations, choisies presque au hasard parmi la documentation mise à la disposition des journalistes par le service de presse de l'O. M. S.

« Il importe de bien comprendre que la maladie, où qu'elle sévisse, a écrit le docteur Brock Chisholm, directeur de l'O. M. S., menace la santé de la famille humaine dans son ensemble et peut avoir, en conséquence, de fâcheuses répercussions sur l'économie de pays fort éloignés. »

On pourrait multiplier aussi les statistiques qui mettent systématiquement en balance les heures, les jours et les années de travail perdus par l'humanité du fait de la maladie et le prix qu'il en coûterait pour récupérer cette activité perdue. Sans perdre de vue l'aspect moral, humanitaire de leur tâche, les fonctionnaires internationaux de l'O. M. S. mettent surtout l'accent sur l'intérêt égoïste bien compris qu'il y a à faire « un placement sur la santé ».

Le ton de leurs écrits rappelle si évidemment celui des membres d'un conseil d'administration de grande entreprise qu'il est impossible de ne pas y voir l'entrée en force dans les bilans économiques d'une rubrique nouvelle : *le Capital humain.* S'il en fallait des preuves, on n'aurait que l'embarras du choix.

On a chiffré le coût annuel de la maladie aux Etats-Unis, par exemple. Il s'élève à 38 milliards de dollars exactement. Pourquoi 38 milliards ? 11 pour cause de « mort prématurée », 11 pour « invalidité totale », 11 pour « invalidité partielle », 5 pour « maladies de brève durée ».

Pour aboutir à ces chiffres précis, les experts ont mis en parallèle l'espérance moyenne de vie de chaque citoyen américain à sa naissance et la courbe d'évolution de ses gains annuels moyens en fonction de son âge. Ils en ont conclu rationnellement que le décès d'un petit citoyen de l'oncle Sam à l'âge de quinze ans constitue pour la société une perte sèche, alors que s'il était mort à quarante ans il y aurait eu bénéfice net, et un bénéfice de plus du double s'il mourait à soixante-cinq ans.

« Les pays qui, comme la Suède et les Etats-Unis, ont pu consacrer à un programme bien conçu de santé publique les sommes nécessaires, relativement peu élevées, ont vu leurs efforts récompensés par un accroissement considérable de leur capital en vies humaines », constate le professeur C. E. A. Winslow, professeur honoraire de santé publique à l'Université de Yale, auteur d'une monographie officielle de l'O. M. S. intitulée : *le Coût de la maladie et le prix de la santé.*

La seule diphtérie avait coûté, en soins, 1.027.000 dollars aux Etats-Unis en 1920. En 1939 cette note tomba à 44.000 dollars. Dans l'intervalle, on avait dépensé moins de 500.000 dollars en dix ans pour une campagne antidiphtérique. Bénéfice net (compte tenu de l' « amortissement » de ce demi-milliard de dollars « investi » en dix ans) : plus de 900.000 dollars par an... Ce procédé comptable est applicable dans tous les domaines.

Le docteur Padua, sous-secrétaire d'Etat à la Santé des Philippines, chiffre ainsi les pertes économiques dues au paludisme et à la tuberculose dans son pays à 660 millions de dollars par an. L'essentiel n'est pas dans les chiffres — qui manquent peut-être un peu de chaleur humaine — mais dans la méthode elle-même. Avant l'O. M. S. on n'avait jamais encore comptabilisé la santé de façon aussi systématique.

Un petit apologue (extrait d'une autre brochure de l'O. M. S.) met du reste en lumière l'esprit dans lequel travaille cette « institution spécialisée de l'O. N. U. ». On nous présente un ministre d'une république imaginaire. Monsieur le ministre souffre de la goutte, il a mal à l'estomac, il est sujet à de pénibles enrouements. Sa femme attend un bébé : il décide de bâtir un hôpital modèle, où les spécialistes les plus qualifiés pour chacun de ces cas, et pour tous les autres par-dessus le marché, seront mis à la disposition de tous. Mais on fait observer à l'Excellence que le pays tout entier ne dispose que de douze médecins, dont sept dans la capitale. Et qu'au lieu de dépenser son argent à bâtir un hôpital modèle unique il ferait mieux de prévoir la formation de jeunes médecins, de jeunes infirmières. « Soit, dit-il : nous prélèverons les crédits sur le budget des travaux publics. — Non, proteste l'expert de l'O. M. S. (et c'est la morale de cette fable moderne) : car une route bien entretenue multiplie le rendement de chaque médecin. »

Là encore apparaît la préoccupation essentielle de l'O. M. S. (on pourrait presque dire son « obsession ») : pour elle, les malades n'ont pas de nom. L'O. M. S. refuse d'admettre, en somme, que la vie humaine n'a pas de prix. La vie humaine a un prix forfaitaire, calculé au plus juste dans chaque pays, à chaque époque, par des experts de plus en plus rompus à cette gymnastique comptable. Pour chaque dollar dépensé l'O. M. S. veut le plus grand bénéfice possible en heures de travail. Le médecin qui s'acharne à sauver tel ou tel malade atteint par une affection rare et douloureuse joue un rôle essentiel dans la société, l'O. M. S. n'en disconvient pas. Mais il travaille sur un autre plan. L'O. M. S. s'intéresse surtout aux grands fléaux de l'humanité : la tuberculose, le paludisme, les maladies vénériennes, la mortalité infantile, la sous-alimentation, la poliomyé-

Cet enfant africain est atteint de paludisme, comme 300 millions de nos semblables. En venant à bout de la terrible maladie, l'O. M. S. sauverait 3 millions de vies humaines chaque année.

... une seule injection de pénicilline l'a guéri.

MONDIALE DE LA SANTÉ

Les pays les moins développés ne sont pas seuls intéressés. Témoin ce centre d' « élevage » des enfants prématurés, œuvre de médecins français de l'École de puériculture de Paris.

A Londres, le Centre mondial de la grippe centralise tous les efforts faits pour vaincre cette maladie qui coûte chaque année à l'humanité des milliards en heures de travail perdues.

lite (le dernier venu des grands tueurs). Si l'O. M. S. avait existé jadis, elle se fût battue avec tous ses moyens d'abord contre la lèpre. Mais elle n'a pas le temps de se pencher au chevet des ministres qui souffrent de la goutte, car la goutte est une maladie d'hommes bien nourris, qui sont en minorité dans le monde.

Il va de soi que le champ d'action principal de l'O. M. S. se situe dans les pays qu'on appelle pudiquement « insuffisamment développés ». M. Gunnar Myrdal, secrétaire exécutif de la commission économique pour l'Europe des Nations Unies, a étudié longuement le problème noir aux Etats-Unis du point de vue économique. Il est probablement l'un des spécialistes les plus qualifiés pour parler de ce cercle vicieux évoqué tout à l'heure, ce qu'on appelle la « théorie des effets cumulatifs ».

Selon M. Myrdal, le préjugé auquel se heurtent les noirs dans leurs rapports avec les blancs est, à leurs yeux, la cause de leur niveau de vie inférieur. Ils ont raison, reconnaît l'expert, mais ils oublient que leurs salaires, leurs mauvaises conditions de logement et de nourriture, leur médiocre niveau de santé et d'instruction contribuent à renforcer à leur tour les préjugés des blancs. De sorte qu'une diminution des salaires des noirs provoquera une baisse de leur niveau de vie, de leurs conditions de logement et de nourriture, de leur santé et des possibilités qu'ils auraient de donner à leurs fils une instruction convenable. La prochaine génération fournira donc encore aux préjugés des blancs plus d'aliments qui, à leur tour, rendront plus difficiles le plein emploi et le paiement de salaires décents aux noirs.

Or les effets d'une amélioration sont également cumulatifs. En donnant la santé à un groupe humain situé au bas de l'échelle on lui fournit le moyen de travailler mieux et davantage, on améliore ses conditions de vie et l'on donne à la prochaine génération une instruction supérieure, donc un niveau de vie amélioré.

D'autre part, les effets cumulatifs jouent spontanément en faveur des groupes humains les plus favorisés. C'est un fait que les investissements de capitaux se portent toujours vers les pays déjà les mieux pourvus.

L'O. M. S. n'admet pas qu'il y ait une loi de nature intangible. La maladie est aussi une loi de nature, mais l'O. M. S. refuse de s'y plier.

On notera qu'en luttant contre la loi des effets cumulatifs (qui tend à enfoncer dans leur misère les pays insuffisamment développés) l'O. M. S. intervient hardiment sur les terrains politique aussi bien qu'économique. M. Myrdal met en relief un fait d'une particulière gravité pour la France, et qui ne sort qu'apparemment du cadre de ce bref portrait de l'O. M. S. :

« Enfin, le gros effort actuel de réarmement a beaucoup renforcé la tendance de longue date à procéder avant tout à des investissements dans les pays déjà industrialisés. Les conséquences de cette concentration de la formation du capital se font naturellement sentir de plus en plus dans les pays insuffisamment développés eux-mêmes : leur population continue à s'accroître plus vite que leur capacité de production de denrées alimentaires et autres articles de première nécessité. Pourtant, les pays d'Europe occidentale, où, dans l'ensemble, l'industrie est très développée, mais où il y a pénurie de matières premières, sont également touchés, car l'évolution actuelle peut accentuer la tendance défavorable de leur taux d'échanges. » Les lignes qui précèdent sont extraites de l'*Etude sur la situation économique de l'Europe en 1951*, publiée par la division des études et programmes de la Commission économique de l'Europe.

Autrement dit, au moment où s'engage dans le monde entier la bataille pour la santé de tous, la France et l'Europe occidentale sont sur la voie de la maladie. Car, si l'on accepte la théorie des effets cumulatifs (et le moyen de la refuser quand elle se démontre avec éclat sous nos yeux de mille façons ?), notre taux d'échanges diminué, c'est notre niveau de vie abaissé bientôt, et très vite, sans doute, notre santé...

L'ORGANISATION mondiale de la santé a vu le jour le 22 juillet 1946. Elle est, aux termes de sa constitution, chargée d'établir et de maintenir une collaboration efficace avec les Nations Unies, les institutions spécialisées, les administrations sanitaires nationales, les groupements professionnels. Elle aide les gouvernements, sur leur demande, à renforcer leurs services sanitaires. Elle donne une assistance technique appropriée et, en cas d'urgence, l'aide nécessaire si les gouvernements la demandent ou l'acceptent. Elle stimule et fait avancer les travaux tendant à éliminer les maladies, épidémiques, endémiques ou autres. Elle organise la collaboration entre les organismes scientifiques ou professionnels qui contribuent à l'amélioration de la santé. Elle provoque et exécute des recherches touchant à la santé. Elle établit et fait fonctionner les services administratifs et techniques nécessaires, y compris des services épidémiologiques et statistiques.

Pour faire face à toutes ces tâches, l'O. M. S. dispose d'un budget d'environ 4 milliards de francs français par an, chiffre dérisoire, qui ne suffit — à peine... — que parce que sa tâche est limitée à la coordination des efforts des différents pays.

DANS une région d'Afrique centrale, une mission de l'O. M. S. se présente pour vacciner les enfants contre la variole : quand elle arrive dans le village, tous les enfants ont disparu.

Une rapide enquête révèle que l'année précédente une mission, ayant inspecté le cheptel, avait ordonné l'abatage des bovins atteints de fièvre aphteuse...

NON loin du Tibet, dans la vallée de Ghund, au pied de l'Himalaya, une équipe de l'O. M. S. arrive à dos de mulet, chargée d'une mission concernant la lutte contre la syphilis. Elle explique aux paysans que les prises de sang qu'on va leur faire sont destinées à les guérir de cette mystérieuse « maladie des montagnes », dont ils sont atteints pour la plupart. Prise de sang, traitement à la pénicilline, tout se passe sans incident. Quelques mois plus tard la même équipe revient procéder à une nouvelle prise de sang pour juger des résultats acquis.

« Il faut dix grains de riz pour faire une goutte de sang, protestent les paysans. Vous vous moquez de nous : le sang que vous nous prenez, c'est pour l'envoyer au Cachemire, où il y a la guerre ! »

Il fallut faire venir sur place le laboratoire sérologique pour démontrer aux montagnards méfiants que leur sang servira uniquement à des tests dont ils bénéficieront personnellement...

AHAITI, un médecin de l'O. M. S. avait eu l'idée de donner aux malades un pain de savon lorsqu'ils acceptaient de se faire examiner. En outre, il leur donnait un ticket rouge, « bon pour un second pain de savon », s'ils revenaient pour l'examen de contrôle. Mais il n'avait pas prévu que le ticket rouge était, en somme, « au porteur » : les malades qui se présentèrent la seconde fois n'étaient pas toujours les mêmes que les premiers...

QUELQUES CHIFFRES QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

- 300 millions de paludéens dans le monde, dont 3 millions meurent chaque année.
- 50 millions de syphilitiques, dont 2 millions meurent chaque année.
- 5 millions de tuberculeux meurent chaque année.
- Les quatre cinquièmes du globe sont infestés par le trachome, qui conduit à la cécité.

L'Inde, surpeuplée, est un des pays du monde où la mortalité est le plus élevée. Théoriquement abolies, les castes créent encore des obstacles à l'action des médecins et des hygiénistes. De tous les continents, des médecins, des infirmières accourent sur le front de la maladie. Cette infirmière irlandaise, qui combat le paludisme dans l'Inde, en est un souriant exemple.

IL faut donc aboutir à cette constatation pessimiste que nous glissons rapidement vers la situation peu enviable de « pays insuffisamment développé ». Certes, nous sommes loin de compte par rapport à l'Inde ou à l'Indonésie. Il s'en faut encore de beaucoup que nos enfants soient rongés par le pian comme le petit Indonésien qui nous a prêté son visage tout à l'heure. Mais notre seul intérêt égoïste nous fait une obligation de considérer le problème de la santé du globe d'un peu moins haut que nous ne le faisons d'ordinaire.

Si, au lieu de trôner sur le piédestal traditionnel de notre « supériorité » occidentale, si, au lieu d'offrir de loin en loin notre pitié aux peuples exotiques malades et sous-alimentés, nous prenions la peine de consulter les chiffres, nous constaterions que notre niveau de vie se situe à mi-chemin entre celui des Etats-Unis et celui des déshérités de ce monde

L'Europe et la France n'ont donc pas seulement le devoir moral de venir en aide aux populations des pays insuffisamment développés : elles doivent le faire parce qu'elles sont, relativement, dans la même situation difficile.

Bien entendu, l'O. M. S. se heurte à l'objection classique des malthusianistes :

« A Ceylan, par exemple, disent-ils, votre

La Turquie est l'un des pays où la lutte contre la syphilis a reçu une impulsion nouvelle depuis la création de l'O. M. S.

beau travail a eu pour résultat d'augmenter déjà la population de deux millions d'habitants. Avec quoi les nourrirez-vous ? »

Cet argument mérite qu'on s'y arrête. Il fait de la famine et de la maladie les alliées traditionnelles de l'homme blanc. Pourvu qu'on pousse un peu les arguments de ces prétendus réalistes, on arrive très vite à leur faire avouer qu'ils considèrent l'énorme taux de mortalité dans les pays insuffisamment développés comme un mal nécessaire.

L'O. M. S. a deux armes contre cet état d'esprit. L'une lui est fournie par les experts agronomes, qui affirment qu'en 1960, grâce à diverses améliorations techniques (irrigation, lutte contre l'érosion, contre les maladies des plantes, amélioration des espèces animales domestiques, recours à des cultures sélectionnées, usage de méthodes perfectionnées de conservation des aliments), le nombre de calories alimentaires à la disposition des régions insuffisamment développées aura augmenté de 90 %, ce qui couvre l'accroissement prévu de la population, compte tenu de l'amélioration de la santé publique envisagée.

La notion de surpeuplement est donc purement relative.

Deuxième arme : la solidarité qui unit désormais les habitants de notre petite planète pour le meilleur et pour le pire, bon gré mal gré.

Certains historiens pensent que la guerre de Sécession américaine a eu pour cause, entre autres, le déséquilibre économique catastrophique existant entre le Sud agricole et le Nord industriel. A une échelle plus vaste, nous sommes peut-être dans une situation semblable. Le déséquilibre économique qui tend à s'accroître entre les pays favorisés et ceux où la faim et la maladie sont installées en permanence est un ferment de décomposition, un potentiel explosif qu'on n'a pas le droit de méconnaître.

Le « purdah », qui voile le visage féminin, symbolise les obstacles qu'élèvent certaines croyances religieuses sur la voie de la santé...

L'un des principes ratifiés par tous les pays membres de l'O. N. U. (ils sont quatre-vingt-deux...) est que « l'inégalité des divers pays en ce qui concerne l'amélioration de la santé et la lutte contre les maladies est un péril pour tous ».

« Pour qui sonne le glas ? »

Il sonne, on le sait, pour chacun de nous.

Mais l'O. M. S. ne veut pas qu'on interprète cet aphorisme de façon paresseusement « humanitaire ». Sans doute chacun de nous est-il amoindri dans sa dignité d'homme par l'abaissement de celle d'un autre homme quel qu'il soit, où qu'il soit.

Mais autrement importante est l'activité de l'O. M. S., qui propose à tous les hommes une issue au cercle vicieux, une lueur dans le tunnel. Ces médecins, ces experts, ces techniciens de l'hygiène qui chiffrent froidement le capital santé de l'espèce sont aussi des idéalistes. Mais des idéalistes dont la devise pourrait être : *Ad augusta per angusta.*

Car ils savent qu'on trouve toujours des volontaires pour faire la chaîne contre le feu de la maison du voisin. Mais jamais autant de volontaires et plus courageux que... s'ils savent que l'incendie menace leur propre maison.

Claude Yelnick.

URBANISME ET HABITATION CHANGENT DE TENDANCES

Après l'échec des néo-romantiques de l'entre-deux-guerres, on revient à une construction à l'échelle humaine, dans le cadre d'une décentralisation industrielle et administrative.

LE MARIAGE DE L'INITIATIVE PRIVÉE ET DE L'ÉTAT PEUT SEUL CONJURER LA CRISE

FIN DE L'ENQUÊTE DE RENÉ BRANELLEC

Le néo-romantisme a caractérisé la période de 1920 à 1940.

Il apparaît aujourd'hui clairement que le problème de l'habitat est à la fois un des plus graves et l'un des plus difficiles que notre temps ait à résoudre. Il n'est pas particulier à la France. Tous les pays le connaissent, de façon presque aussi aiguë que le nôtre. S'il a reçu, ici ou là, des commencements de solution plus satisfaisants, c'est surtout en raison de conditions générales incomparablement plus favorables.

Un sérieux effort de réflexion a été fait en France pendant la dernière guerre mondiale et depuis 1945. On en discerne aujourd'hui les fruits sous la forme de tendances nouvelles, qui, selon toutes probabilités, marqueront profondément l'évolution du logement et lui donneront ses principales caractéristiques. Ces tendances s'observent aussi bien chez le sociologue que chez le médecin, l'homme politique, l'architecte, l'entrepreneur, le grand fonctionnaire. Elles conduisent à envisager une rupture complète avec un passé récent.

Il s'agit de la période 1920-1940. Ses traits négatifs dominants ont été l'égoïsme de classe, la soif de jouissance, le malthusianisme dans tous les domaines, la perte du sentiment de l'unité nationale. Parfaitement conscients de la nullité à laquelle aboutissait l'académisme de l'avant-première guerre mondiale, écrivains, philosophes et artistes ne réussissaient qu'à faire sauter des cadres périmés sans trouver, au sein d'une société qui ne leur fournissait aucun argument, les bases d'un art nouveau, d'une pensée créatrice susceptible de remplacer ce qu'ils démolissaient. L'expression d'une période semblable ne pouvait être qu'un néo-romantisme.

Celui-ci a triomphé en architecture comme dans les autres arts entre 1920 et 1940. Sympathique par son non-conformisme original, il se fondait sur des données imprécises d'ordre sociologique et économique, sur la religion de la technique, sur le mariage du béton, du fer et du verre, considérés comme les matériaux d'élection du monde moderne. Il ne s'intéressait qu'aux « buildings » et nullement à ceux qui les devaient habiter. Il revenait en fait à « l'art pour l'art » et se liquéfiait dans le grandiose, quittait l'échelle humaine, préparait finalement un néo-pompiérisme aussi vide que l'académisme auquel il s'était substitué.

Vers une connaissance plus exacte des besoins de l'individu et des groupes humains.

Le manque de contact avec l'humain, le désaccord croissant entre cette architecture et les faits mis en lumière par une étude plus exacte des phénomènes sociaux ont conduit à la formation de courants d'idées qui s'opposent résolument au néo-romantisme.

Saint-Exupéry a annoncé admirablement la nécessité d'un virage brutal. Dans son dernier livre, l'écrivain expose avec lucidité le problème de la cité future. Le prince d'une tribu nomade lasse d'errer perpétuellement convoque ses architectes pour étudier avec eux la forme et l'esprit de la ville où s'enracineront ses sujets.

« C'est de vous, leur dit-il, que dépend la cité future, non dans sa signification spirituelle, mais dans le visage qu'elle montrera et qui fera son expression... La question que je me pose n'est point de savoir si l'homme oui ou non sera heureux, prospère ou commodément abrité. Je me demande d'abord quel homme sera prospère, abrité ou heureux. Car à mes boutiquiers enrichis que gonfle la sécurité je préfère le nomade qui s'enfuit éternellement et poursuit le vent, car il embellit de jour en jour à servir un seigneur si vaste... Je vous condamne non de favoriser l'usuel, mais de le considérer comme fin. Et je vous convoque pour vous demander : montrez-moi la part importante de votre travail et vous demeurez muets. Et vous me dites : « Nous répondons aux besoins des hommes et nous les abritons. » Oui, comme l'on répond aux besoins du bétail que l'on installe dans l'étable sur sa litière... Vous ne deviendrez grands que si les pierres, que vous prétendez chargées de pouvoir, ne sont point objets de concours, abris pour la commodité ou le besoin usuel, mais piédestaux et escaliers et navires qui portent vers Dieu ! »

Dans un esprit assez semblable de rénovation a été menée par M. Guy Pison une enquête sur l'architecture rurale française. MM. Doyon et Ulbrecht ont consacré un livre au même sujet. Ce mouvement a eu une influence certaine sur les premières réalisations du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Cependant, là encore, les soucis techniques et plastiques n'étaient pas soutenus par une connaissance suffisante des besoins de l'homme et des groupes humains.

A cette carence la Ligue urbaine et rurale a tenté de remédier au cours d'une large enquête entreprise auprès des experts et accompagnée de sondages de l'opinion publique. Ses conclusions valent d'être méditées.

Il faut harmoniser l'urbanisme, l'architecture et la construction en redonnant vie aux communautés naturelles.

Elles considèrent qu'il est urgent d'harmoniser l'urbanisme, l'architecture et la construction, qui trop longtemps ont opéré en s'ignorant l'un l'autre. Elles l'ont fait faute d'une préoccupation majeure commune. Celle-ci existe, et c'est l'aspect social, voire politique (dans son sens le plus élevé), du problème de l'habitat. Si l'on ne veut pas, d'autre part, laisser se creuser le fossé entre les classes, entre les différentes régions et entre les membres du groupe familial lui-même, il est indispensable de s'appuyer sur les communautés naturelles, de leur redonner vie.

Ces communautés naturelles sont les familles, les villes, les régions. Notre économie et notre administration actuelles, centralisées à l'extrême, ont terriblement anémié nos provinces. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte des chemins de fer et des routes pour se rendre compte que, depuis Napoléon, la France semble avoir été faite pour engraisser démesurément Paris. C'est une situation anormale et malsaine, qui ne se retrouve dans aucun autre pays. De tous côtés on en prend aujourd'hui conscience, et le gouvernement appuie désormais les projets de décentralisation industrielle.

Dans cette perspective, l'urbanisme doit s'attacher à favoriser l'expansion des capitales provinciales. Son rôle ne se limite pas à disposer de façon plus ou moins agréable les rues, les places, les monuments, les jardins publics, les terrains de jeux. Il concerne aussi la répartition des groupes sociaux. La théorie qui prévaut à cet égard met en garde contre les tendances de naguère à la constitution de grandes masses composées d'éléments homogènes. Tout corps est formé, bien au contraire, d'éléments hétérogènes qui se complètent mutuellement. Un urbanisme qui fait de la ségrégation (quartiers « monolithes », villes-dortoirs, cités ouvrières) provoque de véritables cancers sociaux.

L'architecture est invitée à répudier le snobisme, à retrouver dans la diversité des architectures régionales l'harmonie des volumes et des formes et à éviter, dans des constructions collectives qui ne devraient pas excéder une hauteur de trois ou quatre étages, le cloisonnement des classes. Il faut enfin redonner à l'entreprise le goût du travail bien fait, durable, lutter contre le tape-à-l'œil et l'uniformité déprimante.

Comment les économistes et les sociologues conçoivent l' « îlot d'habitation ».

Les habitations, comme les familles qu'elles abritent, constituent des groupements qui, pour être vivants et dynamiques, doivent être à l'échelle de l'homme. L'îlot est l'élément normal du quartier. Il doit offrir une transition entre la voie publique de circulation, l'accès (à réserver pour le stationnement) et la construction principale. Cette transition, redent ou placette, protège la demeure du bruit. Liées par groupes de six à douze, les maisons seront situées le long de ces placettes. Les constructions abritant les logements isoleront l'intérieur de l'îlot de la vie extérieure.

Les éléments internes de l'îlot seront les parcelles privées et un espace commun situé en son milieu. La parcelle devrait comporter une première partie, ou corps de logis principal, ayant pour objet d'abriter la famille et permettant un bon repos auditif, visuel, olfactif et un travail personnel facile. Une deuxième partie, dite annexe, formerait le garage, l'atelier de bricolage, la resserre, le poulailler, etc.

Dans une organisation nouvelle de l'industrie et de l'agriculture, le lieu de travail pourrait souvent être placé à proximité de l'habitation et associé étroitement à la vie familiale. C'est ce que souhaitent la plupart des économistes et des sociologues.

Nos lecteurs ont leur opinion sur le logement.

Le courrier que nous avons reçu à propos de nos articles sur le logement montre l'intérêt que portent les Français à ce problème. Nous ne pouvons malheureusement faire état de toutes les lettres. Notre souci déterminant a été de dégager des solutions d'ensemble.

D'une façon générale, la maison individuelle est préférée. Dans le choix de sa disposition, de ses aménagements, la sagesse, le bon sens, le sentiment qu'il faut concilier ses désirs avec les exigences de l'époque sont visibles. Mais, plutôt que de multiplier les citations, il nous a paru meilleur de donner de larges extraits des propositions ou suggestions les plus significatives.

Il nous reste à nous excuser auprès des correspondants dont nous n'avons pu retenir les avis parce qu'ils doublaient ceux que nous publions ci-dessous et à remercier très vivement tous ceux qui ont bien voulu nous apporter leur contribution bénévole.

L'EXEMPLE CARACTÉRISTIQUE D'UNE MUNICIPALITÉ

Nous avons choisi en premier lieu la lettre suivante de M. le maire de L'Horme (Loire), dont la mesure parfaite ne laisse cependant pas ignorer les difficultés souvent absurdes auxquelles se heurtent les « gens de bonne volonté », alors même qu'ils bénéficient d'une parcelle de pouvoir et de la confiance de leurs concitoyens.

Votre article *le Logement, problème n° 1* me suggère quelques réflexions. Maire d'une commune industrielle, je me suis attaché non pas à résoudre, mais à atténuer la crise.

D'abord, l'*ouvrier n'est pas réfractaire à l'augmentation des loyers.* Il comprend parfaitement que les locations, qui exigeaient environ 16 % de son salaire en 1914, doivent être augmentées. La preuve : trois bâtiments H. L. M. de quarante-huit logements ont été construits en dix-huit mois et occupés tout de suite. Sur trois demandes, une seulement a pu être satisfaite. Pourtant les loyers augmentent tous les six mois et seront, au 1er janvier 1954, de 46.392 francs pour les trois pièces et de 60.072 francs pour les quatre pièces.

Cet exemple prouve que l'ouvrier veut un logement décent avec soit l'immeuble collectif, soit la maison individuelle ; mais *sa préférence va à la maison individuelle,* avec un petit jardin. Pour obtenir cela il ne faut ni discours ni circulaires. *Il faut seulement éviter de paralyser les efforts des municipalités.* Voici un fait :

La municipalité a acheté, en décembre 1951, 30.000 mètres carrés pour faire un lotissement. En avril 1952 l'accord est complet avec le propriétaire, l'administration des domaines et le préfet, qui a approuvé la délibération du conseil municipal. Les plans sont établis. Il y aura quarante-cinq maisons individuelles. Le grand égout central est adjugé. Vous pensez peut-être que les travaux sont en cours ? Erreur ! La deuxième division n'autorise pas le paiement du terrain parce que la quatrième division n'a pas déclaré le terrain lotissable, etc. Après visites et démarches personnelles, le M. R. U. se met enfin d'accord avec la quatrième division, non sans une modification des plans. A la deuxième division, on s'aperçoit alors que la commission de contrôle des opérations immobilières n'a pas donné son avis. Comme elle ne se réunit pas tous les jours, les choses en sont là : vendeur non payé, travaux non commencés, acquéreurs qui attendent toujours...

La municipalité ne demande ni emprunt ni subvention. Elle a réservé, au budget de 1952, 10 millions sur ses fonds libres (4 millions pour le prix du terrain, 6 millions pour les travaux), et malgré cela n'a pu aboutir. Combien faudrait-il donc d'années si l'on sollicite une subvention ou s'il faut emprunter ?

A mon humble avis, il faut *supprimer les organes superfétatoires et réduire les pape-*

La troisième partie de la parcelle forme avec les deux autres un tout indissoluble : c'est le jardin familial, à l'abri des regards des voisins.

L'espace commun d'îlot complétera pour l'enfant la vie, qui risquerait d'être trop intérieure, du foyer. A la différence du jardin public, l'enfant n'y retrouverait que ses camarades du voisinage.

Cette hiérarchie d'éléments et cette transition entre chacun d'eux est considérée comme indispensable. Elles tiennent compte des nouvelles données de la circulation (places de stationnement), de la climatologie et de la neurologie (protection contre les bruits, les poussières, l'excès des lumières artificielles).

Pour diminuer ses prix de revient le bâtiment doit s'industrialiser.

A coté des études menées par les sociologues, les médecins et les urbanistes s'inscrivent celles, non moins importantes, des experts techniques et financiers.

Dès la fin de 1948, M. Claudius-Petit écrivait que la construction de 20.000 logements par mois était pour la France une question de vie ou de mort. Cette déclaration s'appuyait sur les résultats d'une série d'enquêtes remarquablement conduites et notamment sur un rapport très documenté de M. Salaun, inspecteur des Finances. Celui-ci considérait que la construction de 3 à 4 millions de logements en dix ou quinze ans était une nécessité absolue. Il évaluait à 2 % au maximum du revenu national les dépenses effectuées jusque-là, tant par le ministère que par des particuliers, pour entretenir, améliorer, renouveler ou développer le patrimoine immobilier. Or 10 à 15 % du revenu national devraient être consacrés à l'habitation — environ 500 milliards par an — pour satisfaire à un programme normal. Tout le problème revient à rapprocher les deux termes : 2 %, 10 %.

Le bâtiment n'a pas profité jusqu'à ces dernières années du même degré de perfectionnement technique qu'ont connu les autres industries et qui leur a permis de contrebalancer en partie les diverses causes d'enchérissement du prix de revient. Dans le bâtiment, la main-d'œuvre représente encore de 50 à 70 % du prix de revient de la maison. Pour se trouver dans des conditions analogues à celles des autres branches de la production, il doit accepter la préfabrication notamment.

Quelle que soit la nature des éléments préfabriqués, il faut, pour obtenir une réduction totale du coût de la construction, que non seulement leur prix de revient soit peu élevé, mais encore que leur mise en œuvre, loin d'augmenter les dépenses de chantier, permette au contraire de les réduire.

Du « planning » au rôle de l'architecte.

En dehors de la préfabrication, mais en liaison avec elle, les efforts portent actuellement sur l'amélioration du rendement du travail.

La constitution de grands chantiers, comme celui de la cité Rotterdam à Strasbourg (800 logements), accompagnée de l'étude minutieuse d'un *planning* de travail, a favorisé le rendement et la modernisation des entreprises. Les résultats obtenus ainsi s'étendront, par le jeu de la concurrence, des échanges d'ouvriers et de personnel d'encadrement, au reste de la profession et aux artisans. Ceux-ci peuvent avoir des bureaux d'études communs, de caractère coopératif ou indépendant.

---

rasses inutiles. (Un maire, pour faire construire une école, doit se demander à lui-même un permis de construire !) Il faut aussi laisser plus de liberté aux individus et aux collectivités : liberté contrôlée sans doute, mais non brimée. *Il faudrait étudier une douzaine de types, les communiquer aux mairies,* qui les donneraient à choisir aux intéressés, ceux-ci ayant la faculté d'apporter certaines modifications, sous réserve de respecter les lois sur l'hygiène. *Les avantages financiers accordés sont prisés, font les constructions rentables ; mais les difficultés, les ennuis administratifs découragent les candidats propriétaires.*

LE CAS DES PROPRIÉTAIRES D'IMMEUBLES DITS « DE RAPPORT »

C'est le régime lui-même qui est en cause, pour M. D..., propriétaire d'immeubles. Il y a eu trop de lois d'exception favorisant telle ou telle catégorie sociale et brimant systématiquement les propriétaires... Vous dites que le problème du logement a deux aspects : la reconstruction et la construction. Il en existe un troisième, que l'on oublie trop : l'entretien. On préfère s'intéresser aux travaux neufs, qui concernent souvent des capitaux spéculatifs... Si le législateur voulait bien remettre à l'honneur le droit de propriété, qui signifie travail, épargne, héritage, les choses n'en iraient que mieux. Il en va de même pour la liberté. Celle-ci offre plus d'avantages que d'inconvénients, et une de ses meilleures expressions réside dans cette formule : convention fait loi.

Après les mobilisés de 1914-1918, on a mis à la charge des propriétaires les « économiquement faibles ». La conséquence est qu'il y a de moins en moins d'entretien intérieur... L'impôt de solidarité sera lourd, la taxe sur l'habitat, en vigueur, prélève des fonds nécessaires à l'entretien extérieur.

LE CAS DE CERTAINS PROPRIÉTAIRES D'APPARTEMENT

Mme B..., ancienne directrice d'école, rappelle une expérience personnelle qui évoquera à beaucoup une situation pénible qu'ils ont eux-mêmes connue :

En 1924, nous avons financièrement souscrit à un projet de construction de grands immeubles, rue Marie-Davy (14e). Par suite de difficultés imprévues au devis, la souscription initiale a dû être augmentée. Nous avons fait le versement complémentaire ; bref, alors que l'appartement était payable en quinze ans, dès 1926 nous nous étions acquittés de la somme totale... Pour diverses raisons, il nous a été alors impossible de l'habiter nous-mêmes. Nous l'avons donc loué... comme d'autres puisque, sur cinquante-quatre appartements construits, dix sont actuellement entre les mains de locataires... Je voudrais maintenant quitter la banlieue où j'ai dû me réfugier en raison de la guerre. J'ai donc un toit qui m'attend à Paris, auquel j'ai consacré la majeure part de mes économies. Je voudrais m'y abriter. On me dit que c'est impossible. La situation juridique créée par l'existence de la société de construction est quasi inextricable. Il faudrait verser 500.000 francs pour la liquider de façon que je me trouve en état de revendiquer mon appartement. Le locataire actuel, cela va sans dire, n'est aucunement disposé à vider les lieux. Quand il le fera, ce sera au profit de sa fille, qui se mariera prochainement... Mais moi ?

POUR ALLER VITE

Pour aller vite et plus économiquement, selon Mme Jeanne S..., on ne doit pas s'arrêter aux préférences personnelles.

Le grand immeuble collectif doit être construit en ville ou aux portes mêmes de la ville... Il évite les frais de transport... Le logement de banlieue peut être semi-collectif (économie d'une toiture pour deux logements).

Le rez-de-chaussée comprendra quatre

Une telle évolution n'aura pas, assure-t-on, de conséquences néfastes sur l'aspect des maisons nouvelles. Les contraintes imposées par la normalisation et la préfabrication laissent un champ largement ouvert à l'imagination des architectes.

Il est beaucoup question des architectes dans les études concernant l'avenir. On fait remarquer tout d'abord que leur responsabilité générale envers le client, qui découle de l'article 1792 du Code civil, apparaît périmée. Elle les oblige à contracter des assurances coûteuses, qui représentent 20 % de leurs honoraires.

Dans le travail de l'architecte, qui comprend l'avant-projet, les devis descriptif et estimatif et le contrôle du chantier, seul le projet est un acte de création. Les partisans d'une réforme voudraient que l'architecte se bornât à l'étude d'un projet assez poussé pour être immédiatement utilisable par l'entrepreneur. Ils pensent que les devis détaillés et le *planning* des travaux incombent plutôt à l'entrepreneur ou à un ingénieur conseil coopérant avec l'architecte.

Les conditions financières d'un abaissement du coût de la construction.

Un des moyens envisagés pour réduire les coûts de construction réside dans la compression des charges exceptionnelles des entreprises du bâtiment. Ces charges résultent des aléas tels que les intempéries, les retards de certains corps de métier, etc., et des conditions de financement. Les prêts bancaires permettant de faire face aux avances importantes que doivent consentir les entreprises sont chers (6 à 10 %) parce qu'ils sont difficilement mobilisables. Une caisse mutuelle de garantie avalisant les traites tirées par les banques sur les entrepreneurs diminuerait cet inconvénient et donc le loyer demandé par les banques. Une amélioration du crédit à moyen terme éviterait les majorations de devis.

Autre moyen : la réforme du crédit immobilier. Elle est dominée par la double nécessité de réduire les charges actuellement supportées par l'habitation et d'augmenter la part du revenu national qui lui est consacrée. Le régime hypothécaire rend en fait impossible la mobilisation des créances. Il faut faire en sorte que celle-ci ne soit plus illusoire.

La grande source du crédit immobilier reste le prêt du particulier chez le notaire. Ces prêts locaux seraient d'un rendement meilleur s'ils bénéficiaient d'une assurance fournie par un organisme central possédant des agents sur tout le territoire qui contrôleraient la valeur des gages et conseilleraient utilement prêteurs et emprunteurs.

L'État ou l'initiative privée, agissant seuls, ne peuvent surmonter la crise.

Le problème fondamental est posé par le logement populaire. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, plus de 80 % des Français cherchent à se loger dans les habitations populaires. Ainsi est venue l'idée d'élargir considérablement le champ d'action des organismes d'H. L. M. Chacun d'eux devrait se procurer localement la majeure partie des ressources nécessaires à son action.

En fait, il n'est possible, selon M. Salaun, d'envisager une politique fondée uniquement soit sur le recours à l'aide de l'État, soit sur l'appel à l'initiative privée que si l'on mise, consciemment ou non, sur des dévaluations monétaires successives. Dans le premier cas, elles permettraient, dans l'avenir, de rendre supportables les charges de l'État ; dans le second, la fuite devant la monnaie encouragerait — peut-être — les placements immobiliers.

Cette hypothèse suffit à montrer la nécessité de conjuguer les efforts de tous pour venir à bout de la difficulté capitale de cet après-guerre.

---

pièces, dont trois chambres de 4 mètres sur 3, une cuisine de 4 mètres sur 4 au minimum, pouvant au besoin servir de salle à manger, et une salle de bains, susceptible d'être utilisée pour les lavages, jouxtant la cuisine. Il y a nécessité de prévoir une grande penderie dans l'appartement.

On pourrait répéter ce logement au premier étage, avec un escalier extérieur couvert donnant sur un jardinet, derrière la maison. L'accès au rez-de-chaussée étant disposé côté rue (dont il serait séparé également par un jardinet), les deux locataires ne se gêneraient aucunement.

La hauteur intérieure de 2 m. 50 me semble suffisante. Elle permet de porter la partie supérieure de la fenêtre, dans la cuisine, au niveau du plafond, ce qui facilite l'évacuation des vapeurs et des fumées... Enfin, des cheminées devraient être prévues dans chaque pièce.

UNE LETTRE CHARMANTE ET UTILE

Si mes moyens me le permettaient, nous dit Mme R..., j'aimerais avoir une maison bien à moi, essayant de concilier la beauté avec le côté pratique. Comme je ne suis pas riche et vis du produit de mon travail, je me contenterais volontiers d'un type standard et confortable. J'aimerais un pavillon individuel construit sur un terrain de 300 à 400 mètres. Je ne vois aucun inconvénient à ce que la hauteur des plafonds soit fixée à 2 m. 70, mais j'estime que celle de 2 m. 50 serait insuffisante.

Il me semble facile, tout en ayant une maison standard, de lui donner une note personnelle par l'aménagement du jardin, la forme, la couleur, le choix du matériau de la clôture... J'aimerais une porte d'entrée assez grande pour permettre le passage d'une voiture. Elle serait avec pergola, agrémentée de roses et de chèvrefeuille. De chaque côté de cette porte il y aurait un tilleul. Je me permettrais une fantaisie : un magnolia. Les fleurs en sont si jolies ! Et, derrière la maison, un cerisier et un pêcher-tige, poirier et pommier en cordon. Le peu de place restant serait occupé par des radis, des salades, etc., de ces choses si agréables à manger fraîches cueillies. J'allais oublier les fraises, qui valent la peine d'être cultivées, ainsi que les framboisiers et les groseilliers.

Je pense que l'on pourrait adopter différents types suivant l'importance de la famille à loger et la situation du chef du foyer, mais la base serait toujours la même. En demi-sous-sol, une partie cave et une partie garage et buanderie jouxtant la chaufferie et la salle de bains. (Je ne conçois pas de maison sans le chauffage central.)

Au rez-de-chaussée, il y aurait soit deux ou trois pièces avec cuisine, soit deux pièces avec cuisine, un escalier desservant un premier étage où l'on trouverait deux chambres.

Les pentes du toit seraient utilisées, d'un côté, en penderies, de l'autre, en débarras. Je ne vois pas de chambres sans penderies et de maison sans placard à balais, avec un « coin » pour ranger ce qui ne sert que par intermittence... L'escalier de descente à la cave pourrait être, suivant le cas, à l'intérieur de la maison — sous l'escalier montant — ou à l'extérieur, près de la porte d'accès à la cuisine.

Cela n'exclut pas les appartements en immeubles collectifs. Par exemple, les services installés sur l'aérodrome d'Orly emploient plusieurs milliers de personnes, dont la plupart habitent Paris, la banlieue nord ou ouest. La durée du trajet domicile-travail est pour beaucoup d'une ou deux heures, soit deux à quatre heures par jour. Certains habitent en meublé. Or il y a des terrains nus à une petite distance de l'aérodrome. Pourquoi ne construirait-on pas des groupes d'immeubles de deux étages où les logements iraient du studio avec petite cuisine et douches jusqu'aux quatre et cinq pièces avec cuisine et salle de bains ?... Cela n'est qu'un exemple entre mille.

Pour que la Terre livre ses secrets aux élèves des classes volantes...

L'ESCADRILLE DE LA SORBONNE DOIT NAITRE

PAR EDMOND BLANC

Les pierres poussiéreuses alignées dans des vitrines, les cartes aux bariolages enchevêtrés et les tableaux noirs, tout le vieil attirail des classes de géologie est de loin dépassé...

... par l'équipement des classes volantes, où les élèves peuvent, tout en la suivant sur une carte, découvrir la texture la plus intime du paysage qui défile sous les hublots de leur avion.

La Sorbonne. Nous entrons, rue Victor-Cousin, et, au bout de la grande galerie, tournons à gauche.

Voici l'escalier E. Au deuxième étage, le laboratoire de géographie physique, que dirige le professeur Lutaud et où officie notre excellent ami le professeur Jean Gandillot, qui enseigne la photographie aérienne et la géologie et, dès 1946, eut l'idée de mettre l'avion au service de l'enseignement.

« N'allez-vous pas bientôt commencer vos cours en avion ?

— Dès que le temps le permettra, nous reprendrons nos excursions au-dessus de la région parisienne, de l'Auvergne et des barrages de la Dordogne. En hiver, les pluies et la brume nous gêneraient trop, et sous la neige les faits géologiques restent voilés. D'ailleurs il sied que les élèves aient été instruits au préalable sur les phénomènes que nous devons leur faire observer du haut du ciel et qu'ils aient, par exemple, entendu les leçons du professeur Lutaud sur les volcans, leur forme, leurs laves et les types d'éruption.

— Et comme autres projets ?

— Le *Tour de France aérien des universités*, chaque professeur choisissant sa région pour faire l' « amphi » à bord. Plus tard, si nos moyens nous le permettent, nous irons au delà des frontières... »

Désormais les « classes volantes » ont droit de cité dans notre Université, où l'on célèbre le mariage de l'avion et de la culture avec, pour tableau noir ou planche murale, la nature elle-même.

Comme commandant aviateur, le professeur Gandillot avait souvent remarqué que des faits géologiques étaient très visibles du haut d'un avion, et le professeur Marcel Griaule, commandant aviateur lui aussi, utilisa un des premiers l'avion comme un merveilleux outil de recherche ethnographique et comme une *machine à remonter le temps*.

Outre la révélation du relief et l'analyse du tapis végétal, la photographie aérienne offre en effet la représentation complète, immédiatement lisible, des travaux d'accrochage de l'homme sur le sol et des phénomènes de tous ordres qui, avant l'apparition de notre espèce, se sont succédé à travers les siècles à la surface du globe.

Le R. P. Poidebard avait, dès 1925, retrouvé, comme à travers une écorce terrestre transparente, la trace de Rome et sondé la mer pour ressusciter le passé du port de Tyr. D'autres peuvent voir aujourd'hui les roches et leurs failles malgré l'épais manteau des forêts vierges.

Sans doute les menus détails de la vie échappent-ils aux regards de la vigie aérienne qui surveille le large, mais l'aviateur bénéficie d'une incomparable *vision d'ensemble*, indispensable aux synthèses, qui lui permet ce que Paul Chombart de Lowe a appelé la « découverte aérienne du monde ».

Pour percer les secrets du sous-sol il faut être à hauteur de nuage.

A HAUTEUR d'homme, en vérité, on ne voit rien. A hauteur de nuage, en revanche, tout s'éclaire, tous les rideaux se déchirent. Sous les feuillages, sous la poussière des hommes et sous l'écorce qu'ils grattent, le sous-sol laisse voir ses ombres au géologue, à l'archéologue et à l'historien. L'urbaniste lui-même y trouve sa voie, car l'architecture des cités comme celle du sol (la *tectonique*) y affirment leurs lois. Les lois de l'habitat sautent aux yeux aussi bien que les drames géologiques et le jeu des forces qui cassèrent ou soulevèrent la croûte terrestre, déterminant des *failles* ou des plis énormes en relief : les « synclinaux » et les « anticlinaux ».

Quelle aubaine pour les étudiants (et pour leurs maîtres) que ces classes volantes où vibrèrent déjà huit cents de ceux qui fréquentent notre Sorbonne ! Des professeurs de faculté, des membres de l'enseignement secondaire se joignent à eux ainsi que quelques industriels et commerçants. Le doyen de la Faculté, M. Châtelet, et M. Dauvillier, du Collège de France, ont donné l'exemple.

Nous nous sommes mêlé à leur groupe, oubliant parfois de contempler le paysage pour les regarder, eux, le front collé au hublot.

« Quand un élève a vu, c'est enregistré, nous affirme M. Jean Gandillot. Préparé par une séance d'instruction de plus d'une heure avant le vol, il assimile instantanément les explications que je donne au micro et réalise ainsi un gain énorme sur son temps de travail. »

Place de la Sorbonne, un dimanche matin, la « classe volante » s'engouffre dans le car qui doit la mener au terrain de départ. La veille, M. Gandillot, dans une séance

préparatoire (qui ne fait pas double emploi avec les cours), a indiqué l'itinéraire sur le bassin parisien et projeté sur un écran les vues aériennes des lieux à observer. La vitesse de la classe volante ne laisse pas en effet le temps de s'étendre longuement au cours du vol. La morphologie des zones intéressantes et les détails des points particuliers doivent être parfaitement connus avant d'être vus. Le *sens aérien* s'acquiert d'ailleurs tout de suite pour des observateurs prééduqués grâce à la photographie aérienne.

En quelques secondes cent millions d'années surgissent du bassin parisien.

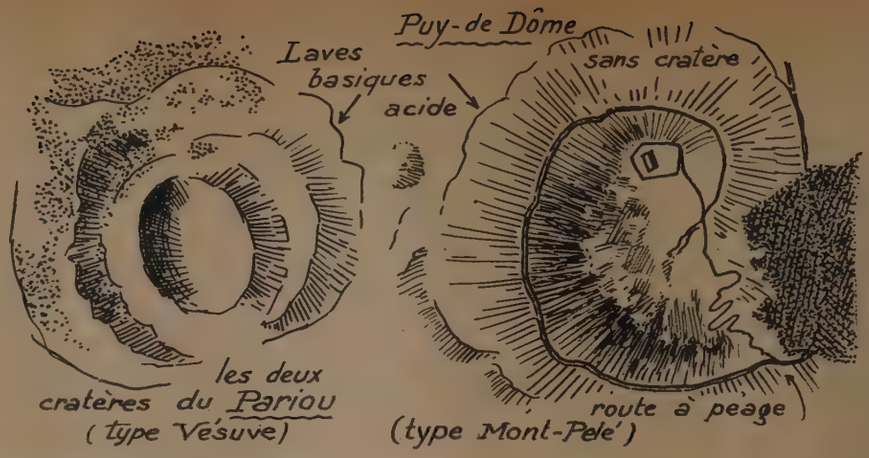
Nous voici sur le terrain de Toussus-le-Noble, devant le Bristol 170 « Wayfairer », choisi en raison de ses qualités de vol et comme un des rares avions de ce volume laissant aux occupants un aussi vaste champ de visibilité. La « classe » s'élève dans les airs.

M. Gandillot a disparu par une petite échelle qui mène de la cabine au cockpit. Assis là, derrière les pilotes et le radio, il va décrire au fur et à mesure les particularités du sol.

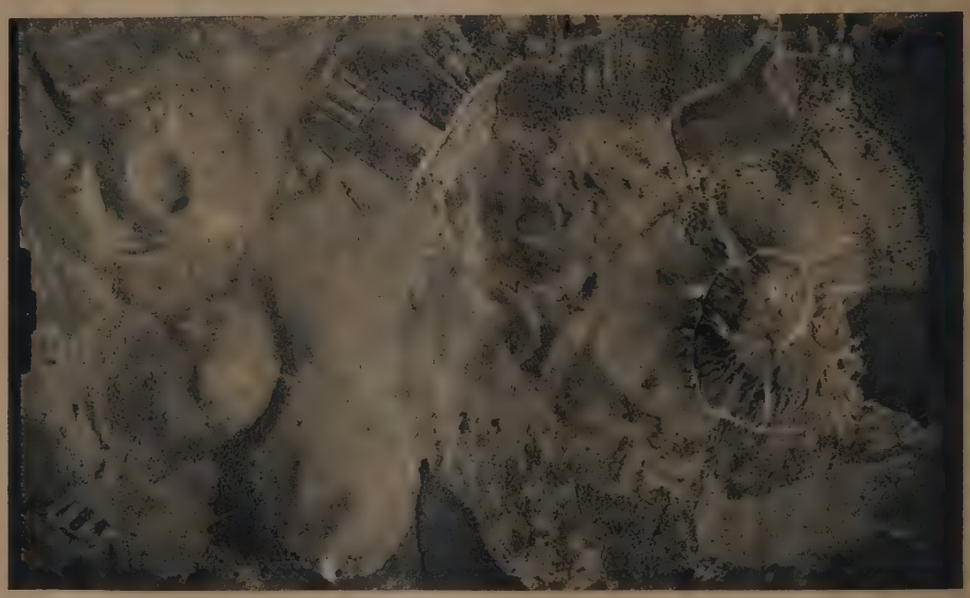
Coiffés d'un casque d'écoute qui isole leurs oreilles du bruit des moteurs, les élèves entendront nettement les remarques du professeur sur la répartition des habitations dans l'agglomération parisienne, avec le phénomène tentaculaire des banlieues Nord et Sud et l'aspect caractéristique de la vie rurale de l'Ile-de-France entre Mantes et Rambouillet, puis les observations relatives à l'usure du sol par l'érosion et à ses plissements. Ceux-ci, anticlinaux et synclinaux, s'orientent tous vers le nord-ouest et leur âge varie de dix à cent millions d'années.

Une « escroquerie » de la Marne

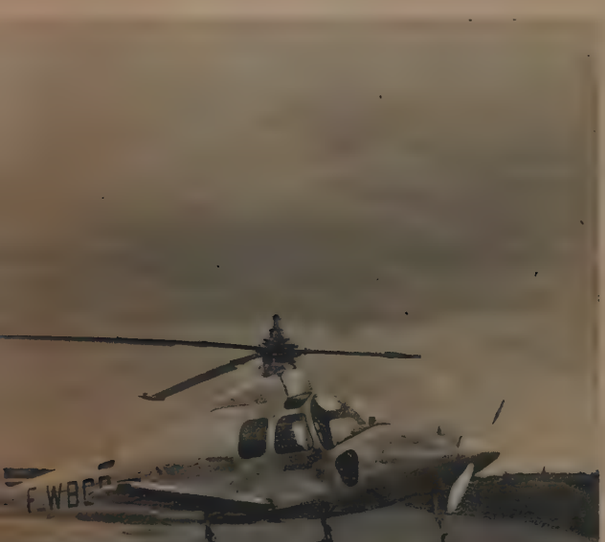
Le bassin parisien, explique M. Gandillot, comparé à tort à une série de cuvettes emboîtées les unes dans les autres, ne répond à cette image que si l'on parle de cuvettes en caoutchouc qui se déformèrent au cours des temps en s'emplissant alternativement de l'eau des mers et de celle des lacs. »



LES DEUX TYPES DE VOLCANS D'AUVERGNE : Les différences qui les opposent apparaissent nettement dans le dessin ci-dessus. Malgré sa clarté, cette transcription graphique...



... ne s'imprime pas dans la mémoire d'un élève avec autant de force que cette vision qu'il a pu avoir du haut du ciel et qui unit la vie du réel à la netteté du schéma.



Le « Farfadet » est peut-être la formule de l'aérobus futur...

Le « FARFADET » et le « DJINN », giravion

Du mécanicien Paul Cornu à l'ingénieur Etienne Œhmichen la France eut belle part dans l'aurore des voilures tournantes. Vint la guerre, qui lui fit perdre cette avance en développant les machines à envol vertical à l'étranger de telle manière que nous assistons aujourd'hui au règne de Sikorsky, Bell, Hiller dans un domaine nouveau, aux riches possibilités.

Mais voici que nos constructeurs, qu'ils se nomment S. N. C. A. S. O., Breguet, Dorand, S. N. C. A. S. E. ou Cantinieau, reprennent le flambeau.

Nous voyons à cette heure la Société Nationale du Sud-Ouest, qui, sous l'impulsion de l'ingénieur en chef Paul Morain, nous offre, après l'*Ariel III*, le *Djinn* et, tout récemment, le *Farfadet*.

LE « FARFADET », GIRAVION COMBINÉ

Le *Farfadet*, lui, appartient à la jeune famille des « combinés », imaginés pour associer voilures fixes et voilures tournantes dans une même machine afin d'ajouter aux avantages du vol vertical ceux d'un vol en translation à une vitesse améliorée.

Les possibilités des hélicoptères en vol horizontal restent en effet pratiquement limitées à environ 200 km.-h. pour des raisons mécaniques et aérodynamiques.

Citons le *Hiller*, qui vole à 135 km.-h., le *Bell*, à 140, le *Piasecki*, à 167 ou 189, suivant les dimensions du giravion, alors que le *Farfadet* nous promet 240 km.-h.

Un rotor lui permet de décoller et d'atterrir comme un ascenseur (fonction hélicoptère). Un turbo-propulseur Turboméca de 260 CV entraîne à l'avant une hélice qui confère à de petites ailes de 6 m. 30 d'envergure une certaine portance (fonction avion), alors qu'en vol horizontal le rotor en *autorotation* ajoute sa portance propre (fonction autogire), cependant que le virage reste commandé par inclinaison de l'axe du rotor, comme dans l'hélicoptère. L'aile offre en outre la commodité de loger les réservoirs de combustible.

Le rotor tient sa puissance d'un groupe compresseur Turboméca de 360 CV installé à l'arrière et qui alimente en air comprimé les réacteurs *sans flamme* installés en bout des trois pales du rotor.

Un des avantages de ce combiné (hélicoptère-avion-autogire) est que l'aile prenant une part de plus en plus grande à la sustentation quand la vitesse horizontale croît, le rotor peut travailler *à pas réduit*, ce qui modère le battement des pales et réduit le risque de *décrochage* de la pale quand elle recule dans la moitié du disque décrit (le décrochage est la défaillance brusque de soutien par l'air lorsque la pale reculante — dans sa rotation vers l'arrière, cependant qu'avance la machine — n'a plus une vitesse suffisante).

Dans un mois environ, le *Farfadet* (S. O. 1310) tentera ses premiers vols. D'aucuns ont annoncé

Puis, soudain, il avertit :

« Attention ! Nous atteignons la boucle de la Marne à l'intérieur de laquelle le Grand Morin a abandonné son lit primitif. Vous devez voir la trace de ses anciens méandres entre *Jablines* et *Esbly*, où la Marne l'a, en quelque sorte, aspiré comme une proie qui passait trop près. »

Par suite, en effet, de l'érosion centrifuge, la boucle de l'affluent vint frôler la rive de la Marne, qui le capta, consommant ainsi une « escroquerie en détournement de courant », suivant le joli mot d'André Larcher.

Plus au sud, un autre confluent attire le regard : celui de la Seine, alors en crue, et de l'Yonne, dont les eaux paraissent plus claires. Les deux flux, qui se rencontrent à Montereau, s'écoulent côte à côte et la différence de leurs teintes montre à l'observateur aérien qu'ils occupent chacun une moitié du lit, de telle sorte qu'en aval les riverains de gauche de la Seine pêchent dans les eaux de l'Yonne. Le mélange des eaux ne se fait que très loin. Montereau n'était pas le lieu du mariage, mais seulement celui des fiançailles.

Imaginons maintenant un grand voyage à travers la France. Le sol, où s'entremêlent les champs, les prairies, les forêts, les terrains de toutes couleurs, nous offre dans ce manteau d'Arlequin des champs tantôt carrés, tantôt allongés : champs carrés du Sud, aux terres meubles, champs du Nord étirés en bandes, afin que l'attelage tourne moins souvent en bout de sillon pour arracher le soc enfoui dans la terre lourde. Ainsi se révèlent deux types agraires, et parfois l'on devine, du haut des airs, sous des champs longs, un damier d'anciens champs carrés, la végétation s'étant développée de façon différente sur des sols remués avec des charrues d'une autre époque. S'il suivait la classe volante, le paysan verrait cela et saurait comment travaillaient ses lointains ancêtres.

Le géographe assis près du pilote en apprendrait donc davantage sur le secret des labours, les mœurs des siècles révolus et les migrations qu'en cheminant sur les routes villageoises.

Mais voici soudain, au-dessous de nous, de singuliers groupements de cultures qui se détachent comme des îlots dans une mer sombre.

Le professeur nous donne la clé de l'énigme.

« Nous sommes dans l'Indre, à 7 lieues du Blanc, au-dessus du village de Mézières-en-Brenne, de 1.500 habitants, dont les maisons forment une ceinture autour d'une agglomération de champs. Ceux-ci couvrent un monticule de quelque 50 mètres plus élevé que la région marécageuse, où règnent les prairies humides. Voyez le village voisin : même disposition sur un autre monticule. On distingue les routes blanches et les traits noirs des canaux d'assèchement qui forment un double entourage à ces terres cultivées, isolées du reste du paysage par un collier de maisons. »

En survolant les volcans.

Imaginez maintenant la classe volante en route vers l'Auvergne. Après une cascade de propos géologiques émis du cockpit par le « maître d'école », les passagers s'agitent autour des hublots et la voix de M. Gandillot résonne :

« Voici la grande faille de la Limagne ! Elle marque les dislocations de l'époque tertiaire, la plus proche de l'ère actuelle. Les puys allongent ainsi leurs chaînes dans la même direction que la faille, vers le nord. »

Dans la belle lumière du matin, le Bristol vole à 3.000 mètres. Quelques cumulus se forment déjà, annoncés par la Météo.

« Remarquez bien les *deux types de volcans*. Le puy de Dôme, gigantesque bulle de gaz sans coulée, issue d'une cheminée vite consolidée, et le Pariou, cousin du Stromboli et du Vésuve, et marqué comme celui-ci par un jeune cratère installé dans l'ancien...

» Observez les *coulées de laves*, laves basiques en coulées élargies, sur lesquelles le damier des champs n'apparaît pas, laves acides en coulées étroites empruntant parfois le lit des torrents. »

Ces coulées bouculèrent souvent l'ordre des rivières. On voit nettement celle qui se mit en travers du lit de la Sioule, dont la vallée préhistorique est étroite en aval et large en amont. A chaque instant le professeur raconte ainsi sur les collines, les failles, les cours d'eau une curieuse aventure géologique, une histoire plus vieille que notre Histoire.

Et si nous allions ailleurs, vers le Rhône, dont l'avion permet de voir les anciens méandres, ou vers la Loire, qu'on ne comprend qu'en fouillant du regard ses fonds de sable étagés et dont on devine le passé par le dessin de la mer des faluns qui, voilà huit millions d'années, occupait la Touraine et captait la pré-Loire. Quand la mer se retira, la pré-Loire, qui se jetait jadis dans la Manche, s'écoula alors vers l'ouest.

L'État doit aider l'Université.

Cet aperçu de la joie féconde que peuvent donner les classes volantes explique que celles de la Sorbonne aient fait « école ». Des bacheliers frais émoulus ont volé ainsi de Paris aux Baléares en écoutant leur maître de géographie. Des écoliers d'Arcachon ont survolé les Landes, leurs côtes et leurs lacs. Des Suisses, des Suédois ont demandé à M. Jean Gandillot de venir avec ses élèves dans leur pays pour une démonstration. M. Gandillot veut bien s'y rendre seul, mais pour des groupes d'élèves qui prennent une part des frais, la question financière intervient.

La minute de vol du Bristol coûte 1.300 francs, dont 400 francs de taxes d'Etat. Grâce au doyen de la Faculté, l'Université supporte la moitié de ces dépenses, mais l'Etat doit, lui aussi, soutenir un aussi bel effort d'enseignement.

Ce n'est pas un avion qu'il faudrait, mais une escadrille, l'*escadrille de la Sorbonne*, dont rêve depuis huit ans M. Gandillot.

Notre Université pourrait alors, comme celle d'*Oklahoma*, autour de laquelle on a mené grand bruit l'an dernier, apporter un remède à cette « sclérose de certaines méthodes pédagogiques » en établissant un *programme pour toutes les classes*.

Dans une de ses pertinentes « réflexions sur des questions actuelles », l'Institut français du transport aérien, qu'anime M. Henri Bouché, soulignait combien les ressources des organismes universitaires restaient *dérisoires* par rapport à l'importance de leur mission. Comment, dans ces conditions, supporteraient-ils les charges financières qu'on accepte pour l'enseignement aérien à Oklahoma ?

Et cependant le jeu en vaut la peine et il est rentable. Nous venons d'en voir seulement un aspect, mais on conçoit aisément ce qu'il peut offrir outre-mer, comme en France, par sa vision pénétrante du monde.

Le sol, fosse commune des civilisations, a cessé d'être muet. Si nous savons le faire parler, il nous livrera ses trésors aussi bien que ses secrets. Ainsi l'avion, liant les choses aux hommes, outil prodigieux de la géologie dynamique et éducateur polyvalent, offre aux regards comme à la pensée un immense empire qu'il s'agit de savoir et de pouvoir exploiter.

La terre ne voulait ouvrir son cœur qu'à ceux qui la contempleraient du haut du ciel.

nouveaux de la famille des génies de l'air.

prématurément sa mise en service sur une ligne Paris-Londres, alors qu'il n'est qu'un giravion expérimental devant donner ultérieurement naissance à un « hélicobus » beaucoup plus important. Le *Farfadet* ne pourra en effet recevoir que trois passagers et deux brancards superposés ou du fret.

LE « DJINN » MONOPLACE

Dans un autre ordre d'idées, le *Djinn* retint notre attention en fin mars, à Brétigny, où, après six heures en divers vols d'essais depuis janvier, il fut présenté aux élèves des grandes écoles militaires.

Cet hélicoptère pur (baptisé du nom d'un génie arabe de l'air), le 50-1220, a affirmé ce jour-là sa parfaite maniabilité. Du type « Palouste », il ne pèse à vide que 250 kilos. Son rotor est mû dans l'air comprimé pour donner *sans combustion* dans les pales un effet de réaction en bout de celles-ci grâce à un générateur d'air comprimé.

D'une grande simplicité, d'une consommation moindre que celle des *statoréacteurs* utilisés jusqu'alors en bout de pales dans les hélicoptères à réaction, il ne perd aucune des qualités des hélicoptères classiques, à rotor commandé *mécaniquement* par un moteur. Les tuyères d'éjection d'air sont en effet *entièrement noyées* dans l'épaisseur des pales, de telle sorte que le freinage par l'air au moyen des réacteurs habituels fixés à l'extrémité des pales est évité. Cet avantage importe beaucoup dans le cas où une panne de moteur contraint la machine à descendre en *autorotation*, le rotor remplissant un rôle de parachute.

Devons-nous voir dans le *Djinn* le précurseur de l'hélicoptère individuel qui ferait de l'homme le plus heureux des papillons ? Voire ! Le *Djinn* est un monoplace, mais nous pensons qu'il est monoplace de travail (protection agricole) et non de tourisme.

C'est, lui aussi, un appareil *expérimental*. L'hélicoptère individuel, tout petit qu'il serait, comporterait obligatoirement la machinerie complexe d'un appareil moyen. La moindre turbine, d'autre part, coûte 3 millions (1.500.000 francs au minimum pour une commande importante). La tête de rotor serait aussi coûteuse que celle d'un triplace, et les pales métalliques en acier étiré sont fort chères.

Les chances restent minces de voir avant dix ans le petit « moulin à vent » emporter les vagabonds de l'espace, moteur au dos et harnais sous les cuisses, accrochés au « disque » comme à une ombrelle et semblables en tous points aux Ariel, aux djinns, aux farfadets et autres lutins d'hier, convenablement « motorisés » à leur tour.

P.-S. — On confond parfois *combinés* et *convertibles*. Les convertibles sont des giravions qui *en cours de vol se transforment* en avions par déplacement ou escamotage de leurs organes de sustentation. Ils semblent sans avenir.

... et le « Djinn » celle de l'hélicoptère individuel de demain.

de la tête...

...aux pieds

PAR ANNE ZEGEL

LES chapeaux sont pour la femme créateurs d'états d'âme. Chacun d'eux lui impose une personnalité nouvelle. Elle se sent romantique sous la grande capeline, champêtre sous la coiffe de piqué ou studieuse sous la faluche d'organdi. Et quand elle porte un canotier, qui la fait ressembler à sa grand-mère le jour de ses vingt ans, c'est à la « Belle Époque » qu'elle se sent transportée.

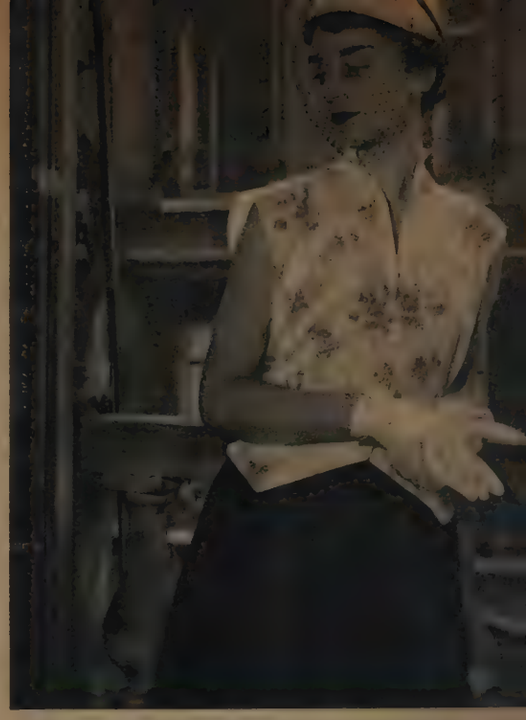
En haut : Givenchy accompagne une élégante robe d'organza d'un minuscule calot de velours mordoré, travaillé en pétales. **Ci-contre :** une manière ingénieuse de promener une souris : l'enfermer dans le talon en Plexiglass d'une sandale de chez Codré.

LE printemps vient d'arriver. Un rayon de soleil, et l'on voit « fleurir » les chapeaux de la saison nouvelle. Si une hirondelle ne fait pas le printemps, en revanche, les canotiers, les cloches, les tambourins sont incontestablement les signes annonciateurs des beaux jours. Déjà les élégantes sortent leur tailleur, dont ils sont le complément indispensable et, avec autant de succès, ils agrémenteront les robes-redingotes, dernières créations de la haute couture. Viendront ensuite les chapeaux à larges bords : capelines ou grands bretons, qui ne sont pas destinés, comme on pourrait le croire, à protéger les teints délicats des perfidies du soleil de juin, mais uniquement à accompagner les robes légères. Ils seront réservés pour les réceptions.

Joli mois de mai ! Albouy fait épanouir un bouquet de muguet sur un tambourin de piqué blanc.

Cette année les femmes n'ont que l'embarras du choix. Les modistes ont fait preuve d'une grande imagination, et leurs modèles ont chacun une personnalité propre. Les collections ne s'inspirent ni d'une époque passée ni d'un certain pays. Ils (employons le masculin puisque beaucoup de modistes sont des hommes) n'imposent pas de formes particulières. Les coiffes des chapeaux peuvent être arrondies, aplaties ou ne pas exister du tout ; des fils de fer, adroitement dissimulés et recouverts, les font tenir en équilibre. Leurs bords peuvent être très grands pour les capelines ou minuscules pour les canotiers. Mais, en règle générale, la mode des cheveux courts oblige les petits chapeaux à être « très petits » et les cloches à épouser étroitement la tête, ne laissant apparaître que quelques boucles.

Tous ces modèles sont exécutés dans une multitude de matières allant de la classique paille d'Italie, la laize de paille, le crin — parfois associés au velours et au feutre, autrefois réservés à la saison



Chapeau de Gilbert Orcel, en cretonne fleurie, garni de velours ; gilet assorti.

Un monsieur étonné ! Le talon de cette mule de plage de Capobianco a 15 centimètres !

d'hiver — en passant par les tissus légers, tels la mousseline et le tulle, jusqu'aux cretonnes fleuries et... au tissu d'ameublement. Eh oui ! Le tissu d'ameublement. Et si les chapeaux de Gilbert Orcel sont en cretonne fleurie et accompagnés du gilet assorti, Albouy, lui, préfère le chintz d'ameublement pour exécuter toute une gamme de petits chapeaux garnis de fleurs semblables à celles imprimées sur le tissu.

Un mot encore sur les chapeaux des couturiers. Quelques-uns d'entre eux accompagnent leur collection de chapeaux qu'ils ont créés. En général, ils choisissent un thème. Sans aucun doute, la période autour de 1925 a inspiré Givenchy, certains de ses chapeaux rappellent ceux que portait Mary Pickford. Et l'on retrouve dans les toques de Balmain la distinction de Madame de... inspiratrice de sa collection de printemps. Quant à Fath, il rejoint les modistes par la très grande diversité de ses modèles,

Pour les réceptions : élégante capeline d'Albouy, en feutre noir, garnie de dentelle de crin.

qu'il aime à accompagner d'épaisses voilettes genre « cage à mouches ».

Tête bien coiffée nécessite pieds bien chaussés, pourrait-on dire. En effet, il ne saurait être question pour une femme soucieuse de son élégance d'arborer un chapeau habillé avec des chaussures « sport » ou des « semelles compensées ». Et à moins d'être d'une taille au-dessus de la moyenne, une chaussure fine et légère, à talons hauts, s'impose.

Les modèles de printemps présentés par les bottiers répondent à ces dernières conditions. Ils consacrent, en particulier, la vogue des escarpins très décolletés montés sur des talons aiguille de 8 à 10 centimètres ; bien cambrés, ils présentent l'avantage d'allonger la jambe et d'affiner la cheville. Cette année, quelle que soit leur forme, les chaussures sont exécutées dans des cuirs souples de différentes espèces, harmonieusement assortis : le brillant du lézard fait ressortir le mat du daim... Ils nous surprennent par l'imprévu des couleurs, et

L'ombrelle de nos aïeules a inspiré G. Orcel pour cette capeline de tulle noir et chantilly.

Ravissante capeline en paille rose, de Maud et Nano, garnie d'un ruban drapé en twill.

c'est ainsi que l'on peut voir de l'antilope bleu outremer lisérée de chevreau platine côtoyer pacifiquement le crocodile, qui, lui, est devenu noisette ! Le renne a le ton « pâquerette et vert pré » et le baby-calf, lilas. Sans aucun doute, nous sommes bien au printemps ! Mais c'est encore le chevreau qui offre la plus grande diversité dans les tons, il passe du vert jade au rose dragée sans oublier le rouge garance et le cyclamen... De quoi faire rêver un peintre.

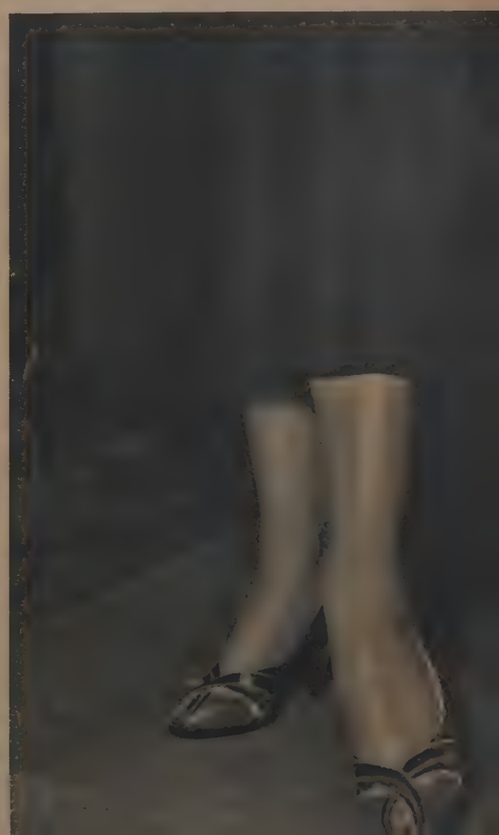
Pour les chaussures du soir, à la fantaisie de ces couleurs s'ajoute l'originalité des talons. On les trouve soit incrustés d'étoiles d'or, pour cette sandale d'antilope noire et de chevreau doré, soit cerclés de bracelets de strass, pour cette autre de chevreau argent. Certains atteignent... 15 centimètres. Les bottiers pensent aux femmes petites, et c'est, paraît-il, pour les satisfaire que l'on voit reparaître les « semelles compensées ». Plus légères que celles de la dernière guerre, elles en diffèrent par la matière employée. Certaines sont en Plexiglass : transparentes, elles se prétendent invisibles et servent de support à d'élégantes sandales, qui accompagneront parfaitement les robes légères et les tenues de plage.

Si ces modèles sont réservés aux réceptions et aux loisirs, le côté pratique de l'existence n'a pas été oublié. Il se présente sous l'aspect de mocassins souples en antilope beige et blanc et de chaussures de sport en daim cannelle garnies de crocodile. La semelle est en crêpe. Destinés au même usage, les escarpins à talons plats, plus fins et plus gracieux, s'inspirent des chaussons de ballerine. Ils ont été importés, il y a quelques années, par nos jeunes visiteuses américaines. Les jeunes filles de chez nous les ont adoptés avec enthousiasme. Ils bénéficient, d'autre part, de la faveur de quelques-uns de nos grands couturiers et accompagnent les robes de cotonnade de leur collection.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte et Pierre Bizet).

Chaussures d'après-midi transparentes, en nylon blanc, ornées de vernis gris métallisé, de Clairvoy.

Élégants escarpins très découpés, en chevreau bleu, piqûres blanches en « trompe-l'œil » d'Argence.



CES TABLEAUX DE MAITRES FRANÇAIS

ORGUEIL DES COLLECTIONS DE SAINT-LOUIS (MISSOURI) SONT IGNORÉS DE LA FRANCE

PAR MAURICE SERULLAZ

La ville de Saint-Louis (Missouri) fut, comme chacun sait, fondée par les Français. Peu de vestiges subsistent de l'influence française, sinon quelques noms d'avenues, de places ou de rues, prononcés avec un fort accent yankee, ou quelques vieilles familles aux noms bien français, pleines de traditions et de distinction, mais ne parlant plus guère notre langue. Et pourtant l'attrait de la France demeure, et le prestige de notre pays est grand et primordial, notamment dans le domaine de l'art : musique, littérature et, plus particulièrement, arts plastiques, surtout peinture.

En peinture, les Américains sont plus spécialement séduits par l'impressionnisme, d'une part, et par certaines formes de l'art contemporain, de l'autre. Lors de mon séjour à Saint-Louis j'assistai, en compagnie de mon collègue et ami Perry Rathbone, directeur du musée, et de son adjoint Bill Eisendrath, à l'achat de quelques œuvres par une dame de grand goût qui voulait compléter sa collection. En une heure environ, Mrs. Steinberg, qui s'était fait présenter plusieurs peintures importantes, fit l'acquisition de six toiles de qualité exceptionnelle : un Renoir, un Manet, un Van Gogh, un Degas, un Pissarro, un Fantin-Latour. Le *Portrait de M^lle^ Massonie,* par Renoir, paraît être contemporain de *la Loge,* et on peut le situer aux environs de 1872-1874 ; harmonie de bleus, de gris argentés, bouquet de roses dans le fond, portrait d'une haute intensité psychologique. La *Chanteuse au bouquet, aux Ambassadeurs,* d'Edouard Manet, est la célèbre esquisse reproduite dans plusieurs ouvrages sur l'artiste.

La *Vue d'Auvers,* de Van Gogh, aux harmonies de verts subtils et de rouges vifs, est très représentative du style du grand maître. Les *Danseuses,* par Degas, sont exécutées au pastel, dans un chatoiement étourdissant de couleurs aux dominantes violettes, mauves et orangées.

Le Pissarro est une nature morte et le Fantin-Latour est un exquis bouquet de fleurs multicolores.

M. Joseph Pulitzer Junior dirige, à la suite de son père, avec une maîtrise extra-

VINCENT VAN GOGH

HENRI ROUSSEAU.

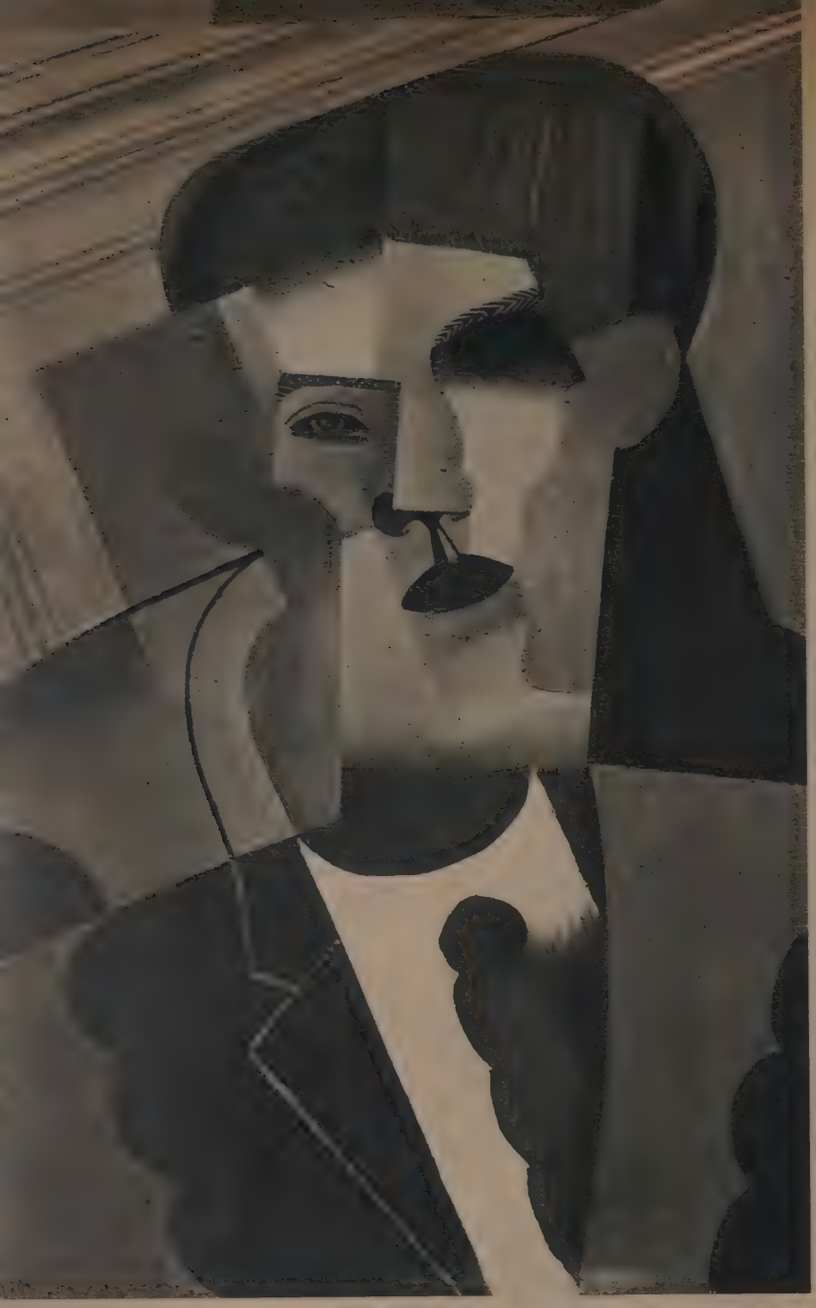
CLAUDE MONET. — « Le Pont d'Argenteuil » (collection Schœnberg).

« Vignes à Auvers » (collection Steinberg).

EDOUARD MANET. — « Chanteuse au bouquet, aux Ambassadeurs » (Steinberg).

« Vue de Paris la nuit » (Schœnberg).

AUGUSTE RENOIR. — « Portrait de Mme Massonie » (Steinberg).



JUAN GRIS. — « Portrait de l'artiste » (collection J. Pulitzer).

PICASSO. — « Le Corsage jaune » (Pulitzer).

ordinaire, les plus grands journaux de la région de Saint-Louis, dont le *Post Dispatch*, qui est le second grand journal américain. Esprit fin et cultivé, épris de toutes formes de beauté, « Jo » Pulitzer, avec sa femme, a su former une collection composée, en partie, de maîtres contemporains d'une valeur très exceptionnelle. Ses prédilections le portent plutôt vers Picasso, Juan Gris, Braque, Matisse, Rouault, Klee, d'autres encore, dont il possède des œuvres maîtresses. Parmi les chefs-d'œuvre dont il jouit et dont il fait jouir, avec la plus extrême gentillesse, ses amis — et ses nouveaux amis, dont je m'honore d'être — nous avons été subjugué par le *Portrait de Juan Gris par lui-même*, œuvre émouvante, dramatique, sorte de tête de Christ à l'expression à la fois hallucinante et empreinte de la plus douce poésie et du plus grand amour. Toutes les qualités (exceptionnelles) de Juan Gris sont résumées dans ce chef-d'œuvre aux couleurs exquises, subtiles, raffinées, aux valeurs nuancées, au dessin sobre, concis et expressif.

Le Corsage jaune, par Picasso, est une peinture à peu près contemporaine des célèbres *Demoiselles d'Avignon* du musée d'Art moderne à New-York (qui ont figuré tout récemment à l'Exposition du cubisme au musée d'Art moderne de Paris).

La Mandoline, de Georges Braque, exécutée en 1942 et d'une poésie si purement française, s'oppose aux *Enfants protégés*, de Paul Klee, œuvre pleine d'humour et de charme. Nous ne pouvons citer tous les Picasso, les Matisse, les Braque, les Rouault et autres qui font de l'intérieur de Mr. et Mrs. Jo Pulitzer Jr. un véritable musée.

Mr. et Mrs. Sydney M. Schœnberg sont également parmi les plus célèbres collectionneurs de Saint-Louis ; Edouard Manet, Cézanne, Renoir, Claude Monet et bien d'autres impressionnistes, Gauguin aussi, ornent les murs, mêlés aux maîtres de l'art contemporain. Une peinture de Claude Monet, *le Pont d'Argenteuil*, est particulièrement séduisante par la fine harmonie nuancée des gris, par les transparences de l'atmosphère et de la lumière comme des reflets dans l'eau ; c'est une toile incomparable, où Monet possède cet œil frais du début de sa carrière qui en fait un peintre-poète, qu'il ne sera, hélas ! plus toujours à la fin de sa vie.

Parmi les contemporains de la collection Schœnberg une œuvre nous a plus spécialement rempli d'enthousiasme : c'est une *Vue de Paris la nuit* par le douanier Rousseau, placée au-dessus d'une cheminée où brûlait un bon feu de bois ; recréation d'un Paris tout crénelé par les cheminées des toits, que dominent la flèche de la Sainte-Chapelle et les deux tours de Notre-Dame ; la reproduction ne donne pas, malheureusement, le choc perçu devant l'œuvre : un ciel vermillon, incandescent, les monuments se profilant en noir, masse sombre parsemée de points lumineux ; la Seine qui roule des eaux rougeoyantes ! C'est une peinture d'une intense poésie, qui vous « prend » et vous charme pour toujours.

De nombreux autres collectionneurs vivent à Saint-Louis ; nous nous sommes borné cette fois-ci à montrer trois d'entre ces merveilleuses collections formées par des femmes et des hommes de goût qui apprécient et qui sentent vraiment toutes les beautés de notre art français.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR

SYCORAX

On entend dire que, de nos jours, la nouvelle est en déclin. Et cela semble vrai. Mais la *Sycorax* de M. Pierre Brisson (Gallimard) donne à cette vérité un vigoureux démenti. Je n'avais pas lu depuis longtemps un texte qui s'affirmât comme un modèle de nouvelle autant que celui-là.

Cependant, qu'est-ce qui fait une nouvelle caractérisée ? On en a souvent débattu. Pour peu que j'y réfléchisse, il me semble que la composition d'une nouvelle est, sinon réglée par des lois, du moins soumise à des conditions assez impérieuses.

En premier lieu, le sujet d'une bonne nouvelle requiert un cas plus ou moins extraordinaire. Ou bien c'est une histoire mystérieuse, ou bien le héros est un personnage d'une extrême originalité. La brièveté de la nouvelle ne lui permet pas de nous séduire, comme certains romans, par des charmes au ralenti. Il faut qu'elle nous frappe et nous étonne.

Elle ne peut pas non plus se disperser, ni dans une intrigue complexe ni dans une multiplicité de personnages. Un seul drame, conduit par une fatalité foudroyante. Et les divers personnages centrés sur un seul, qui efface tous les autres par le caractère exceptionnel dont je parlais à l'instant.

C'est ainsi, du moins, que je me représente la nouvelle. Mais peut-être, en formulant ces définitions, suis-je encore sous l'influence de la lecture de *Sycorax*.

Un personnage extraordinaire, c'est cette vieille servante, monstre de laideur et de saleté, que son maître, on ne sait trop pourquoi, garde chez lui depuis dix ans. Il sait, à vrai dire, que cette femme lui est dévouée comme un chien, et il ne peut se passer d'elle. Il sait pourtant aussi qu'elle se croit tout permis, et que sa fidélité jalouse lui fait une sorte de devoir de fouiller dans ses tiroirs et dans ses papiers. Comment tient-il ce travers pour négligeable, alors qu'il détient quelquefois des documents compromettants ? Il y a là une petite faille dans l'agencement de l'intrigue, puisque cette imprudence est à l'origine de tout le drame.

Peu importe, d'ailleurs, cette histoire demeure à l'arrière-plan et nous est à peine indiquée. Nous devinons vaguement une affaire d'activité clandestine, mais M. Pierre Brisson a le bon goût de nous épargner tout récit de résistance romancée. Tel n'est pas, du reste, son dessein. L'aventure dont il enchaîne les épisodes serrés est celle de cette vieille sorcière, amoureuse de son maître à sa manière, qui est servile et vindicative. C'est par jalousie qu'elle le trahit bêtement. La même haine furieuse qu'elle porte à toute femme dont son maître est approché pourrait bien être cause, un peu plus tard, de la mort de celui-ci. L'amour ne vit que de malédiction dans le cœur ténébreux de la misérable à laquelle son auteur a donné le nom shakespearien de Sycorax.

Nous ne lui connaîtrons pas d'autre nom. « On ne m'appelle pas », répond-elle à quelqu'un qui lui demande comment elle se nomme. Et peut-être est-elle pour une part la projection romanesque d'un souvenir que son auteur a gardé d'une réplique de *la Tempête* : « As-tu oublié, Ariel, la mère de Caliban, la sorcière Sycorax ?... » La projection est si obsédante que le conteur la dessine en traits à l'eau-forte, non pas accompagnée de manches à balai et de chaudrons magiques, mais déchaînée dans l'appareil sordide du matériel ménager. Il y aurait là un réalisme un peu appuyé, si la monstrueuse figure ne prenait pas, souvent, une cocasserie caricaturale. Le surnom de Sycorax est là pour nous en avertir : cette histoire de servante-maîtresse (le mot « maîtresse » étant entendu au sens le plus humble et le plus insatisfait) ne cesse pas de demeurer à mi-chemin du réel et du fantastique.

Le fantastique l'emporte pour finir. Sycorax est chassée et s'enfuit, la nuit, à travers un parc à l'abandon, qui est le plus parfait décor pour ce dénouement en forme de cauchemar. Le rattachement à son origine féerique est même formellement indiqué à la dernière page. Dans le train de nuit que la vieille femme est allée prendre, tandis que les autres voyageurs se sont assoupis, des lueurs dansantes jaillissent au bout des doigts de la sorcière... Rêve ou vision ? « La vieille Sycorax, dit le conteur, rejoignait son fils. » Et la voix de l'auteur ressemble alors à celle qui retentit sur un théâtre quand, tous les rôles étant dénoués, la minute est venue de prononcer les mots : « La comédie est finie. »

ANDRÉ ROUSSEAUX : « LITTÉRATURE DU XX^e SIÈCLE » (tome IV)

PAR GÉRARD CAILLET

On assure communément — et l'on crie quelquefois — que tout article d'André Rousseaux est de parti pris. C'est exact ; et ce quatrième volume de *Littérature du XX^e siècle* (1) montre clairement comment l'auteur prend son parti.

Non qu'il sollicite les auteurs ou qu'il veuille infléchir leur doctrine. Ou, s'il le fait, c'est à son corps défendant, avec le sentiment d'avoir pris toutes les précautions nécessaires. Voyez plutôt comme il traite ici d'André Malraux et de sa *Psychologie de l'art*. « J'ai l'air, écrit-il, de tirer à moi cette méditation de Malraux. Certains diront, une fois de plus, que j'essaie d'imposer ici l'éclairage chrétien. Je n'impose rien du tout quand j'essaie de mettre en lumière l'importance de l'Incarnation dans la civilisation occidentale : cela devrait être une évidence à tout regard de bonne foi. » Voyez aussi comme il multiplie les repentirs de la phrase, évoquant, à propos d'Albert Camus, *le vide creusé dans le monde par l'absence de l'éternité*. « Il me paraît, note André Rousseaux, inévitable de l'indiquer. Je voudrais toutefois ne le faire qu'avec discrétion, car ce serait fausser la pensée de Camus que d'y introduire, fût-ce comme une hypothèse, l'objet d'une foi qu'il n'a pas » ; et quelques lignes plus loin : « On peut seulement dire, mais je crois qu'on le doit, que cette privation de l'éternel est la cause de l'absurdité à laquelle Camus entreprend de faire face. » A qui voudrait examiner les moteurs de la faculté critique chez André Rousseaux je conseillerais l'étude de toutes ces précautions — qui ne sont pas oratoires — elle montrerait comment l'écrivain examine toutes choses en les faisant lentement pivoter sous le seul éclairage qui lui permette de les *juger* et qui est sa propre lumière.

Elle décèlerait peut-être le secret psychologique de ses amours et de ses haines. Pourquoi celles-là gravitent principalement autour des noms de Péguy, de Bernanos, de Saint-Exupéry et pourquoi celui de René Char vient les rejoindre. Pourquoi celles-ci prennent cette allure cinglante lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un Marcel Jouhandeau. « Les mots, écrit-il au chapitre intitulé *l'Imposture de Marcel Jouhandeau*, ne seraient peut-être pas aussi rebelles à la plume qui les pourchasse s'ils n'étaient pas conviés à une œuvre où il entre beaucoup de simulacre. C'est la même raison, sans doute, que cette œuvre a de plaire dans certains milieux où l'on cultive la littérature pour elle-même. »

Mais il arrive que la coïncidence se produise dès l'abord ; que l'éclairage adopté coïncide entièrement avec celui qui convient à la mise en valeur de l'œuvre ; que cet éclairage soit le seul qui la rende compréhensible. Le bénéfice en est alors incalculable.

Je vous renvoie aux quarante dernières pages de *Littérature du XX^e siècle*, tome IV. Le chapitre s'appelle « Simone Weill, mathématicienne de Dieu ». Je n'ai rien lu d'aussi pénétrant ni d'aussi précis sur ce sujet (et l'esprit de Simone Weill m'apparaît comme un des plus riches et des plus complexes qu'ait produits notre époque contradictoire...).

Cette fois, en effet, André Rousseaux a su, d'emblée, pénétrer l'énorme construction. La lumière qu'il y a projetée a cerné tout de suite le mot utile : « enracinement » ; elle a fouillé les recoins sombres, et le mot est devenu « réenracinement ». Tout a pris son sens... Mais je ne veux point résumer ce chapitre : il constitue un très beau travail de précision, et ce génie ne supporte pas d'être condensé. Je veux retenir qu'il m'a permis, pour ma part, de définir mieux que tout autre de quelle nature exacte était l'éclairage où André Rousseaux choisissait de baigner les ouvrages qu'il examine : c'est une exigence d'absolu. On conçoit aisément que tous n'y résistent pas.

(1) Edit. Albin Michel.

LE TRIOMPHATEUR DU FESTIVAL, Charles Vanel, dans « le Salaire de la peur », et son partenaire Yves Montand (au volant du camion).

LE SOIR DE L'INAUGURATION, Olivia de Havilland aux Ambassadeurs avec E. G. Robinson.

Hollywood occupe la Côte d'Azur ...

Les Festivals se suivent et ne se ressemblent pas ! Si l'an dernier nous manquions de vedettes pour l'inauguration de cette manifestation, le VI[e] Festival international du film qui se poursuit actuellement à Cannes a vu affluer, au contraire, de nombreuses stars hollywoodiennes avec Olivia de Havilland, Lana Turner, Ann Baxter et Kirk Douglas en attendant que la relève soit assurée par Clark Gable, Gary Cooper, Gene Kelly, Leslie Caron, Géraldine Brooks, Zsa Zsa Gabor, George Sanders... et peut-être Bing Crosby !

Les Américains n'ont pas ménagé leurs effectifs. Les artistes de Hollywood découvrent une France qu'ils ignoraient pour la plupart et raffolent déjà de la Côte d'Azur.

« Je rapporterai chez moi la recette de la bouillabaisse », affirme Ann Baxter.

Mais les poissons de la Méditerranée ne sont point des produits d'exportation.

Pour la première du Festival, officiellement inauguré par M. Hugues, ministre de l'Information, la salle du palais des festivals jouait à bureaux fermés. La bégum avait une allure de reine, et l'ex-roi Farouk, qui n'avait été qu'officieusement invité, bouda cette soirée où il lui aurait été donné d'ap-

PICASSO A FAILLI NE PAS VOIR « avait attribuée ne lui convenait pas. Mais Je

LE SALAIRE DE LA PEUR TÊTE DE FILE FRANÇAISE AU FESTIVAL DE CANNES

PAR DENIS MARION

CLOUZOT vient de nous donner son chef-d'œuvre.

De la part du réalisateur auquel nous devons déjà *le Corbeau, Quai des Orfèvres* et *Manon* — entre autres — c'est déjà beaucoup dire. Encore convient-il de préciser que par là je n'entends nullement que *le Salaire de la peur* soit exempt des défauts des films précédents. Je dirais presque : au contraire. Les énumérer serait facile et totalement dépourvu de pertinence. Car ces scories ne sont que l'accompagnement inévitable de la coulée d'un métal chauffé à blanc: le tempérament exacerbé de Clouzot se manifeste avec une force et une intensité qu'il n'avait jamais atteintes auparavant et que l'écran n'a que rarement connues.

DÉBUTONS par l'éloge qui est à la fois le plus évident et qui a le moins de prix. Pour la première fois un Français donne un film d'action et d'aventures qui s'égale aux meilleures réussites des Américains dans ce domaine : *la Chevauchée fantastique*, de John Ford, et *le Trésor de la sierra Madre*, de John Huston, pour prendre deux points de repère commodes. On connaît l'anecdote. Dans une république sud-américaine, deux camions chargés de nitro-glycérine doivent être amenés par de mauvaises routes jusqu'à un puits en flammes ; un cahot peut suffire à volatiliser véhicule et conducteurs, et c'est ce qui arrivera à l'un d'eux ; l'autre touchera au terme de sa course après avoir triomphé de quelques obstacles supplémentaires : écroulement d'un pont, dynamitage d'un rocher qui obstrue la route, franchissement d'un lac de pétrole.

Le profane n'imagine pas — et n'a d'ailleurs pas à connaître — la prouesse que représente le tournage de pareilles scènes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, un bloc de pierre de 50 tonnes, une nappe de mazout ou même un simple camion de 10 tonnes manœuvrant sur une route de montagne se laissent beaucoup plus difficilement diriger que la plus capricieuse des vedettes. Mais ce qui s'imposera à tous avec une évidence indiscutable, c'est que *le Salaire de la peur* contient des images d'une beauté brutale comme on n'en a jamais vues et qui procurent cette irrésistible sensation d'angoisse physique que l'on éprouve au cirque devant les acrobaties sans filet. La collision qui semble inévitable entre les deux camions roulant à des vitesses différentes, l'effondrement du tablier du pont qui s'éparpille comme un échafaudage d'allumettes, les roues qui surplombent le vide, le masque de momie des conducteurs qui ont plongé sous la nappe de pétrole, je défie qui que ce soit de se croire à ces moments-là au spectacle : c'est le choc même de la réalité, que l'on subit comme un réflexe conditionné. Certes, le cinéma ne fait alors appel ni à l'intelligence ni au sentiment, mais à la réaction physique la plus élémentaire : il ne faut pas oublier que c'est là son domaine privilégié et que l'art peut l'exploiter aussi bien qu'un autre.

ON pense bien que Clouzot ne s'en est pas tenu là. Il nous donne une fois de plus de l'humanité cette vision effroyablement péjorative qui est la sienne. Tous ses personnages, et spécialement ses deux héros, sont des rebuts d'humanité. Pour être indiquées avec discrétion, leurs tares ne sont pas moins évidentes. Nous sommes bien loin des bandits au grand cœur, obéissant à un code chevaleresque plus pointilleux que celui des chevaliers de la Table ronde, auxquels nous ont habitués les westerns. Ici cet assassin et ce souteneur — ce sont les noms les plus honnêtes qui puissent les désigner — n'ont aucune répugnance pour les coups bas ou défendus, et leur solidarité connaîtra des éclipses totales, chez l'un comme chez l'autre. Jusqu'à leur courage qui a des allures de jactance imbécile, comme dans l'admirable scène qui oppose, au début, Jo à Luigi: ce qui alimente d'ailleurs la seule progression psychologique de l'action, celle qui transforme un vieux dur en couard et un jeune mou en costaud. De cette abjection se dégage pourtant quelque chose d'authentique, qui n'est pas sans grandeur : une obstination implacable à poursuivre jusqu'au bout une tâche entamée, même en ayant sous les yeux la certitude du néant qui la clôturera inéluctablement. Aucun romanesque frelaté ne vient gâter cet amer schéma de la condition humaine.

VANEL fait une création qui surclasse tous les Jean Gabin : il n'y a qu'en France, semble-t-il, qu'on ignore quel grand acteur il est. Yves Montand, un peu hésitant au début, s'impose dès que le film atteint son climat dramatique.

Comme une fleur au fusil, ce film, d'une virilité noire et dure où aucun spectacle pénible ou repoussant ne nous est épargné, nous offre la révélation d'une actrice charmante et ravissante : Véra Clouzot.

SALAIRE DE LA PEUR ». La place qu'on lui Cocteau **(à gauche)** lui fit donner un autre fauteuil.

... mais la Côte d'Azur a conquis Hollywood.

plaudir l'œuvre de H.-G. Clouzot, *le Salaire de la peur*.

A la fin de la projection du film, Edward G. Robinson, oubliant qu'il était membre du jury — on sait qu'ils doivent conserver pendant le Festival un mutisme absolu — s'écria :

« J'aimerais jouer du cinéma comme Charles Vanel. »

Cette « rentrée » de Charles Vanel est, en effet, « étourdissante » et lui apportera une juste revanche sur les producteurs français, qui semblaient ces dernières années délaisser un comédien de sa trempe.

Au souper d'inauguration — aux Ambassadeurs — qui suivit la séance cinématographique, on admira l'élégance de Dany Robin, de Gisèle Pascal et d'Olivia de Havilland comme on remarqua le blouson-smoking de Jean Cocteau, qui préside le jury du Festival.

Si le président est lui aussi discret, on sait pourtant que les favoris de la course sont *le Salaire de la peur* et *Station Terminus*, le film que Vittorio de Sica réalisa avec Jennifer Jones et Montgomery Clift. Hélas ! nous entendrons ces deux artistes américains... dans la version doublée en italien.

MARCEL IDZKOWSKI.

ORSON WELLES A GROSSI... et il était enrhumé. Son geste a un peu scandalisé Ann Baxter.

L'émeute du troisième acte est, par son grouillement coloré, une des scènes les plus agréablement montées de « la Clémence du pacha ».

LE CENTRE RÉGIONAL D'ART DRAMATIQUE D'ALGÉRIE A CRÉÉ

« LA CLÉMENCE DU PACHA »

La bonhomie du riche Youssouf (Fernand Sconia) s'oppose à la férocité — de comédie — du corsaire renégat Ali-Raïs (Jean Sivry).

Depuis plus de six ans, le Centre régional d'art dramatique d'Algérie accomplit un travail que je n'hésiterai pas à qualifier de surprenant. Sous la direction de l'énergique Geneviève Baïlac, il a présenté en 1951-1952, tant à Alger que dans d'autres villes d'Afrique du Nord, plus de cent spectacles, comprenant exclusivement des œuvres de qualité. Non seulement il a attiré à lui des compagnies métropolitaines comme le Grenier de Toulouse, la Compagnie Sacha Pitoëff ou la Compagnie Jacques Mauclair, mais encore et surtout, avec ses deux troupes, l'une d'expression française, l'autre d'expression arabe, il a monté lui-même, par exemple, *le Malade imaginaire*, en arabe, ou *la Fontaine aux brebis*, de Lope de Vega, dans une adaptation française de sa directrice. Il semble que le succès ait récompensé un effort aussi méritoire. J'ai vu répéter sur la scène, à la sortie de leurs ateliers et de leurs bureaux algérois, les amateurs du C. R. A. D. Leur enthousiasme, leur foi, leur amour du théâtre m'ont réchauffé le cœur, et je veux les en féliciter d'autant plus que leur dernière entreprise, la création à l'Opéra d'Alger de *la Clémence du pacha*, « divertissement algérien » de Gabriel Audisio, marque à la fois une généreuse ambition et un beau dédain des nombreux écueils qui se dressaient devant eux.

Gabriel Audisio, qui n'oublie jamais sa qualité de poète, même quand il écrit des romans ou des œuvres dramatiques, a conçu *la Clémence du pacha* en fonction d'un théâtre spécifiquement algérien encore à naître et dont son « divertissement » pourrait bien constituer la première manifestation. Sur une terre où deux civilisations, depuis plus d'un siècle, se rencontrent sans s'opposer, il a pensé que le théâtre avait quelques chances d'établir un lien spirituel profitable. Poète de la Méditerranée, il a même été plus loin : ce n'est pas au hasard que les souvenirs de l'Italie, par Gracieux, le valet bouffon, et d'Espagne, par le seigneur captif Aurélien, se joignent à une intrigue désinvolte, très librement inspirée de Cervantès. Il a voulu tenter un harmonieux accord entre les divers éléments raciaux qui composent à l'Algérie d'aujourd'hui une figure aussi originale qu'attachante, et il y a réussi.

On sait que Cervantes, capturé par les Barbaresques, passa quelques années de sa vie en Alger et qu'il n'y fut pas trop maltraité. Les pachas et autres deys coupaient allégrement les têtes, aux temps héroïques ; ils n'en étaient pas moins capables de se montrer humains et bienveillants. C'est ce côté idyllique, un peu à la manière des images d'Epinal, qu'Audisio a retenu chez Cervantes. Il en a conservé la couleur, l'accent, la malice et une certaine bonhomie. Aussi sa pièce évoque-t-elle à la fois l'attendrissante gentillesse de tels contes arabes et l'invention picaresque du *Quichotte*. Il n'est guère qu'à l'adresse des Marseillais que le trait se trouve un peu appuyé ; mais la satire n'est pas méchante ; elle amuse plus qu'elle ne blesse.

Je ne résumerai pas l'action en détail, et il vous suffira, pour vous mettre en goût, de savoir que le grand d'Espagne Aurélien et son valet Gracieux sont en Alger au pouvoir du bonasse Youssouf. Faute de rançon, ils se languissent, et Aurélien s'interroge sur le sort de son épouse bien-aimée, Sylvie, partie de Naples après lui, sur un bateau à destination de Malaga. Cependant il attire l'attention de Zohra, sœur de Youssouf, et éveille en elle un tendre intérêt.

Avisé, à ce moment, par le corsaire renégat Ali-Raïs, qu'une chrétienne de la plus grande beauté vient d'être saisie sur un bateau qui faisait voile vers l'Espagne, Youssouf l'achète pour en faire la joie de ses yeux et peut-être mieux encore. Vous avez deviné que la belle n'était autre que Sylvie, femme d'Aurélien, et je vous laisse à penser quelles aimables complications vont en résulter. Ce qui nous intéresse le plus dans ce propos, c'est, indépendamment d'une intrigue ingénieuse, le grouillement des yaouleds et des badauds, des porteurs et des notables, des janissaires, des danseurs et des juifs, tout un monde haletant, trépidant, infatigable.

Mlle Geneviève Baïlac a su mettre en place et animer les quarante acteurs de sa troupe mi-européenne, mi-arabe, avec un sens très juste du mouvement et des effets colorés. Un peu contractés par l'émotion au premier acte, ces vaillants serviteurs du théâtre ont, de scène en scène, accentué leur autorité et leur rayonnement. La double compagnie est à louer dans son ensemble, sans excepter la figuration. J'accorderai cependant une mention spéciale à MM. Ali Chaouli, Fernand Sconia, Marc Renaudin, à Mmes Maria Férès et Alice Ridel. Une suggestive musique de scène de Léo-Louis Barbès, sur des thèmes arabes, complète heureusement le spectacle.

Il faut désormais compter avec le C. R. A. D. d'Alger, qui ne compte que sur lui-même.

Yves Gandon.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 25 avril au 2 mai 1953

NOUS restons cette semaine dans le premier Décan du Taureau.

Les femmes de ce signe sont de parfaites maîtresses de maison.

Sur ce sujet elles supportent difficilement la critique, bien prêtes à se trouver parfaites.

La lutte des élections municipales sera plus monotone qu'on ne le pense. Les grands bénéficiaires seront Taureau, Capricorne et Bélier. La conjonction Mars-Jupiter transitant le Nœud Nord du thème d'un leader d'un grand parti rendra son succès dans la lutte très spectaculaire.

RÉPERCUSSIONS DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	1er et 2e Décans : satisfactions dans la situation et dans les sentiments.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Les grands bénéficiaires de la semaine, si un maléfique n'est pas placé dans ce signe à la naissance. Et même, en ce cas, les influx sont si parfaits cette semaine au Taureau que la réussite peut être brusque et bonne de toutes façons.
Le **21** Mai et le **22** Juin	Des heures heureuses, du vrai bonheur, des joies comme en un rêve.
Le **22** Juin et le **23** Juillet	Pour les 14e, 15e et 16e degrés : dangereux. Un engagement sentimental ou autre peut être rompu.
Le **23** Juillet et le **23** Août	Des réflexions longues, calmes vont chercher sans la trouver la solution à des soucis et difficultés de tous genres.
Le **23** Août et le **23** Septembre	Succès facilitant l'existence. Faites les démarches que vous jugerez utiles. C'est le moment, si dans le thème le Soleil ne reçoit pas de mauvais aspects de Mars ou de Jupiter.
Le **23** Sept. et le **24** Octobre	2e Décan : difficultés dans la situation. 3e Décan : succès.
Le **24** Oct. et le **23** Novembre	Vous détruirez vos rêves.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Grandes réussites. Joies du cœur.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier	Réussite éclatante pour 1er et 3e Décans. 2e Décan : revers.
Le **22** Janvier et le **20** Février	Mélange de joies et de brusques désespoirs.
Le **20** Février et le **21** Mars	Grands bonheurs et joies inattendues. Satisfactions.

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 25 avril 1920, à...

CETTE personne, née sous le signe du Taureau, est particulièrement intelligente et, en plus, ce cerveau s'appuie sur de la logique, du bon sens, de la méthode. Elle manque un peu de fantaisie et prend tout trop au sérieux. Elle aurait pourtant avantage à s'extérioriser.

Ce ciel astral n'est ni plus ni moins bien partagé, en bien ou en mal, que beaucoup d'autres nativités contemporaines. Mais cette native est bien persuadée du contraire !

Contraste insurmontable dans l'être intime de ce sujet. Fréquentes tendances négatives ou destructives, et surtout elle ne sait pas saisir les occasions propices. Une instabilité morale, un changement dans les décisions, un désir, une négation de l'acte par la volonté, et voilà tous les projets, toutes les décisions à l'eau. Dans une neurasthénie latente cette personne reste figée, n'agissant pas.

Ce thème est le prototype du thème qui permet de changer sa ligne de vie si on le veut. La réussite peut venir si le complexe est détruit et les pas dirigés vers la littérature ou vers tout ce qui touche à la médecine.

Plus cette personne se dévouera aux autres, plus son sort sera favorisé. Des appuis viendront alors à elle, elle se verra avantagée sur bien des points, et toute la sincérité, la douceur, les émotions raffinées dans les sentiments qui forment le côté exquis de cette nature fleuriront, s'extérioriseront. Car cette situation ou occupation mène au mariage, à une heureuse union grâce à laquelle les enfants peuvent amener enfin le bonheur et la paix dans cet esprit tourmenté. Le 15 juin 1953, un événement très important et heureux peut arriver dans cette existence, si cette personne s'accroche aux réalités. Rien n'est parfait, pas plus sur le plan de l'amour que sur le plan d'une situation. Si un événement réalise et apporte la moitié des désirs, il faut s'estimer satisfait.

Les voyages sont très heureux pour cette personne. Elle aime l'art, la nature.

Ne pas agir par à-coups sous la domination des nerfs, mais calmement en poursuivant le même but. Il faut peut-être étudier de plus près la santé pour juger de ces réactions physiques sur le moral.

L'emploi de l'énergie créatrice peut être sujet à des interruptions sensibles. Travail acharné pendant trois mois puis... plus rien, le farniente ! Ce qui cause des désillusions, naturellement.

Dans le mariage l'être double jouera ; cette personne sera toujours incomprise, car elle se perd dans des pensées réellement incompréhensibles pour autrui. Les enfants peuvent être nombreux malgré ce peu d'entente morale dans le ménage. Les événements indiqués peuvent y introduire des changements brusques.

Si cette personne sait sortir son individualité de l'ambiance de son entourage et qu'elle-même se dégage de sa tristesse, de son pessimisme, elle trouvera sa personnalité.

Un procès, un héritage peuvent apporter de grosses difficultés. La gourmandise peut amener des troubles de l'organisme.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA MAISON D'ANJOU

Jacques Levron, *la Vie et les Mœurs du bon roi René* (Amiot-Dumont, 288 pages). Une des figures les plus populaires de l'histoire revit dans ce livre. Après cinq siècles et demi, le roi René jouit encore de la réputation que lui fit le chroniqueur Jean de Bourdigué : « Oncques prince n'aima tant ses sujets qu'il aima les siens, et ne fut pareillement mieux aimé et bien voulu d'eux. »

Il n'eut rien d'un grand homme d'Etat. Il échoua dans toutes ses entreprises, connut les défaites, la prison et vit son existence assombrie par les deuils intimes. Jamais il ne devait entrer en possession de ce royaume de Naples qui lui était échu par succession. Mais ce fut un souverain chevaleresque, fastueux et cultivé.

Bien qu'il n'ait jamais connu de paix durable dans ses Etats, il réussit cependant à faire régner la justice, à développer le commerce et les arts.

Il avait la main large et donnait sans compter, ce qui lui fit reprocher sa prodigalité. Il eut le mérite peu commun de discerner les hommes de talent et de se les attacher. Peut-être a-t-il reçu Villon ; il a protégé Charles d'Orléans et lui a dispensé une hospitalité fastueuse. Ses poésies ne sont pas des meilleures, mais elles exhalent une grâce d'une mélancolie touchante. « Grand seigneur et roi d'Yvetot, conclut Jacques Levron ; on n'a retenu que sa gentillesse et sa simplicité. Prince sensible, idéaliste, en un siècle d'intrigants il a préféré les arts. Il a choisi la meilleure part. »

L'EUROPE MÉDIÉVALE :

Histoire des relations internationales, publiée sous la direction de Pierre Renouvin ; tome 1er : *le Moyen Age*, par François-L. Ganshof (Hachette, XVII-332 pages). La conception traditionnelle de l'histoire en limite les horizons aux rapports des gouvernements. L'éminent historien qu'est M. Pierre Renouvin fait intervenir dans cette nouvelle collection non seulement ces rapports, mais les conditions des sociétés humaines, leur structure économique et aussi la psychologie collective, les réactions passionnelles des masses. C'est sur l'équilibre de ces divers facteurs que repose cette synthèse, qui promet une contribution de tout premier ordre à la connaissance du passé de l'Europe depuis le haut moyen âge jusqu'au XXe siècle.

Le livre de M. Ganshof, professeur à l'Université de Gand, inaugure cette série par une étude approfondie du monde médiéval depuis la rupture de l'unité romaine. Il aborde notamment un sujet qui n'avait guère été traité jusqu'ici : la technique des relations internationales. Les missions diplomatiques furent remplies non seulement par des personnages politiques ou des gentilshommes, mais par des gens d'Eglise, des militaires, des femmes, voire des hommes du commun.

Aussi la possibilité de répandre la pensée d'une manière pratiquement illimitée constitue-t-elle le fait le plus important de l'histoire des relations européennes à la fin du moyen âge.

ALBERT MOUSSET

LÉGION D'HONNEUR

PARMI les promotions au grade de commandeur décidées au cours d'un récent Conseil des ministres, nous relevons les noms du peintre André Dignimont, du poète Paul Fort, du sculpteur Marcel Gimont, de l'écrivain Jean Schlumberger, de M. Albert Willemetz, président de la Société des éditeurs et compositeurs de musique, et de l'auteur dramatique Miguel Zamacoïs, tous nommés au titre de l'Education nationale.

M. Richard Pouzet, secrétaire général à la préfecture de la Seine, a reçu la même distinction au titre des anciens combattants.

UN CERCLE JOSEPH-CAILLAUX

ON annonce la formation du Cercle Joseph-Caillaux, centre d'études politiques, économiques et sociales. Le président en est M. Emile Roche, membre du Conseil économique, vice-président du parti radical, et le délégué général, M. Georges Potut, ancien député. La première manifestation, un déjeuner suivi d'une conférence par M. Emile Roche, a eu lieu le mercredi 22 avril, à 12 h. 30, au palais du Luxembourg (restaurant du Sénat). Le siège social du centre est situé à Paris, 30, rue Pierre-Lescot. Tél. : CEN. 31-85.

NÉCROLOGIE

ANDRÉ MARIAGE

Ancien directeur général de la Société des transports en commun de la région parisienne, André Mariage est décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait joué un grand rôle dans la réorganisation de ce réseau. Ancien élève de l'Ecole centrale et de l'Ecole supérieure d'électricité, Mariage était commandeur de la Légion d'honneur.

LE COMTE DE MAILLÉ

Avec le comte Roland de Maillé, qui vient de mourir, disparaît une des figures les plus en vue du monde hippique. Magnifiquement doué pour ce sport qui le passionnait, sa finesse et son tact équestres lui valurent plus de 1.400 prix au cours d'une carrière commencée au lendemain de la guerre 1914-1918. Dernièrement encore, il portait nos couleurs avec succès à l'International de Dortmund.

Né le 15 novembre 1898, à Tours, marié à Mlle de Contades, dont il eut deux enfants, le comte de Maillé était chef d'escadron de réserve d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur et grand officier de l'Ordre de Léopold. Sa brillante conduite au front lui valut également la Croix de guerre et la Legion of Merit américaine.

Les obsèques ont eu lieu à Châteauneuf-sur-Cher, où tous ses amis ont tenu à venir lui dire un dernier adieu. — T. H.

GRATIEN CANDACE

Gratien Candace, qui vient de disparaître dans sa quatre-vingtième année, avait eu de 1912, où il fut élu député pour la première fois, à 1940, où il renonça à toute activité politique, une longue carrière parlementaire. Il représentait son île natale, la Guadeloupe, et consacra surtout son activité, qui fut grande au sein des commissions, aux questions coloniales et maritimes.

Il fut sous-secrétaire d'Etat aux Colonies en 1932 et 1933, et vice-président de la Chambre des députés en 1938. Il avait été l'un des fondateurs de l'Académie des sciences coloniales.

LA SEMAINE HIPPIQUE

LE CONCOURS INTERNATIONAL D'ALGER

LE cadre de la réunion d'Alger, dont les épreuves ont eu lieu sur l'hippodrome du Caroubier, dans une apothéose de verdure et de fleurs, aurait sans doute séduit plus d'un peintre de l'école orientaliste. Tous les éléments des compositions de cette époque s'y trouvaient en valeur : lumière irradiante, coloris violents, oppositions de tons et cette tache bleue de la Méditerranée en fond de tableau évoquant la nostalgie des traversées lointaines. Des spahis en tenue chatoyante animaient le décor. Leur exotisme rachetait l'anachronisme des habits rouges et des redingotes de vénerie dans un ensemble si spécifiquement nord-africain.

Mais les touches artistiques ne firent pas oublier la qualité du tournoi. Il semble que les Espagnols se soient particulièrement distingués. L'un d'eux, M. Goyoaga, avec son étonnant Vergel, aux foulées un peu désordonnées, mais irrésistibles, remporta coup sur coup trois premiers prix, dont le trophée et le championnat en équipe. Un autre, M. Figueora, jeune caballero photogénique, fils du marquis de San Damian, arriva en tête de l'assemblée algérienne, très applaudi par l'élément féminin.

Est-ce à dire que les autres participants furent éclipsés ? Non, certes ! Notre champion, M. Jonquières d'Oriola, manqua le trophée de six secondes, et M. Calmon fit tous ses efforts pour saisir la chance. Les Algériens prirent le meilleur, M. Puget revint souvent aux prix. Quant à M. Mathiot, président du concours hippique, il remporta le Général-Yusuf, sans faute en 44"2/5, en selle sur Arnac, dont le style en dit long.

Honneur aux dames encore une fois. Mlle José Bonnaud est montée un bras dans le plâtre, et sa sœur Marie-France a bien mérité de leur écurie. Mlle Schiaffino est première dans une compétition de cavalerie. Un coup de chapeau à miss Pat Smythe (G.-B.), très à son aise sur Monty.

Tout Alger était dans les tribunes. M. Léonard, gouverneur général, et Mme Léonard firent leur entrée au Caroubier dans une Delahaye noire entourée du 6e escadron de spahis en tenue orientale, aux ordres du capitaine Le Blanc. Le général Cailles, M. Gazagne, maire d'Alger, et Mme Gazagne, Mmes Harang, Nouvion, de Dunilhac, Mathiot, le colonel et Mme Gassiat comptèrent parmi les assidus.

Nombreux cocktails et réceptions au programme : celui de l'Auberge du Cheval-Blanc, offert par le comité ; un autre, officiel, au palais d'Eté, donné par Mme Léonard ; enfin le gala de l'Aletti, qui restera dans les fastes.

Le concours, d'une organisation parfaite, était l'œuvre de M. Mathiot, qui s'est dépensé sans compter, entouré d'un comité très actif ; parmi ses membres : MM. Nouvion, Flogny, de Dunilhac, Sorensen, Jean Morin, le sénateur Delrieu, etc.

TRE-HARDY.

L'arrivée au Caroubier de M. et Mme Roger Léonard. A droite, le général Cailles, commandant la Xe région. On aperçoit au fond, sabre au clair, les spahis en tenue orientale du capitaine Le Blanc.

DE MARSEILLE EN A.-O. F. AVEC LE « GÉNÉRAL-MANGIN »

LE paquebot Général-Mangin, dernier-né de la Compagnie Fraissinet, a quitté Marseille le 8 avril pour son premier voyage, dans les services Fabre-Fraissinet, sur la côte occidentale d'Afrique. Le nouveau bâtiment, que notre photographie montre à quai, brillant de tous ses feux, la veille de son départ, a été construit aux Chantiers de Saint-Nazaire-Penhoët. Long de 161 m. 78, il déplace en charge 14.200 tonnes. Sa vitesse en service est de 16 nœuds. Son installation d'air conditionné, qui assure sous tous les climats une égale fraîcheur, le rend particulièrement propre aux trajets qu'il effectuera dans les régions tropicales. Le confort et la décoration artistique des cabines et des locaux communs ajouteront encore à l'agrément de la croisière. Quatre cent trente-deux passagers pourront ainsi gagner l'Afrique occidentale dans un décor agréable qui leur donnera l'impression d'avoir avec eux emporté un coin de France.

DES MUSICIENS HOLLANDAIS AU SERVICE DE RAVEL ET DE DEBUSSY

LA Société de musique de chambre d'Amsterdam, placée sous la direction d'Edouard van Beinum, présente, avec le concours de Phia Berghout, harpiste, un parfait enregistrement de deux partitions écloses au XXe siècle. La première est due à l'inspiration de Maurice Ravel : *Introduction et Allegro pour harpe, flûte, clarinette et quatuor à cordes*. Son interprétation mystérieuse et douce, tendre parfois, est colorée par de brillants arpèges égrenés à la harpe ; de temps à autre, de légers bruissements font déjà penser à *Daphnis et Chloé ;* bientôt quelques sonorités d'un éclat somptueux s'imposent, des phrases vives se développent, pleines d'allant. Ces pages, qui occupent toute une face d'un disque de longue durée (1), sont rendues de façon très expressive.

Rappelons que Maurice Ravel encore tout jeune musicien, prépara cette œuvre au cours d'un voyage en bateau sur les canaux de Hollande ; certains musicographes se plaisent même à trouver dans la répétition fréquente des deux fragments mélodiques utilisés pour la construction de cette pièce un reflet d'une impression visuelle reçue par Maurice Ravel : « N'importe où se portent les yeux, écrivait-il alors à son ami Maurice Delage, on ne voit que des moulins, tournant, tournant au vent. »

La seconde face du même disque est réservée aux deux danses, sacrée et profane, de Claude Debussy, détaillées par le même ensemble. Avec le recul du temps, l'auditeur saisit mieux qu'autrefois les affinités de langage qui créent un lien entre ces deux maîtres de l'école française. Ils parviennent à créer une même ambiance mystérieuse, à écrire l'un et l'autre des phrases d'un charme indicible, à choisir sur leurs palettes sonores des coloris de même nuance, au point qu'il serait difficile à un apprenti d'attribuer à coup sûr le premier morceau à Ravel et le second à Debussy ; il pourrait parfaitement intervertir l'ordre des noms ! Pourtant les deux danses offrent une certaine particularité du fait qu'elles sont écrites dans un style modal peu employé au début de notre siècle et que l'auteur de *Pelléas et Mélisande* rechercha chez les anciens Grecs afin de l'introduire et de le faire apprécier en France.

W.-L. LANDOWSKI.

(1) Decca.

LES SPECTACLES

UN SPECTACLE ÉBLOUISSANT
celui des
FOLIES-BERGÈRE

TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
joue
PALSAMBLEU !

MICHODIÈRE
FRANÇOIS PÉRIER
MARIE DAEMS
LE CIEL DE LIT
de JAN DE HARTOG
adaptation française
de COLETTE

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

ROGER QUILLERY, PEINTRE AU DESSIN VIGOUREUX

Comme chaque année à pareille époque, Roger Quillery a présenté, dans le cadre élégant d'un bar de la rive droite, ses toiles nettement dessinées et peintes ; les formes rigoureuses et parfois stylisées qu'il imprime à ses modèles apparentent son art à celui du décorateur.

Cet aspect de son talent est particulièrement mis en valeur par la toile que nous reproduisons ici.

PEINTURE ET MÉDECINE

Comme tous les Salons, le XXV[e] Salon des médecins offre peu de bon et beaucoup de moins bon. Les médecins sont généralement gens de goût, mais ce goût apparaît dans leurs collections, dans leurs intérieurs, et nous avons eu, pour notre part, peine à en découvrir dans leurs œuvres.

Il semble que la triste réalité du corps humain, dont ils sondent chaque jour les mystères et les misères, les eût dû davantage porter vers un art purement abstrait ou, tout au moins, empreint d'une vision poétique du monde et des choses. Il n'en est rien. La plupart de ces artistes-médecins restent réalistes, ce qui n'est point blâmable, mais ils tentent « d'imiter la réalité, ce qui n'a jamais été la fin de la peinture », comme le note dans sa préface sur le cubisme notre ami et collègue Jean Cassou. D'autant plus qu'à notre époque où domine la science la photographie permet d'atteindre cette « imitation de la réalité » beaucoup mieux que ne peut le faire le meilleur peintre ou dessinateur du trompe-l'œil !

Signalons Gérard Burg, Max Courland Georges Richert, intéressants paysagistes, de Hérain, avec ses amusantes études de poissons, et les très belles photographies d'art, sensibles et originales, de Lucien Marceron.

— Chez Lucy Krogh, J. Boutillier expose des paysages vus d'avion. Toutes les premières notations sont prises en l'air, au crayon et à l'aquarelle ; la toile définitive est faite à l'atelier.

— La Galerie La Spirale nous présente pour la seconde fois des peintres résidant en province : après le Béarn, voici la Bretagne ; heureuse initiative que celle d'initier Paris à l'activité artistique provinciale.

— Une exposition d'art sacré apporte rarement autant d'intérêt que celle que la Galerie Colette Allendy a organisée pour les œuvres gravées et dessinées de la Révérende Mère Geneviève Gallois et des maquettes de vitraux qu'elle a conçus pour l'église abbatiale de Limon. Son magnifique talent a réalisé un livre, *Evangile selon saint Luc*, une suite de dessins sur *le Canon de la messe* et sur *la Vie monastique*, avec une maîtrise et une inspiration égales.

Maurice Sérullaz.

LA FOIRE DE LYON

350.000 mètres carrés, 5.530 stands, 20 nations participantes : la XXXV[e] Foire de Lyon a battu tous les records d'affluence. Inaugurée par le président Herriot (ci-dessous) et par M. Pierre Montel, secrétaire d'État à l'Air, entourés de plusieurs ambassadeurs, la grande manifestation commerciale bénéficiait d'une innovation fort appréciée des visiteurs logés à Aix-les-Bains : des autorails les prenaient et les amenaient directement dans la gare de la Foire.

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

COURRIER MUSICAL

LES « MAITRES CHANTEURS » PAR L'OPÉRA DE STUTTGART

Le souffle des grands festivals wagnériens est passé sur Paris. Ce qu'on ne croyait pouvoir entendre qu'à Bayreuth, l'Opéra de Stuttgart l'a transporté pour deux soirs sur la scène des Champs-Elysées. L'homogénéité parfaite d'un magnifique ensemble vocal, l'exceptionnelle qualité des chanteurs et l'identification totale à leur rôle seraient insuffisantes pour réaliser la plénitude de notre satisfaction. Il fallait, en plus, que circulât de la vie. Or l'interprétation que nous offrit Stuttgart apportait le don de vivre à un ouvrage où jamais n'a circulé sève plus abondante et plus riche. Oui, la vie coule à pleins flots sur cette œuvre ainsi représentée, par laquelle Wagner voulait toucher directement l'âme publique. Le but est atteint.

C'est la petite ville grouillante et turbulente qui s'anime sous nos yeux et qui retrouve tout à coup, quand vient la grande affaire — l'épreuve poétique et musicale — la noblesse et la dignité de ses traditions vénérables. Rien de solennel ni de pontifiant, mais un enthousiasme robuste, sain, franchement épanoui, qui soulève toutes ces poitrines, fait battre tous ces cœurs d'un même rythme. « C'est mon chef-d'œuvre et ce sera sans doute mon œuvre la plus populaire », disait Wagner, bon prophète.

Dans le spectacle que nous offre Stuttgart, chacun, du plus humble au plus notoire, s'emploie à vivre intensément son personnage. Les chœurs rient, s'amusent et se bousculent autant qu'ils chantent. Et jamais la grande cohue finale du deuxième acte ne fut plus tonitruante ni plus perceptible... On ne perdait pas une parcelle de l'action ni du charivari vocal. (Ici, ne manquons pas de signaler l'apport d'une chorale française, celle d'Elisabeth Brasseur, si parfaitement incorporée à l'ensemble allemand que nous ne l'aurions su si nous ne l'avions appris.)

En cherchant bien la petite bête, comme on dit, on rappellerait un lieu commun, entendu çà et là dans la salle : à savoir que l'orchestre, notamment pour les bois, ne vaut pas celui de notre Opéra. Mais n'oublions pas que Stuttgart n'est pas une capitale... Et ses chanteurs, en revanche, survolent toutes les frontières. Nous pourrions désirer aussi du ténor Windgassen (Walther) un peu plus de brio et de conviction... Mais quel timbre de pur et beau métal et quelle sûreté d'intonation ! Et puis, ce sont là détails. Ce qui compte, c'est un ensemble où nous retrouvons l'ardeur créatrice, la sérénité, la foi musicale de Hans Sachs, par la voix généreuse de Wilhelm Schirp ; la rayonnante et juvénile tendresse d'Eva dans le beau soprano de Lore Wissmann ; le portrait caricatural du pédant savantissime et bafoué en l'inoubliable incarnation de Gustav Neidlinger (Beckmesser), à qui revient peut-être la palme dans cette réussite collective.

Une mise en scène bien en place, des mouvements parfaitement réglés, des chœurs disciplinés et solides, puissants ou nuancés selon les exigences de l'action, et, toujours, sous la direction rigoureuse de Ferdinand Leitner, la musique, présente et vivante.

L. MAURICE-AMOUR.

NOTRE TRADITIONNEL

NUMÉRO SPÉCIAL DE

PRINTEMPS

paraîtra Samedi prochain

il sera consacré à

L'HABITATION

vous y trouverez MILLE IDÉES pour rendre VOTRE MAISON PLUS CONFORTABLE ET PLUS AGRÉABLE

Nombreuses illustrations en noir et en couleurs

★

RETENEZ-LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

... au Salon des sports et du camping

LES maisons de toile et les remorques-camping se retrouvent pour la quatrième fois sur les quais de la Seine, entre Alma et Invalides... Les adeptes du « caravanning » et du « campisme » également. On propose désormais à ces derniers de véritables habitations démontables : la plupart des tentes exposées sont « hautes de plafond » et comprennent de multiples annexes », la classique canadienne s'adjoignant de larges auvents, tandis que la familiale prend un air de maison de campagne. Grâce aux nouvelles matières, à l'emploi généralisé de l'aluminium et des plastiques, la légèreté triomphe partout.

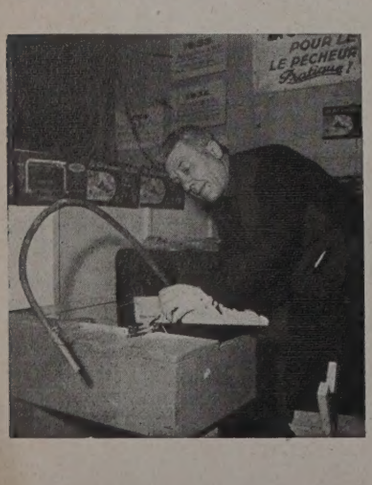
LE LIT MARMOTTE

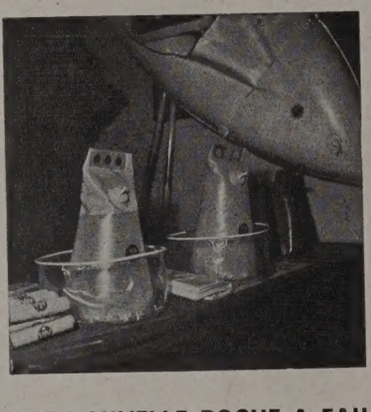
LE souci de confort se précise. Au matelas pneumatique et au classique lit de camp vient s'ajouter, cette année, un ensemble constitué par un sommier — pieds-tube et anneaux de caoutchouc — et un matelas en laine de liège isolante.

Le tout se roule en un sac de 0 m. 80 de longueur et de 0 m. 25 de diamètre.

LA SCIE DE POCHE

PARMI les accessoires, le fil à couper... le bois recueille un franc succès. Il permet de confectionner rapidement une scie, rudimentaire, certes, mais pourtant efficace.





UNE NOUVELLE POCHE A EAU

LA poche à eau se modernise grâce à l'utilisation d'une nouvelle matière plastique, légère, solide et transparente. Cette « vachette », d'une contenance de 4 litres, sert à la fois de siphon, de seau, voire d'appareil à douches. La poignée est remplacée par une anse perforée. La poche peut être retournée pour le nettoyage.

LA TABLE-VALISE RONDE

UNE nouvelle « table-valise » affecte une forme circulaire. Elle contient le matériel de cuisine indispensable pour quatre personnes, mais sa forme permet de placer cinq ou même six convives. Repliée, elle entre aisément dans le coffre à bagages de la 4 CV. Table, pieds démontables, ensemble de popote, couverts, quarts, beurriers, bouteilles isolantes pèsent ensemble 8 kilos.

LE PRIX D'ART DRAMATIQUE DU CASINO D'ENGHIEN

A LA fin du mois de juin, le jury du Grand Prix d'art dramatique du casino d'Enghien décernera la distinction qui, depuis 1951, révèle chaque année un dramaturge inconnu et une pièce inédite. La création de l'œuvre couronnée, qui vaudra à son auteur un prix de 1 million de francs, est prévue pour le 24 octobre prochain.

Cette double récompense ainsi que le second prix, de 500.000 francs, attirent de nombreux candidats. Six cents pièces ont été envoyées en 1951, sept cents l'an dernier. Ce chiffre sera certainement dépassé pour le concours de 1953, placé sous le patronage de notre confrère Paris-Comœdia. La date limite du dépôt des manuscrits est fixée au 30 avril. Auteurs, hâtez-vous !

LES PAYS-BAS REMERCIENT LA FRANCE

A NOS amis Français »... Ces quatre mots ouvrent la lettre par laquelle le prince Bernhard des Pays-Bas, président du Fonds national de secours aux sinistrés, vient de remercier notre pays de l'aide apportée aux victimes des récentes inondations.

« Sans perdre une minute, dit notamment ce message, vous êtes venus nous apporter un secours précieux. Pendant des semaines votre aide n'a cessé d'affluer, et son ampleur dépasse l'imagination...

» Quelle consolation d'avoir des amis, tant d'amis, dans les heures de détresse ! Il n'est pas une ville, pas un village de France qui ne nous ait prouvé en ces jours de détresse quel sens le peuple français entend donner à ses innombrables marques de solidarité. »

Rappelons que la France a réuni plus de 700 millions de francs et plus de 10.000 tonnes de marchandises pour les sinistrés néerlandais. Plus de trente communes inondées et en partie détruites ont été adoptées par des villes ou des collectivités de France.

Par leur ton profondément sincère et amical, les sentiments de gratitude qu'exprime le prince Bernhard au nom du peuple néerlandais iront droit au cœur de tous ceux qui, chez nous, ont tenu à s'associer à ce grand élan de solidarité humaine.

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES

DE nombreux cours par correspondance s'offrent aux personnes désireuses d'apprendre rapidement les langues vivantes, anglais et allemand. Lorsque les cours, donnés à un tarif très réduit, fournissent aux élèves l'occasion de faire une bonne action, c'est une raison supplémentaire de s'inscrire. Les cours « Simplex », 140, rue des Récollets, à Toulouse, répondent à ces conditions. Ils sont donnés par d'anciens professeurs de l'Université, et le produit en est versé à une caisse de secours qui permet de venir en aide aux vieux journalistes. Documentation contre 25 francs en timbres.

... POUR LE BUREAU : UN NOTEUR MÉTHODIQUE

TOUS les hommes d'affaires notent généralement les rendez-vous pris, les tâches à accomplir sur un bloc-notes, un éphéméride ou des feuilles éparses. Tous ces systèmes ont pour grave défaut d'obliger ces hommes déjà affairés à retranscrire de jour en jour les tâches qui n'ont pu être traitées le jour même.

Le nouveau noteur Wernert méthodique a résolu ce problème par un système d'une extrême simplicité.

Grâce à ses seize blocs visibles réunis sur le même plateau, ses utilisateurs peuvent noter à tout instant : affaires, rendez-vous, problèmes, idées fugitives, etc., en sélectionnant les sujets à traiter. Ces notes restent en permanence jusqu'à leur conclusion. La tâche effectuée, le feuillet arraché laisse apparaître une fiche vierge.

C. T.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE SUCCESSEUR DE Mgr RONCALLI

MONSEIGNEUR PAUL MARELLA, dont le Conseil des ministres a agréé la nomination comme nonce apostolique en France, était depuis une date récente délégué apostolique en Australie.

Né à Rome en 1895, ordonné en 1918, Mgr Marella a été, dans les années qui suivirent la Grande Guerre, secrétaire de Mgr Fumasoni-Biondi, délégué apostolique aux U. S. A. En 1933 il fut sacré évêque et reçut la délégation apostolique au Japon, poste qu'il devait occuper jusqu'à sa nomination à Canberra.

DANS L'ENSEIGNEMENT LIBRE

A NANCY se sont tenues les Journées des universitaires catholiques, qui groupent les enseignants catholiques de l'enseignement public. Plus de deux mille universitaires étaient présents.

Les religieuses éducatrices paroissiales se sont réunies à Paris sous la présidence de S. Exc. Mgr Courbe : soixante diocèses et cent cinquante congrégations étaient représentés.

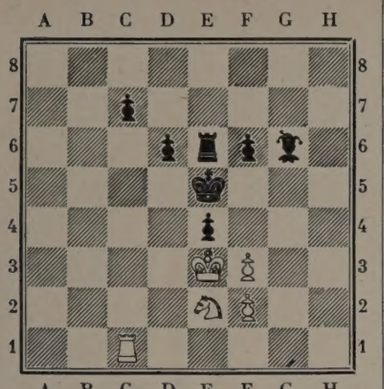
Enfin à Versailles s'est tenu récemment le Congrès des enseignants chrétiens, cependant qu'à Bordeaux, sous la présidence de S. Exc. Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, se tenait celui des syndicats professionnels d'enseignement libre catholique.

LA COUPE DRAC

INSTITUEE en 1924 par les Religieux anciens combattants pour récompenser le meilleur jeune orateur, la coupe Drac a été remportée cette année par Bernard Jarrier, élève du collège Saint-Clément de Metz, qui a parlé de Psichari, le petit-fils de Renan, le héros du « Voyage du centurion ». Le thème proposé aux jeunes concurrents était : « l'Exaltation de votre héros favori ».

LES ÉCHECS (N° 112)

Solution de l'étude N° 113, de Kakowin (1936)



Les blancs jouent et gagnent.

1. f3-f4+! (et non 1. Cé2-f4?, é4×f3; 2. Cf4×é6, Ré5×é6; 3. Tç1×ç7, Fg6-h5 Nulle) 1. ... Ré5-d5 (si 1. ... Ré5-f5?; 2. Cé2-d4+, Rf5-g4; 3. Cd4×é6 gagne). — 2. f4-f5, Fg6×f5. — 3. Cé2-f4+, Rd5-é5. — 4. Tç1-d1 (menace 5. Td1-d5 mat), ç7-ç6. — 5. Td1-d5+!, ç6×d5. — 6. Cf4-d3+!, é4×d3. — 7. f2-f4 mat!

Une position finale piquante! Les noirs ont une tour, un fou et quatre pions. Les blancs n'ont plus qu'un pion mais il fait mat!

Voici une courte et brillante partie jouée récemment à Canterbury.

Blancs : Jacobsen. Noirs : Port.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, g7-g6. — 3. Cg1-f3, Ff8-g7. — 4. é2-é3, d7-d5. — 5. Dd1-ç2, Cb8-ç6. — 6. b2-b3, Fç8-f5. — 7. Dç2-é2?, Cç6-b4. — 8. Cb1-a3, Cb4-d3+. Les blancs abandonnent.

Il n'y a plus de défense car si 9. Ré1-d1, Cf6-é4! (avec la double menace 10. ... Cé4-ç3+ et ×é2; et 10. ... C×f2+); 10. Rd1-ç2, Cd3×f2; 11. Th1-g1, Cé4-g3+ et ×D.

Ou si 9. Ré1-d2, Cf6-é4+ gagne.

Et en voici une autre, jouée au tournoi de Lucerne (1952-1953), enlevé par le champion Kottnauer.

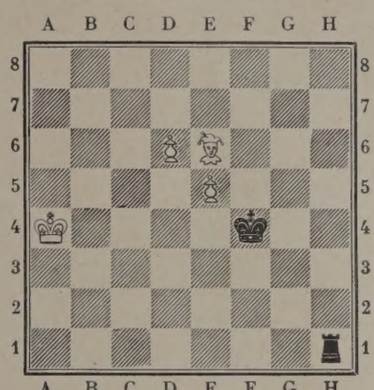
Blancs : Barden. Noirs : M. Post.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, d7-d6. — 5. Fa4×ç6+, b7×ç6. — 6. d2-d4, f7-f6. — 7. ç2-ç4, g7-g6. — 8. Cb1-ç3, Cg8-h6. — 9. d4×é5, f6×é5. — 10. Fç1-g5, Dd8-d7. — 11. Fg5-f6, Ff8-g7. — 12. Cf3×é5! Les noirs abandonnent.

En effet, si 12. ... d6×é5; 13. Dd1×d7+, Fç8×d7; 14. Ff6×g7, Ch6-f7 (le mieux); 15. Fg7×h8 gagne. Ou si 12. ... Dd7-é6; 13. Ff6×g7 gagne.

ANDRÉ CHÉRON.

Etude N° 114, par L. Prokes.
1er prix, concours « Louma » 1941.



Les blancs jouent et gagnent.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
On vient chercher les enfants

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS

9e Arrt

HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

ENVIRONS DE PARIS

MENNECY (S.-et-O.)
LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M.)
HOTEL-RESTAURANT
des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK-END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-69

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plage.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS
A adj. en la Ch. des Not. le 12 mai, 14 h.
TERRAIN D'ANGLE (17e)
Boulevard BESSIÈRES, n° 107
et rue de la Jonquière, 112 prés.
Faç. tot. 26 m. 69. Sup. 133 m² env.
Mise à prix : 1.600.000 fr.
S'adr. aux not. : Me Mahot de la Quérantonnais; et Me BONNEL, 79, Bd Malesherbes, dép. ench.

BONS DU TRÉSOR A INTÉRÊT PROGRESSIF

DES AVANTAGES SPÉCIAUX

sont accordés aux Bons souscrits à partir du 13 Avril 1953

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

MAY 1 1953

Everglaze

"Royal"

FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON